

4. 3. LA PERSONNE

4. 3. 1. Le caractère et la personnalité

4. 3. 1.

Nous sommes entrés dans monde orwellien, où les écrans digitaux sont désormais moins là pour être regardés que pour nous observer. Ceci, qu'une passivité quasiment totale du public accompagne, a déjà abouti en Chine, nous le verrons, à une surveillance qu'Orwell n'aurait jamais imaginée. Mais en Occident, il ne s'agit encore que du dernier fantasme du marketing. Les entreprises commerciales accumulent les données sur leurs clients et parient que celles-ci vont leur permettre de cerner – à l'aide d'algorithmes pompeusement rangés sous la bannière de l'intelligence artificielle - comportements, attentes et désirs pour parvenir à des recommandations individuelles d'achat et à des promotions personnalisées, quasi certaines d'atteindre leur cible. C'est ainsi, parmi mille autres exemples, qu'Amazon étudie scrupuleusement l'usage que les clients de sa liseuse font des e-books - ceci pour augmenter les chances de plaire des ouvrages qu'Amazon commercialise et pourra éditer. Des sociétés se spécialisent sur l'analyse des émotions véhiculées par la voix, que les mots cachent ou ne disent pas. D'autres, davantage dans un objectif de sécurité numérique, étudient les gestes avec lequel l'ordinateur est manipulé. Et d'autres encore assurent pouvoir se prononcer sur la capacité de remboursement de prêts bancaires en scrutant les « amis » que chacun est à même d'avoir sur un réseau social comme Facebook.

Qu'attendre de telles démarches qui sont en train de se généraliser ? D'un côté, leur prolifération va poser un évident problème : nous ne pourrons entrer dans un magasin ou même nous promener dans des rues commerçantes sans être bombardés de sollicitations commerciales diverses, sans parler de celles que nous recevons avec notre courrier électronique et d'autres supports. Cela sera source de désagréments car, ces sollicitations, exploitant directement nos données personnelles, seront intrusives et souvent inappropriées. Il est donc probable que nous ignorerons la plupart d'entre elles. Mais, d'un autre côté, on peut admettre que, fondées sur l'observation de corrélations statistiques, certaines pourront se révéler relativement efficaces pour des actes d'achat.

Ces questions sont à peine posées par ceux qui développent de tels systèmes. Ce n'est pas très surprenant car l'invocation de l'intelligence « artificielle » et la croyance que toutes les connaissances sont dans les données (voir 2. 6. 12.) le signalent suffisamment : nous ne sommes plus guère en mesure de penser nos actions de manière pleinement rationnelle. Nous sommes entrés dans un âge de magie technoïde. Il est donc probable que les attentes que l'on place dans ces outils seront souvent déçues. Mais cela poussera à croire qu'il faut encore plus d'algorithmes et de données. Un système tentaculaire de surveillance et – nous le verrons avec l'exemple chinois – de pression incomparable sur les individus va ainsi se développer.

Or, pour saisir pourquoi nous en sommes arrivés là, il convient de vous poser la question suivante. Ces démarches promettent de cerner exactement vos goûts, de prévoir vos comportements, de jauger votre honnêteté – bref, de saisir, à votre insu, votre personnalité. Cela vous semble-t-il possible ?

Si les démarches mentionnées ci-dessus sont à même de susciter des objections d'ordre éthique et des garde-fous juridiques, c'est essentiellement pour protéger la vie privée. Cependant, tous les dispositifs d'observation et de collecte de données – des « cookies » au recueil détaillé d'informations personnelles pour accéder au moindre service – ne visent que notre bien, bien sûr. Pour améliorer notre sécurité ou nous fournir une « expérience client » plus riche. Beaucoup d'entre nous s'en tiennent là ainsi et n'y voient guère de problème. Pas davantage que la soumission à des tests de personnalité ou d'intelligence en certaines occasions n'a suscité de fortes oppositions. Beaucoup diront qu'ils n'ont « rien à cacher. »

Pourtant, la question n'est pas là. Laisseriez-vous quelqu'un que vous considérez comme un parfait imbécile décider de ce que vous pouvez faire ou non en fonction du jugement qu'il porte sur vous ? Mais cette question n'est jamais formulée. La crédibilité dont bénéficient en général les techniques qui promettent de déchiffrer les hommes est très étonnante. D'autant que c'est elle qui, en l'occurrence, fait véritablement problème.

*

Nous allons ci-après nous intéresser aux typologies de caractères et de personnalité, ainsi qu'aux tests qui peuvent leur être associés, qui affirment pouvoir donner une mesure à l'intelligence (tests de QI) ou prédire des comportements. Sur notre chemin, nous

rencontrerons ainsi les principales typologies sous lesquelles on a voulu ranger les hommes depuis l'Antiquité, ainsi que les méthodes définies pour percer à jour ces derniers ; certaines, comme celles de Lavater ou de Gall, ayant rencontré un vif succès en leur temps. Nous rencontrerons brièvement la graphologie, la morphopsychologie et d'autres encore.

De l'Antiquité jusqu'à nos jours, nous allons voir ainsi se perpétuer un mode de pensée étonnamment peu varié, ainsi que différentes démarches qui, des classifications hippocratiques aux tests de QI, présentent trois traits communs déterminants :

- *il s'agit toujours d'établir qu'il existe des différences marquées entre les hommes et que certains d'entre eux se distinguent nettement des autres, ce qui permet de justifier que l'ordre social soit fortement hiérarchisé, voire inégalitaire. Il n'est pas de typologies ou de tests qui invitent à soutenir le contraire ;*
- *les grilles de classification ou d'évaluation ne peuvent être modifiées par ceux qui sont classifiés ou évalués. L'évaluation est toujours à ce sens unique et elle est sans appel. Il n'est jamais prévu que l'évalué puisse évaluer l'évaluation ou l'évaluateur et amener à modifier le test en fonction.*
- *Les démarches évaluatrices ou classificatrices ne prévoient qu'exceptionnellement qu'on puisse passer d'une catégorie ou d'un rang à un autre ; à 18 ans le QI, par exemple, passe pour être fixé pour toute la vie.*

Toutes ces démarches, en d'autres termes, nous rivent à un destin, à une nature et nous soumettent à des critères de déchiffrement sur lesquels nous n'avons aucune prise. Cela pourrait faire peur mais, si les erreurs judiciaires ou médicales sollicitent et effraient fortement, on imagine rarement les effets cauchemardesques d'un système de sélection sociale (y compris scolaire) dangereux car inopérant (poussant aux plus hautes places des hommes que l'on a abusivement reconnus comme porteurs de talents) ou aberrant car totalement erroné (favorisant des esprits étroits et pénalisant les esprits prometteurs).

Enfin, il est assez étonnant que, dans ces traits déterminants des démarches de classification et d'évaluation des hommes – ranger les individus sous des catégories prédéfinies et intangibles ou leur donner des notes qu'ils ne peuvent ni contester ni modifier – on ne reconnaisse pas plus facilement ce qui définit le mieux la bêtise.

*

La bêtise est sûre d'elle-même et souvent triomphante, en quoi elle est distincte de l'ignorance qui est une insuffisance, comme de la stupidité qui est une incapacité, même si elle peut particulièrement se nourrir des deux. Marquée par l'autosatisfaction et la distanciation, la bêtise triomphe quand, en toute bonne foi, elle peut savourer de ne pas avoir à tenir compte du jugement qu'autrui pourrait formuler et qui invaliderait le sien ou le rendrait insuffisant¹. Elle triomphe quand elle s'est assurée d'autrui, quand celui-ci, quoi qu'il dise et fasse, ne peut lui contester à ses propres yeux sa propre supériorité. Il y a ainsi un certain ton supérieur qui remet les autres à leur place, une ironie un peu méprisante qui disqualifie leur jugement, qui sont des signes quasi infaillibles de bêtise. On est d'abord bête de se croire seul ou plus intelligent, en n'intégrant pas le jugement d'autrui comme équivalent au sien. Trouver les autres idiots expose fortement à la bêtise, surtout quand ce sont tous les autres ou la grande majorité d'entre eux qui sont jugés tels – comme Arthur Honneger, dans sa Troisième Symphonie, a voulu faire entendre « le thème de la connerie humaine ».

Seule l'intelligence délivre de la bêtise, par le doute. Mais, parce qu'elle est liée à un jugement, la bêtise est également le propre d'une intelligence en acte. Elle est le propre d'une intelligence à l'arrêt, au repos, aussi son ressort n'est-il sans doute pas uniquement intellectuel. La bêtise est un manque non pas intellectuel mais humain, notait en ce sens Dietrich Bonhoeffer. Elle est le renoncement à une attitude proprement personnelle, comme celle capable de découvrir que rien de ce que nous méprisons chez l'autre n'est étranger à nous-mêmes (Résistance et soumission, 1944²). La bêtise est une intelligence qui renonce. On le constate fréquemment chez d'autres mais ce constat peut lui-même correspondre à un renoncement à comprendre. Entre deux intelligences en contact, la bêtise brise leur continuité. Il n'y aurait pas de bêtise pour une intelligence omnisciente, parce qu'elle comprendrait exactement ce que ne comprennent pas les autres intelligences et pourquoi. A contrario, parce qu'ils ne cherchent en rien à comprendre et s'y refusent, nous le verrons, les tests d'intelligence offrent des exemples de bêtise parmi les plus patents.

Il n'y a pas d'imbécilité ni de bêtise en soi mais toujours à travers un rapport à autrui marqué par l'incapacité ou la volonté de ne pas se projeter en lui, de ne pas l'accepter comme miroir mais de poser au contraire une supériorité ou une distance par rapport à lui. En ce sens, la bêtise caractérise particulièrement les rapports de pouvoir, là où une intelligence est subordonnée à une autre, enclose en elle sans possibilité de l'élargir ou de la

¹ Voir M. Adam *Essai sur la bêtise*, 1975, Paris, La Table ronde, 2004.

réformer. La bêtise est alors le pouvoir même. Or les classifications typologiques, les tests, comme les démarches marketing évoquées ci-dessus sont d'abord des instruments de domination – c'est pourquoi on propose naturellement aux puissants de s'en servir.

Ce sont des instruments d'ordre, ou plutôt d'ordonnancement, qui délivrent une impression de maîtrise face à ce qui est fluent, désordonné, immaîtrisable – qu'il s'agisse des profils de différentes recrues, de l'intelligence d'élèves ou du comportement de clients dans un contexte de concurrence. Classer, noter, pour distinguer, est une première réaction inévitable face à des phénomènes rebelles ou diffus. Il s'agit de produire du pouvoir, c'est-à-dire une capacité d'action, même illusoire.

Des tests de personnalité ou d'intelligence, ainsi, il ne faut pas attendre une démarche scientifique scrupuleuse – de fait, on sera surpris ci-après de l'incertitude que les psychologues les plus lucides ont pu leur reconnaître (ceci ne les ayant pas empêchés de les promouvoir). C'est que l'important est ailleurs : dans la légitimité que peuvent tirer de tests ceux qui sont à même de les faire passer, psychologues, aussi bien que sergent recruteurs ou directeurs des ressources humaines. Parce qu'ils évaluent l'intelligence des autres, leur intelligence n'est plus à prouver. Imposer des tests de personnalité à l'embauche, c'est finalement considérer comme modèles ceux qui occupent déjà un poste. L'effet magique des tests est d'assurer que ceux qui exercent le pouvoir le méritent ou de rendre au moins leur position indiscutable.

Le pouvoir produit moins naturellement de la connaissance que de la bêtise. Le pouvoir peut être cruel mais il ne l'est pas forcément, tandis qu'il est plus naturellement bête et l'intelligence lui est assez exceptionnelle. En cela, le pouvoir est redoutable car, à la différence du méchant, écrit Bonhoeffer, le sot est entièrement satisfait de lui-même. Ce qui contredit ses préjugés, le sot ne voit pas la nécessité de le croire. De sorte qu'on ne peut qu'être impuissant contre la sottise. On n'obtient rien, ni par protestation ni par la force. Face à elle, le recours le plus immédiat est le mensonge, tel que le décrit Theodor Adorno. Il s'agira de mentir adroitement, comme pour signifier à ceux qui veulent nous juger le peu d'intérêt qu'on leur porte ; pour leur montrer qu'on se moque bien de ce qu'ils pensent, dès lors que leur jugement peut nous être utile (Minima Moralia, 1951, 9³). C'est au fond la seule attitude possible face à des tests que l'on n'a pas la possibilité de contester (et si cela est possible, dans le cadre d'un test de personnalité notamment, cela sera sans doute interprété comme le trait d'une personnalité assez étroite et pinailleuse) mais que l'on peut contourner,

² trad. fr. Genève, Labor & Fides, 1973.

en apprenant à s'en jouer, ce qui n'est en général pas difficile et qui ne fait que retourner le regard stupide qui est posé sur nous. De sorte que cette impudence qui, comme dit Adorno, répand autour de nous la froideur dont nous avons besoin pour prospérer, n'est elle-même pas exempte de bêtise – notamment à travers l'ironie qu'adoptent volontiers ceux qui ont percé à jour la sottise de ceux qui les entourent. Mais cette attitude a pour elle d'être méfiante quand, le plus souvent, on réagit bêtement à la bêtise : on respecte et on admire la distance de ceux qui marquent leur différence par rapport à nous. Il est rare que les chefs jugent leurs subordonnés beaucoup plus intelligents qu'eux et, réciproquement, beaucoup de subordonnés reconnaissent de l'intelligence à leurs chefs. C'est une histoire d'orgueil : si le chef est idiot, il est humiliant de lui être soumis. Une histoire de bêtise. Nous allons raconter l'histoire d'un monde, le nôtre, dont sa technologie permet désormais qu'il s'effondre dans sa propre bêtise. Ceci en trois étapes : A) Sous le regard d'autrui, B) Ranger les hommes & C) Les tests : de l'évaluation à la surveillance.

³ trad. fr. Paris, Payot, 1991.

A) *Sous le regard d'autrui.*

4. 3. 2.

Pour désigner la manière habituelle de sentir et de réagir qui distingue un individu ou un groupe d'individus, on parle couramment de personnalité, de caractère ou de tempérament. Les trois termes sont proches et assez embrouillés⁴.

On s'entend en général à donner à la personnalité une dimension sociale. Être une personnalité, c'est avoir une importance sociale. Avoir une personnalité ou une forte personnalité, c'est se distinguer parmi d'autres, être reconnu et exercer une certaine influence. Cela traduit donc un état, quand le caractère renvoie davantage à une nature. La personnalité est le caractère plus les acquis d'un individu ayant spécifié son caractère, dit René Le Senne (*Traité de caractérologie*, 1952⁵). Certains soulignent ainsi que les animaux peuvent être distingués par leur caractère mais non par leur personnalité.

En regard, le tempérament désigne davantage les dispositions physiologiques, corporelles d'un individu – la composante physiologique des traits affectivo-dynamiques, dit Le Senne. Dans les anciennes classifications des genres d'hommes, dont l'influence sera particulièrement durable nous le verrons ci-après, le tempérament représente un mixte (*temperare* en latin : modifier en mélangeant) des quatre humeurs de base, formant ainsi une disposition corporelle particulière ou idiosyncrasie.

Entre tempérament et personnalité, enfin, le caractère désigne un ensemble de traits distinctifs manifestés par une personne de manière relativement stable, particulièrement dans des situations différentes⁶. Le terme est ainsi fréquemment employé en un sens évaluatif : on dira de quelqu'un qu'il a du caractère, un bon ou un mauvais caractère ou qu'il manque de caractère. Peu sociable, on le dira "caractériel" ou ayant un sale caractère (mais on ne dira pas couramment : une "sale" personnalité). *Kharakter*, en grec, désignait une empreinte, un signe de reconnaissance gravé. La notion peut également être appliquée à des groupes, des peuples, des nations. Par son caractère, un individu pose sa propre norme⁷.

4. 3. 3.

Notre naturel.

Ainsi, à partir du tempérament qui lui est propre mais qui peut être commun à beaucoup, un individu acquiert dans son milieu social une personnalité, laquelle dépend avant

⁴ Voir J. Nuttin *La structure de la personnalité*, Paris, PUF, 1985.

⁵ Paris, PUF, 1952.

⁶ Voir P. Malapert *Les éléments du caractère et leurs lois de combinaison*, Paris, Alcan, 1906.

⁷ Voir D. Acke *Le projet de conciliation et la notion de caractère* in L. Bove (dir) *Vauvenargues, philosophie de la force active*, Paris, H. Champion, 2001.

tout de son caractère : c'est là une vision très commune des rapports humains, qui situe l'origine de notre destinée sociale dans un caractère qui, pour l'essentiel, ne dépend pas de nous. Nous n'avons pas fait notre caractère mais devons nous en arranger, conçoit-on. Pour changer de caractère, il faudrait être maître de la nature, disait Voltaire (*Dictionnaire philosophique*, 1764, "Caractère"⁸). Pour Cicéron, tout au long de sa vie et dans chacune de ses actions, il convient de maintenir ce qui est sien, son caractère personnel, dans une égalité avec soi-même. Il s'agit d'agir en juge avisé de ce qu'il y a en nous de bien et de mal, comme les acteurs choisissent de jouer les pièces non les meilleures mais celles qui leur sont les plus adaptées (*Des devoirs*, 44 av. JC, I, 30-31⁹).

En nous, notre caractère est plus fort que nous. Pour un auteur, le caractère désigne ainsi le déterminisme d'un comportement qui tend à se manifester régulièrement¹⁰. Il représente la part de l'inné, du non-culturel chez un individu ; ce qui tend à perdurer malgré l'éducation, la coutume ou le sort, malgré l'intelligence et la volonté même, qui paraissent dépendre assez fortement de lui. Ainsi admet-on couramment que l'affectivité, qui est l'expression même du caractère, individualise davantage que l'intelligence ou la volonté¹¹. On voit assez mal ce qui justifie un tel a priori car nos affections et nos désirs sont certainement communs et fort dépendants de notre milieu social, ainsi que du contexte propre de chaque société. Pourquoi nos émotions seraient-elles plus sincères, plus individuelles que nos attitudes réfléchies ? Pourquoi résisteraient-elles mieux à l'emprise de notre milieu ?¹² Ce n'est sans doute là qu'une idée reçue mais tenace et à laquelle il est difficile d'échapper.

Le caractère est si fortement dépendant du contexte social dans lequel il s'exprime qu'on a pu se demander si les conditions de travail ne l'altèrent pas. Pour Richard Sennett, le nouveau capitalisme modifie le travail, auparavant considéré comme stable et prévisible, en une source de profonde instabilité. La nouvelle organisation du travail fragmente et corrode des éléments clés de caractère et notamment la capacité à créer des liens fondés sur la confiance, la loyauté, l'engagement mutuel. Comment développer des traits de caractères fermes lorsqu'on est soumis à une précarité laborieuse qui frappe même les postes les plus en vue ? Désavantagés, inadaptés, compte tenu de l'organisation du travail, les caractères forts ne tendent-ils pas inévitablement à s'effacer de nos jours ? (*Le travail sans qualité : les conséquences humaines de la flexibilité*, 1998¹³).

⁸ Paris, Garnier, 1964.

⁹ Paris, Les Belles Lettres, 2014.

¹⁰ Voir G. Palmade *La caractérologie*, Paris, PUF, 1949.

¹¹ Voir A. Burloud *Le caractère*, Paris, PUF, 1942.

¹² Voir V. Despret *Ces émotions qui nous fabriquent. Ethnopsychologie de l'authenticité*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1999.

¹³ trad. fr., Paris, A. Michel, 2000. Le titre original est : « *The corrosion of character* ». Sur les effets de l'organisation du travail sur le développement de la personnalité, voir également R. Lane *Market Experience*, Cambridge University Press, 1991.

Parce qu'il renvoie à un fait de nature, notre époque ne peut que se méfier de la notion de caractère. Un auteur l'explique : dès lors que certains traits humains sont référés à une nature, cela ouvre la possibilité de définir une normalité, discriminant comme anormaux ceux qui ne les partagent pas¹⁴. Toutefois, n'importe quelle caractéristique peut servir à fonder une « normalité » et le caractère ne s'y prête pas particulièrement dans la mesure où il caractérise une nature *individuelle*. Le caractère de chacun est de sortir en permanence du sien et cependant de se maintenir, de tenir à soi dans chaque événement et chaque rencontre, conclut le même auteur¹⁵. Notre époque peut ainsi se méfier de la naturalité étroite que l'on peut prêter au caractère mais elle veut, par ailleurs, l'authenticité. Nous en sommes ainsi à tenir des discours ambigus.

Notre époque ne croit plus tellement au caractère, au sens d'un déterminisme naturel. Mais elle ne cesse d'en parler, sous des termes quasi cliniques. On se décrit comme « bipolaire ». On parle de son patron comme d'un « pervers narcissique ». Des caractérisations psychiatriques entrent ainsi dans le langage courant (et finissent par signifier tout et son contraire). D'un côté, nous sommes plutôt enclins à admettre que chacun est responsable de son caractère, de ce qu'il est donc et qu'il peut toujours changer. D'un autre côté, nous utilisons une taxonomie de traits de caractères très déterminantes, qui nous amènent à juger les autres non plus tant sur leurs actes ni même leurs intentions que sur leur « nature » profonde.

Par ailleurs, nous n'acceptons plus guère la notion de caractère dans la mesure où elle renvoie à l'idée d'un « homme intérieur », dont nous ne voulons plus. Personne ne doit plus pouvoir se cacher ! Chacun doit pouvoir être vu en transparence. Dès lors, nous utilisons toujours des caractérologies pour classer et distinguer les individus à partir d'indices comportementaux ou de tests qui, qu'on le veuille ou non, nous trahissent, nous mettent à nu et projettent notre dedans au dehors, comme s'enthousiasme François Dagognet à propos du test de Rorschach (*Faces, surfaces, interfaces*, 1982, p. 128 et sq.¹⁶).

En ce sens, les caractérisations psychologiques, vite médicalisées, ont remplacé de nos jours la liste des péchés qui, dans les précédents siècles permettaient aussi bien d'accuser socialement et de disqualifier autrui. On ne dénonce plus la luxure de telle personne mais un champion sportif multipliant les adultères a pu être invité à suivre un traitement pour « se

¹⁴ Voir J. Lèbre *Les caractères impossibles*, Paris, Bayard, 2014.

¹⁵ *Ibid.* p. 281.

¹⁶ Paris, Vrin, 1982.

désintoxiquer ». Les péchés caractérisaient les comportements. Nous jugeons désormais des natures. Nous sondons les caractères plus que jamais, tout en considérant qu'ils n'existent pas vraiment. Chacun doit s'attendre à être saisi par le regard d'autrui non plus tant pour ce qu'il fait que pour ce qu'il est. Et aucun rôle social ou statut n'arrête plus le jugement d'autrui quant à savoir qui nous sommes. Nous avons complètement perdu l'usage social des masques.

Le mot de « personne » est rapporté au masque ou *persona* (de *personare* : parler à travers) que les acteurs utilisaient pour jouer tel ou tel personnage de théâtre à Rome, comme en Grèce et, en Europe, parfois jusqu'à la Renaissance. Mais il n'est pas certain que la « personne » au sens juridique vienne du masque de théâtre et il est possible que l'on ait employé le même terme pour qualifier à la fois les masques de théâtres et le rôle qu'un individu jouait dans un procès, en droit romain, avant que la « personne » ne désigne, à partir du II^e siècle, comme pour nous, tout sujet de droit, y compris les cités et les peuples¹⁷.

Dans la tragédie grecque, estime Georges Buraud, les masques de théâtre (issus d'un vieux culte dionysiaque) projetaient l'être profond des personnages au dehors, avec un effet particulièrement spectaculaire. Mais cette dimension spirituelle semble avoir disparu chez les Romains, ainsi qu'au cours de la période hellénistique, où les masques ne furent plus que des artifices scéniques, d'un pathétisme réaliste proche de la caricature. L'évolution sera semblable en Asie, comme dans le théâtre nô japonais où les masques (permettant aux mêmes acteurs de jouer tous les rôles, masculins et féminins), peu expressifs au départ, auront de plus en plus une fonction comique. C'est que les masques ne pouvaient bien entendu convenir à un théâtre mettant en scène des personnages aux sentiments changeants. En Afrique seulement, estime l'auteur, les masques conserveront leur dimension de métamorphose, de participation aux puissances créatrices de l'univers, rendant la vie plus riche. Condensateurs d'énergie, le masque africain est une sorte d'organe du surhumain. Il transforme l'individu en un être général et abstrait. Même quand il est un portrait, il exprime un état d'âme universel (*Les masques*, 1948¹⁸). C'est sans doute précisément une telle dimension que nos sociétés refusent désormais de reconnaître aux individus. Le caractère n'est plus vu comme une manifestation singulière de l'humanité, comme une création ou une singularité mais comme l'expression particulière d'une nature. Il renvoie à l'histoire individuelle de chacun, aux influences, notamment familiales et sociales, qu'il a reçues et il se range sous des catégories, souvent médicales ou psychologiques, communes.

¹⁷ Voir C. Daremberg & E. Saglio (dir) *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, 10 volumes Paris, Hachette, 1873-1905 T4¹, pp. 406-418.

¹⁸ Paris, Seuil, 1948.

Cependant, cette vision savante sur nous-même n'est guère éloignée de ce qu'on toujours promis les caractérologies. Et, pas plus aujourd'hui qu'hier, nous ne sommes à même de nous prononcer fermement sur ce qui, dans notre caractère, est choisi ou subi.

Nous imputer la responsabilité de notre caractère – chacun est tel qu'il veut être – est sans doute aussi vieux que les études de caractères elles-mêmes. C'est qu'il est impossible de faire autrement. Si nous ne sommes pas pleinement notre caractère, qui sommes-nous ? Si notre caractère n'est pas pleinement nous-mêmes, cela revient à dire qu'il ne saisit rien de véritablement essentiel en nous et les caractérologies perdent beaucoup de leur intérêt. En même temps, il est impossible que chacun soit totalement maître de choisir et de faire son caractère pour la même raison. Cela obligerait à tenir compte d'une très grande diversité de choix et donc de caractères, alors que l'intérêt des caractérologies est de ramener la diversité humaine à quelques types. Elles perdraient ainsi, encore une fois, beaucoup de leur intérêt. Il faut donc en arriver à soutenir cette absurdité que nous choisissons librement notre caractère quoique nous n'ayons guère le choix ce-faisant. Nous l'avons vu ailleurs, Sartre, par exemple, oscille souvent entre ces deux interprétations (voir 4. 1. 21.).

Pour Arthur Schopenhauer, nos décisions seules sont des indices de notre caractère et non pas nos désirs, qui n'expriment en nous que le caractère de l'espèce. Notre caractère est libre : on est tel parce que l'on veut être tel (*Parerga & Paralipomena*, 1851, II, §116¹⁹). Cette décision, cependant, nous échappe et se révèle à nous-mêmes, aussi bien qu'aux autres, comme une nature. Elle est en fait antérieure à notre nature. Notre caractère représente le développement temporel d'une volonté extérieure au temps (*Le monde comme volonté et comme représentation*, 1818, IV § 55²⁰). Ainsi Schopenhauer fait-il du caractère un destin, l'effet d'un caractère intelligible – ce que nous ne pouvons présenter ici (voir 4. 2. 7.).

Ce choix transcendant de nous-mêmes peut-il être découvert comme tel ? Leopold Szondi l'a cru, qui s'attacha à définir un protocole expérimental de détermination des possibilités d'existence dont chaque individu est porteur au plus profond de lui-même (*Introduction à l'analyse du destin*, 1944²¹). A travers des tests (6 séries de 8 photographies exprimant des facteurs pulsionnels à ranger par ordre de sympathie/antipathie), Szondi crut possible d'isoler différents « profils pulsionnels » déterminant les réactions caractérielles possibles des individus, à la source de leur destinée ; car chaque individu va inconsciemment jusqu'à choisir, selon Szondi, le genre de maladie et même de mort qui l'affecte. Tout se joue entre les possibilités héréditaires, génétiques de l'existence personnelle et une fonction supérieure : l'activité pontifex du moi. Parmi les possibilités d'existence

¹⁹ trad. fr. ss lieu, Coda, 2005.

²⁰ trad. fr. Paris, PUF, 1989.

²¹ trad. fr. en 2 volumes, Louvain, Nauwelaerts, 1972. Sur Szondi, voir H. Niel *L'analyse du destin*, Paris, Desclée de Brouwer, 1960.

dont il est porteur, ainsi, chacun choisit librement mais inconsciemment la forme de son être-là, de son existence immédiate.

*

Saisir une identité individuelle sous des traits généraux ?

Si l'on tente de cerner le caractère d'autrui, on tente de saisir ce qui détermine ce dernier comme malgré lui, comme une nature. On sera ainsi attentif à ce qui le fait être tel qu'il est et qui lui échappe pourtant, au sens où personne n'a choisi d'être né homme plutôt que femme ou grand plutôt que petit, etc. La démarche consiste alors à scruter au plus loin ce qui fait l'identité d'un individu, que celui-ci revendique comme lui étant essentiel comme ses émotions notamment mais dont il ne peut pourtant rendre pleinement compte, sinon en revoyant au fait qu'il est comme ça et pas autrement.

Le caractère d'un individu est précisément cette identité structurelle, au-delà de ce qu'il veut ou tente d'être, dit Le Senne. L'intérêt du caractérologue se portera ainsi sur les soubassements d'une œuvre, d'une expérience ou d'un comportement, pour souligner qu'ils demeurent irréflechis pour ceux qui en sont les sujets – pourquoi ressentons-nous de l'attrance pour tel type de personnes ? Pourquoi sommes-nous doués pour telles ou telles choses ? – ou qu'ils passent faussement pour relever d'un choix individuel. Ainsi, le propre des sentimentaux EnAs, selon la terminologie de Le Senne, est d'être attirés par les femmes nerveuses mais d'ordinaire fidèles. Il faut croire, ajoute-t-il, que c'est là une détermination inconsciente et plus forte que toutes les justifications que les personnes de ce type peuvent trouver pour rendre compte de leur attrance. De même, pour Ludwig Klages, l'honnêteté, bien qu'elle puisse fortement caractériser le comportement d'un individu, ne saurait représenter un trait de caractère. Elle suit en fait diverses dispositions plus élémentaires (*Notions fondamentales de la caractérologie*, 1949²²). Et un auteur d'expliquer encore par la structure de son caractère, le style et la métrique de Paul Valéry, que celui-ci a peut-être consciemment œuvré à forger mais guidé d'une manière qui lui échappait largement²³.

Notre caractère est nous-mêmes tout en nous échappant ! Les caractérologies se fondent sur cette assez énorme contradiction, qui ne les arrête cependant guère – si tant est qu'elles la remarquent – tant paraît inestimable ce qu'elles conquièrent : la possibilité de saisir les autres en nature dans ce qu'ils ont de plus personnel et volontaire. Ainsi perdent-ils

²² in (collectif) *Le diagnostic du caractère*, Paris, PUF, 1949.

²³ G. Tauzin « Bases caractérielles de quelques architectures poétiques » *Les études philosophiques* avril-juin 1947, pp. 136-148.

leurs secrets. Les caractérologies sont à même de combler des fantasmes de toute-puissance sur autrui. C'est sans doute pourquoi elles sont si rarement discutées quant à ce qui les fonde. De nos jours, les journaux, y compris les revues scientifiques, sont pleins de notations psychologiques dévoilant notre nature à travers nos comportements les plus courants et souvent les moins réfléchis : portez-vous spontanément le téléphone à votre oreille gauche ? C'est le signe que vous êtes introverti. A droite ? Vous êtes extraverti. Etc.

Arrêtons-nous un instant à ce dernier énoncé, tiré d'une revue scientifique. Combien de pages ont été écrites pour souligner l'emprise de la science et de la technologie sur notre monde et sur nos vies dont on aura souvent souligné la rationalité étouffante, désenchantant le monde ? Pourtant, dans un tel monde, personne ne s'étonne apparemment beaucoup de lire un tel énoncé, mobilisant des notions (l'introversion et l'extraversion) particulièrement vagues, en l'occurrence pas même définies et dont on ne voit aucun rapport avec le fait de tenir un téléphone d'une manière ou d'une autre, le tout étant néanmoins référé bien entendu à une étude précise, statistiquement étayée, menée par des « chercheurs » et que personne n'ira vérifier. Bref, nous sommes en présence d'un énoncé irrationnel fondé sur des stéréotypes. Un énoncé relevant d'une psychologie mythique.

*

Une psychologie mythique.

On peut qualifier de mythique une psychologie procédant à des distinctions de types – de caractère, de personnalité, de tempérament – qu'elle ne peut guère fonder, sinon en renvoyant à des stéréotypes communs, dont elle demeure prisonnière et qu'elle contribue à propager. Des stéréotypes, c'est-à-dire des images si communes qu'on peut se dispenser de les préciser - des images néanmoins changeantes et connaissant de véritables modes.

Une première incertitude concerne en effet le caractère véritablement typique des traits que l'on retient comme essentiels à un caractère ou à une personnalité – le fait d'être colérique ou ambitieux, par exemple. La plupart de ces traits sont des variables continues, c'est-à-dire soumises à d'innombrables nuances et formes de transition d'un individu à un autre, comme chez un même individu en fonction des moments. Personne n'est uniquement ou totalement ambitieux. On l'est plus ou moins et par rapport à d'autres. Chacun de ces traits est donc plus ou moins caractéristique ; qu'il s'applique à la moyenne d'individus jugés semblables (le colérique « type ») ou qu'il les distingue des autres individus (un colérique

typique). Dans ces conditions, le risque est toujours de perdre ce qui paraît typique dès lors qu'on tente de le préciser : être colérique ou ambitieux, cela renvoie en effet à de nombreux autres traits de caractère particuliers (l'ambition affichée n'est peut-être que le pendant d'un complexe d'infériorité, etc.). Pour éviter de perdre les caractères posés, il faut alors admettre qu'ils s'intègrent au sein d'une sorte de comportement global, d'une orientation générale du comportement vers la colère ou l'ambition. On peut alors parler de « complexion », au sens d'un ensemble de choses nouées. Les caractérologues affirment ainsi souvent qu'aucun trait ne signale en soi de manière forte un type de caractère mais plutôt la fréquente association de plusieurs traits, définissant comme un nœud central caractériel que l'on peut saisir intuitivement, à défaut de pouvoir exactement le mesurer. Le fait de s'appliquer à bien travailler à l'école ne caractérise pas assez l'ambitieux en tant que tel et aucun trait sans doute n'est tout seul l'ambition. Il faut donc parler d'un « naturel » ambitieux mais auquel il est alors difficile de prêter des traits vraiment spécifiques. C'est là comme un jeu de renvoi : des traits particuliers renvoient à une caractérisation globale, laquelle à son tour demande à être précisée sous des traits particuliers, etc. Ainsi a-t-on mené de nombreuses études pour décrire la caractérologie des auteurs d'accidents de la route. Leurs résultats contradictoires ont invité à conclure qu'il n'existe pas de personnalité spécifique des auteurs d'accidents de la route mais peut-être un déséquilibre de la structure de la personnalité, qu'il est cependant à peu près impossible de fixer et de délimiter précisément²⁴. On est sans cesse renvoyé du général à l'individuel, sans vraiment pouvoir appliquer l'un sur l'autre, sinon à se fier à quelque « intuition », à quelque coup d'œil infaillible du caractérologue.

*

Il serait certainement vain de nier l'existence et même la pertinence de notre appréhension du caractère ou de la personnalité d'autrui. Ils correspondent à une perception implicite et immédiate de ceux qui nous entourent. Mais il faut remarquer que, par cette perception, nous rangeons ceux-ci sous des traits généraux (« colérique », « ambitieux ») bien plus qu'individuels²⁵. Et parce que de tels types généraux ne se tirent pas tant des individus qu'ils ne sont prêtés à ces derniers, une telle démarche revient à postuler l'existence de types de caractère ou de personnalité en soi, dont on s'efforcera de repérer l'inhérence chez les

²⁴ Voir C. G. Hoyos *Psychologie de la circulation routière*, 1965, trad. fr. Paris, PUF, 1968, p. 86 et sq.

²⁵ Voir J. S. Bruner & R. Tagiuri *The perception of people* in G. Lindzey (ed) *Handbook of social psychology*, vol. 2, Cambridge, Addison-Wesley, 1954.

différents individus. Pourtant, peut-il y avoir des caractères en soi ? demande Alfred Adler. Connaître un individu, c'est forcément connaître la structure des problèmes que la vie lui soumet et la tâche qu'ils lui imposent. Sa « nature » se révèle alors dans la manière particulière dont il les affronte. Elle n'a rien de général. En regard, affirme Adler, les types que l'on distingue au titre de personnalités ou de caractères ne sont que des rapprochements artificiels, aidés par la pauvreté du langage (*Le sens de la vie*, 1933²⁶).

Carl Gustav Jung l'a particulièrement noté : notre perception d'autrui emprunte, malgré lui et malgré nous, à des archétypes – des structures préformées du psychisme héritées de l'évolution de l'espèce, que Jung rattachait à un inconscient collectif et qu'on retrouve aussi bien, selon lui, dans les contes et les mythes. Ainsi la grand-mère, donneuse de vie, consolante et dévorante à la fois, est un archétype qui est dans les contes aussi bien que dans les traits que l'on prête effectivement aux grands-mères. Inconsciente en l'occurrence est la manière dont l'homme fait ainsi le monde à sa mesure, sans le reconnaître mais tout en se persuadant, au contraire, que le monde se découvre à lui de la sorte (*Dialectique du moi et de l'inconscient*, 1933²⁷). Mais une telle perception du monde est proprement mythique et si nous pouvons spontanément admettre quelque chose d'aussi incroyable que d'admettre que la manière dont nous utilisons un téléphone dévoile notre nature introvertie ou extravertie, c'est que ces notions ont acquis un statut de stéréotype que nous n'avons pas besoin de définir et dont nous admettons volontiers que nos gestes puissent être imprégnés, de sorte que l'on peut bien les détecter de multiples façons, qu'importe si l'on ne voit pas du tout le rapport du signe à ce qu'il signifie.

La perception du corps d'autrui paraît ainsi un produit socioculturel, imprégné de modèles (gros, maigre, athlétique, etc.) qui déterminent son évaluation, a-t-on souligné. Des modèles qui demeurent étonnamment stables, malgré les modes et les évolutions esthétiques. Des modèles qui apparaissent très précocement chez les enfants et qui, à quelques exceptions près, présentent assez peu de différences entre hommes et femmes et même entre sociétés ou cultures différentes. D'une société à l'autre, aussi différentes soient-elles, la beauté physique est notamment le plus souvent prise pour un indicateur commun de la capacité des individus à se conformer à ce que la société attend d'eux²⁸ - et est ainsi un objet d'envie²⁹.

Dénonçant ces convenances, un auteur s'emporte contre l'allure légère que nous voulons donner à nos corps, qui est à l'image de la civilisation qui nous porte et de notre vie quotidienne : creuse, vide, étriquée. La

²⁶ trad. fr. Paris, Payot & Rivages, 2002.

²⁷ trad. fr. Paris, Gallimard, 1993.

²⁸ Voir J. Maisonneuve & M. Bruchon-Schweitzer *Modèles du corps et psychologie esthétique*, Paris, PUF, 1981.

²⁹ Voir L. P. Hartley *Facial Justice*, 1960.

cuisine de nos jours s'intellectualise et l'esthétique la domine, comme si elle était faite pour être regardée plus que pour nourrir, estime-t-il. A quoi sert cependant cet effort pour rester mince que nous nous imposons sans cesse ? C'est que l'image du gros symbolise l'impuissance, le piétinement, le laisser aller, la faiblesse. Nous vivons dès lors sous une quasi-surveillance médicale pour afficher notre allant dans des sociétés n'offrant pas de travail pour tous et produisant surtout des perdants !³⁰

*

4. 3. 4.

Kant. La dimension morale du caractère.

Le caractère et la personnalité ne saisissent pas un individu dans son individualité même mais le rangent parmi d'autres, en le distinguant de certains et en le rapprochant d'autres, au moyen de termes généraux. Toute identité prêtée à un individu s'expose dès lors à deux biais : croire que l'on saisit une nature en soi alors qu'elle n'est qu'en relation avec d'autres et croire que l'on révèle un naturel alors que cette caractérisation est extérieure à l'individu. Au total, oublier que l'identité ou le caractère sont des déterminations qui nous sont attribuées par rapport à un certain contexte, donc extérieurement. Nous pouvons les faire nôtres et nous y reconnaître mais sous cette perspective d'ensemble extérieure, sans laquelle elles perdent beaucoup de leur sens³¹. La personnalité décrit son rôle ainsi et le caractère sa nature, comme s'ils étaient déterminants pour rendre compte de ce qu'est et de ce que fait tel individu – car on ne trouvera pas de caractérologie déclarant ne concerner qu'une part marginale ou nettement limitée de ce que sont ou font les individus. Pourtant, les limites des caractérologies sont peu claires en général : jusqu'où le caractère détermine-t-il l'individu ? Jusqu'où celui-ci peut-il prétendre lui échapper ? Dès lors qu'on parle de caractère, on tente de saisir une individualité en faisant abstraction de sa part de détermination volontaire (ou bien l'on fait de cette volonté un élément du caractère), aussi bien qu'extérieure. Faire autrement, en effet, perturberait complètement la démarche. Admettant que la caractérisation est une détermination extérieure prêtée aux individus, les caractérologues devraient surtout s'interroger eux-mêmes sur ce qui les pousse à retenir tel ou tel critère. Cela créerait beaucoup d'incertitude, gâchant le plaisir et l'impression de toute-puissance à déchiffrer immédiatement autrui. De l'autre côté, l'idée qu'une individualité puisse reposer sur une part de choix raisonnés et assumés par l'individu imposerait, pour rendre compte de son comportement, de comprendre les raisons de cet individu plutôt que de décrire sa constitution.

³⁰ Voir F. Coupry *Eloge du gros dans un monde sans consistance*, Paris, R. Laffont, 1989.

³¹ Voir A. Benmakhlouf *L'identité, une fable philosophique*, Paris, PUF, 2011.

Encore une fois, l'intérêt même d'une caractérologie en serait fortement compromis. Les deux approches sont peu conciliables ainsi et, pour pouvoir être développée, l'une doit rejeter l'autre. Certains caractérologues, comme Emmanuel Mounier, en ont eu clairement conscience : tout type est un type négatif, écrit-il. Le caractère est comme le dessin de l'échec de la personnalité. Nous ne sommes typiques que dans la mesure où nous manquons à être pleinement personnels (*Traité du caractère*, 1946³²). Mais la plupart des caractérologies disent néanmoins le contraire : elles soutiennent que le caractère, la volonté, l'intelligence sont complémentaires dans la constitution d'un individu. Fort bien mais la question est d'estimer la part de chacune, sachant que les deux dernières sont à même de limiter l'influence du premier et réciproquement.

On a ainsi souvent reproché aux moralistes et à Kant en particulier d'avoir élaboré des règles morales abstraites, sans tenir compte des capacités effectives – dépendantes de leur caractère – des individus à les suivre³³. Toutefois, outre qu'une telle affirmation ne comprend rien à la réflexion morale kantienne (laquelle se fonde d'abord sur la question de la possibilité même d'une action morale), que veut-elle dire ? Qu'il n'y a de choix moral possible que dans les limites de chaque caractère ? Mais alors, parler de « caractère » ne peut suffire. Il faut marquer de véritables différences de nature et de raison entre les individus, certains d'entre eux n'accédant peut-être pas au jugement moral. Veut-on seulement dire que nous n'avons pas les mêmes dispositions à respecter les injonctions que nous reconnaissons comme morales ? Mais cela signifie alors que le caractère se juge à l'aune de ces injonctions. Loin que la moralité dépende du caractère, c'est plutôt le contraire qu'il faut reconnaître à présent. Si l'on admet que l'homme est un être raisonnable et libre, souligne en ce sens Kant, le moins qu'on puisse faire est de considérer que son caractère repose avant tout sur sa détermination à suivre une maxime de conduite – sur sa volonté donc. Notre caractère désigne notre résolution à faire raisonnablement quelque chose de nous-mêmes (ce que l'on retrouvera chez Schopenhauer, nous l'avons vu ci-dessus). Au sens laudatif, d'ailleurs, avoir du caractère souligne la fermeté vis-à-vis de nos propres principes ; ce qui l'emporte de beaucoup en dignité sur le talent (*Anthropologie du point de vue pragmatique*, 1798³⁴).

Il faut donc admettre que volonté, raison et caractère sont une même chose à trois points de vue différents mais que la volonté, s'il s'agit de saisir une individualité, est le trait le plus individuel. Non pas que l'homme ne reçoive aucune détermination de nature, non pas

³² Paris, Seuil, 1955.

³³ Voir par exemple J. Kupperman *Character*, Oxford University Press, 1991.

³⁴ *Œuvres philosophiques III*, trad. fr. Paris, Pléiade Gallimard, 1986.

que ces déterminations naturelles soient sans influence sur lui mais on ne peut ramener à elles l'esprit. Ces déterminations (la beauté, le talent, le caractère, ...) peuvent favoriser une grande importance sociale mais non pas morale. Elles ne font pas la dignité de l'homme ni son mérite.

*

L'individualisme grégaire.

Il y a dans ce moralisme kantien deux éléments – une foncière égalité des hommes par la détermination de leur volonté et une dignité morale qui transcende et éventuellement s'oppose aux réussites et succès mondains – qu'on ne retrouve pas du tout dans les caractérologies, dans toutes les tentatives de ranger les hommes par types. A notre époque, on aura tendance à souligner que la détermination de la volonté est loin d'être égale chez tous les individus et que cette inégalité renvoie finalement à des différences de caractère ou de tempérament. On ne voudra sans doute que difficilement démordre d'une psychologie qui affirme que nous ne déterminons pas ce que nous sommes foncièrement et que nous n'échappons pas aux grandes catégories sous lesquelles l'on peut ranger les individus – deux pré-supposés qui doivent être mis en balance de l'individualisme que tant d'ouvrages décrivent triomphant à notre époque. Car *notre individualisme refuse finalement l'individualité véritable, au sens d'une responsabilité de soi. L'individualisme contemporain est peu individualiste et foncièrement grégaire, mettant chacun en demeure de trouver une personnalité parmi d'autres, parmi celles disponibles, qui le distingue en même temps qu'elle le rattache à d'autres, puisqu'elle emprunte à des types généraux.*

Cela n'est rien de nouveau en fait. La pensée commune n'a jamais vraiment cru à la liberté morale, faute d'en saisir l'intérêt et surtout l'utilité. En regard, notre époque exacerbe peut-être surtout un véritable marché des modèles de personnalité, confondus avec l'affirmation d'une spontanéité individuelle, marqués par des modes et passant d'abord par l'adoption d'une apparence, d'un « look », dont les déclinaisons peuvent être très spécialisées – tel type de personnalité ne pouvant véritablement être reconnu que dans un certain milieu et risquant d'être mal « décodé » ailleurs.

En ceci, notre époque croit peut-être plus qu'aucune autre que le caractère peut suffire car, de nos jours, le caractère commun se veut radicalement singulier, jusqu'à une certaine provocation dans l'affirmation de soi qui marque les modes adolescentes. A cet égard,

L'attrape-cœurs (1951³⁵) de J. D. Salinger fut un véritable « roman de caractère » : ton adolescent, narcissisme distancié, personnage décalé marquant sa différence, cela suffisant à le distinguer et cela suffisant finalement à le satisfaire. A travers son durable succès, l'ouvrage a créé une véritable norme dans la production littéraire contemporaine : l'affirmation d'un caractère individuel par des individus se pensant uniques et soucieux de marquer leur différence par rapport à autrui non par ce qu'ils font mais simplement parce qu'ils sont. Cette fascination narcissique pour sa propre singularité allant de pair avec le dénigrement de la morale comme normative, étouffante et hypocrite, compassée, sans doute n'a-t-on jamais autant goûté que de nos jours et pour eux-mêmes les forts caractères, les tempéraments différenciés. Sans doute n'a-t-on jamais autant célébré les différences naturelles entre les individus, dès lors qu'elles s'affirment et qu'on sait les reconnaître, c'est-à-dire dès lors qu'elles empruntent à des modèles communs !

C'est au XVIII^e siècle que ce point de vue semble avoir commencé à s'affirmer, dès lors que la féminité aristocratique se libéra peu à peu des codes et des artifices rigides imposés par l'ordre monarchique. Au siècle précédent, la beauté des femmes de la cour se remontait tous les matins comme une pendule. On disait que leurs charmes étaient « à vis ». A partir du XVIII^e siècle, les femmes durent se montrer « intéressantes », c'est-à-dire mutines, vives, mobiles, inconstantes, enjouées et ceci non sans conventions (singer la simplicité champêtre par exemple). Cette spontanéité reconnue, cultivée et affichée, affectant préférer le naturel aux artifices mais finalement totalement factice – ce qui put conditionner sa dénonciation par un Baudelaire, plaidant pour l'artifice - prélude à la souveraineté du moi romantique³⁶.

Le propre de notions, éminemment individuelles, comme celles de tempérament, de caractère ou de personnalité est que, pour s'affirmer, elles doivent emprunter à des types, voire à des caricatures, qui sont des traits éminemment communs. C'est pourquoi elles s'appliquent aussi facilement à des individus qu'à des peuples entiers.

*

4.3.5.

La détermination culturelle du caractère.

On a dit que la notion de personnalité était proprement occidentale et qu'on ne la rencontrait guère sous une forme équivalente dans les autres sociétés³⁷. En Inde, on ferait peu

³⁵ trad. fr. Paris, R. Laffont, 1986.

³⁶ Voir particulièrement P. Perrot *Le travail des apparences ou les transformations du corps féminin. XVIII^e -XIX^e siècles*, Paris, Seuil, 1984.

³⁷ Sur ce point, voir R. A. Shweder & E. Bourne *Does the concept of the person vary cross-culturally?* in A. J. Marsella & G. White (Eds) *Cultural conceptions of mental health and therapy*, Boston, Reidel, 1982.

référence à une « personnalité » pour parler de soi ou des autres. Au Japon, on changerait de personnalité en même temps que de cercle social. Dans les sociétés traditionnelles, les individus n'auraient pas une idée claire de leur personnalité individuelle, se tenant comme « en deçà du moi ». D'après Maurice Leenhardt, chez les Canaques de Nouvelle-Calédonie, l'homme « vrai » (*do kamo*) est un personnage, ainsi, plutôt qu'une personne, constitué par l'ensemble de ses participations vécues avec l'environnement social et mythique (*Do kamo. La personne et le mythe dans le monde mélanésien*, 1947³⁸). Il semble néanmoins que ces mêmes différences pourraient être trouvées aussi bien en Occident, selon les époques et les cultures, s'il s'agit de souligner que les différents types de personnalité dépendent des structures sociales. Dans les sociétés traditionnelles, cela fut particulièrement mis en lumière par les études de Margaret Mead en Océanie (*Mœurs et sexualité en Océanie*, 1963³⁹).

Mead considère trois sociétés distinctes, éloignées de quelques centaines de kilomètres et note que, de l'une à l'autre, les places et rôles relatifs des hommes et des femmes peuvent varier du tout au tout. Chez les Arapesh, où les rapports violents sont largement rejetés, les rôles des hommes et des femmes se confondent. Chez les Mundugumor, les rapports humains sont durs, virils, souvent marqués par beaucoup d'hostilité. Les rôles des hommes et des femmes, néanmoins, s'y confondent également. Chez les Chambuli, en revanche, ces rôles sont nettement contrastés (*Sexe et tempérament dans trois sociétés primitives*, 1935). Deux des trois tribus, ainsi, n'imaginent pas que, caractérisés notamment par des attitudes de domination, de bravoure, d'agressivité, les tempéraments des hommes puissent être différents de ceux des femmes – ou plus exactement, car d'autres observateurs objecteront à Mead que ces sociétés marquent bien de nettes différences entre hommes et femmes - on ne retrouve pas les mêmes différences entre les trois sociétés : ce qui est jugé typiquement masculin ici peut passer pour féminin là (chez les Chambuli, les femmes ont plutôt un tempérament dominant et les hommes sont émotifs) et encore moins les mêmes différences que dans nos sociétés. Le partage des sexes, ainsi, loin de se fonder sur des éléments naturels intangibles, est un phénomène culturel et donc relatif. Et c'est ce qui paraît relever le plus sûrement de la nature, le caractère, qu'il faut regarder comme acquis, en considérant que l'éducation en détermine la structure même. Mead l'illustre à travers l'éducation que reçoivent les adolescents à Samoa ; une éducation libre, détachée de tout enjeu compétitif, de toute règle de pouvoir, de tout dogme religieux et qui évite aux Samoans les névroses qu'on rencontre chez les adolescents occidentaux, note Mead (*Coming of age in Samoa*, 1928).

³⁸ Paris, Gallimard, 1947.

Cette description d'une société sans interdits, notamment sexuels, fut ce que l'on retint le plus des travaux de Mead et ce qui lui attira par la suite le plus de critiques, fondées sur d'autres observations des mêmes sociétés et lui reprochant d'avoir largement inventé, au point de verser dans le mythe (celui du bon sauvage en l'occurrence), cette sexualité décomplexée d'Océanie⁴⁰ - laquelle nourrissait d'ailleurs depuis longtemps de nombreux fantasmes⁴¹. Cependant, la pratique consistant à tirer de grandes généralités de l'observation de sociétés lointaines et singulières n'a pas disparu. C'est ainsi que les Na, vivant dans les confins himalayens, démontreraient, nous assurait-on encore assez récemment, que la paternité n'a rien d'universel chez les sociétés humaines⁴².

Les travaux de Mead participaient de ce qu'on appelle « l'école d'anthropologie psychologique », particulièrement apparue dans les années 1930. Un courant que l'on désigne également comme « culturalisme » et qui, aux USA, fut marqué par Ruth Benedict (*Echantillons de civilisation*, 1934⁴³), Ralph Linton (*De l'homme*, 1936⁴⁴ ; *Le fondement culturel de la personnalité*, 1945⁴⁵) ou Abraham Kardiner (*L'individu dans sa société*, 1939⁴⁶), lequel tentait, avec d'autres, de développer une psychanalyse culturaliste, découvrant notamment – après Bronislaw Malinowski (*La sexualité et sa répression dans la société primitive*, 1927⁴⁷) - le caractère non universel du complexe d'Œdipe et des étapes du développement infantile décrites par Freud, ce que nous ne présenterons pas ici⁴⁸.

Bien des travaux antérieurs pourraient être cités qui influencèrent ces démarches. Au tournant du XX^e siècle, il y eut notamment en Allemagne une *Völkerpsychologie*, une psychologie des peuples, développée par des auteurs comme Moritz Lazarus, Heyman Steinthal et Wilhelm Wundt⁴⁹. Mais, beaucoup plus généralement, ces travaux prenaient la suite des innombrables ouvrages produits sur l'esprit des nations aux XVII^e et XVIII^e siècles⁵⁰, souvent liés à la théorie des climats (qui remonte à l'Antiquité) et conduisant en Allemagne à voir dans le *Volkgeist* et la *Kultur* (opposée à la « civilisation », caractérisant

³⁹ Paris, Plon, 1963. Cette édition française rassemble les textes qui vont être cités ci-après.

⁴⁰ Voir D. Freeman *Margaret Mead and Samoa: the making and unmaking of an anthropological myth*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1983 & S. Tcherkézoff *Le mythe occidental de la sexualité polynésienne*, Paris, PUF, 2001.

⁴¹ Voir par exemple J-L. de Fourcroy *Les enfants élevés dans l'ordre de la nature*, Paris, Frères Estienne, 1774 ou J. Dufays *Histoire des voyages autour du monde* T. X, Paris, Chez Bureau de Courval & Cie, 1826, pp. 20-21.

⁴² Voir H. Cai *Une société sans père ni mari*, Paris, PUF, 1997.

⁴³ trad. fr. Paris, Gallimard, 1950. « Echantillons » traduit « Patterns » !

⁴⁴ trad. fr. Paris, Minuit, 1968.

⁴⁵ trad. fr. Paris, Bordas, 1977.

⁴⁶ trad. fr. Paris, Gallimard, 1969.

⁴⁷ trad. fr. Paris, Payot, 1932.

⁴⁸ Voir G. S. Blum *Les théories psychanalytiques de la personnalité*, 1953, trad. fr. Paris, PUF, 1955.

⁴⁹ Voir J-L. Beauvois, W. Dubois & W. Doise *La construction sociale de la personne*, Presses Universitaires de Grenoble, 1999.

⁵⁰ Voir P. Hazard *La crise de la conscience européenne 1680-1815*, Paris, Fayard, 1961.

plus superficiellement les mœurs) les ferments de l'unité allemande. Des nombreux travaux également qui s'attachèrent à caractériser les différentes races au XIX^e siècle ; sachant que la notion de race avait alors pris une connotation largement culturaliste et non naturelle – ainsi de la notion de « races historiques », opposée aux races pures ayant toutes pratiquement disparues chez Gustave Le Bon (*Psychologie du socialisme*, 1898, p. 46 et sq. & pp. 123-124⁵¹) ou Alfred Fouillée (*Esquisse psychologique des peuples européens*, 1903⁵²).

Il convient enfin de signaler les pages que Jacob Burckhardt consacre à l'apparition de la subjectivité et au développement de la personnalité en Italie plus tôt que partout ailleurs en Europe (*La civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, 1860, II^e partie, chap. I & II⁵³).

De fait, c'est bien à un véritable racisme culturel qu'aboutira rapidement l'anthropologie psychologique, nous allons le voir. A partir de l'idée que chaque culture définit un caractère psychologique propre qui façonne ses membres dès la prime enfance, la culture remplace simplement la race. Elle est, comme elle, irréductible, stable et, s'imposant à la volonté humaine, quasi héréditaire⁵⁴. Mais cela sera énoncé au nom d'un relativisme – posé notamment par Franz Boas – soulignant, contre tout évolutionnisme linéaire et unique, l'originalité de chaque culture et le caractère discontinu du développement de chacune, ce qui interdit d'en poser une supérieure aux autres (*The limitations of the comparative method in anthropology*, 1896⁵⁵). De sorte qu'on n'y trouva pas trop à redire – d'autant que les idées de Mead plaidaient en outre pour la libération des mœurs.

Linton nomme « personnalité de base » l'ensemble des effets que la société exerce sur les individus qui la composent et qu'elle façonne ainsi, notamment à travers l'éducation, en privilégiant un ou des types de personnalité. C'est là une évidente limite de ce culturalisme, qui sera à ce titre vivement critiqué : les caractères discernés finissent par être ceux de tout un groupe, de tout un peuple, sans guère de nuances. Selon Ruth Benedict, en effet, toute culture possède une tendance dominante qui produit des traits particuliers dans la personnalité de ses membres, de sorte qu'il s'agit de typer les cultures avant les individus car, dans toute une gamme de tempéraments, une culture en favorise certains plutôt que d'autres. Benedict montre ainsi comment deux sociétés amérindiennes évoluent chacune selon deux pôles « apolliniens » et « dionysiaques » opposés. Apolliniens, les Zunis favorisent sagesse et

⁵¹ Paris, Les amis de Gustave Le Bon, 1984.

⁵² Paris, Alcan, 1903.

⁵³ trad. fr en 2 volumes, Paris, Plon, 1906.

⁵⁴ Voir D. M. Schneider *Notes toward a Theory of Culture* in K. H. Basso & H. A. Selby (ed.) *Meaning in Anthropology*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1976.

⁵⁵ *Science* vol. 4 N°103, 1896, pp. 901-908.

contemplation et recherchent l'harmonie de l'homme et de la nature. Dionysiaques, les Kwakiutl vivent dans une société de compétition, d'agressivité et de domination.

Les caractères « apolliniens » et « dionysiaques », empruntés à *La naissance de la tragédie* (1872⁵⁶) de Nietzsche, ne sont bien entendu guère des concepts issus d'une observation de terrain !

Selon Abraham Kardiner, la société façonne ses membres à travers une « personnalité de base » (d'autres auteurs parlent également de « personnalité modale »), formée dès l'enfance et qui est un puissant facteur d'intégration sociale, jouant comme une matrice psychologique particulière propre aux membres d'une société. Elle se manifeste par un certain style de vie et par certaines croyances, qui sont autant de « projections » sur la base desquelles les individus brodent leurs variantes singulières, leur personnalité propre⁵⁷. Tout homme, ainsi, est d'abord comme tous les autres, puis comme quelques-uns, puis comme personne d'autre. Au total, la conscience de soi elle-même est tributaire de la socialisation des individus, souligne George Mead (*Le moi, le soi, la société*, posthume 1934⁵⁸).

Il ne s'agit donc pas de dire que tous les individus d'une même société présentent la même personnalité. Mais ils ont en commun, souligne Ralph Linton, un grand nombre d'éléments de personnalité qui se conjuguent avec d'autres éléments sociaux : les sexes, les hiérarchies, les groupes d'appartenance particuliers, qui ont chacun un système de valeurs-attitudes particulier et qui est également propre à chaque société. La socialisation des individus intervient donc à travers des conduites de rôles. Des personnalités statutaires se superposent à la personnalité de base – c'est là une structure intégrative qui, dans chaque société, surdétermine les destins personnels ; ce qui fit d'ailleurs souligner l'importance des hiérarchies de classes aux USA, contre leur égalitarisme supposé⁵⁹.

Les « modèles culturels » ou *cultural patterns*, comme systèmes de pratiques et de croyances à travers lesquelles une culture s'adapte à son environnement et qui sont reproduites à travers les individus dès l'enfance par enculturation, sont devenus un mode d'explication très général. En France, notamment, ils se sont coulés dans l'interprétation marxiste traditionnelle, caractérisant les classes sociales⁶⁰ et rendant compte de la reproduction des phénomènes de domination économique, notamment avec la notion « d'habitus » de Pierre Bourdieu.

⁵⁶ trad. fr. Paris, Gallimard, 1989.

⁵⁷ Voir M. Dufrenne *La personnalité de base*, Paris, PUF, 1953.

⁵⁸ trad. fr. Paris, PUF, 1963.

⁵⁹ Voir W. L. Warner & al. *Yankee City*, New Haven, Yale University Press, 1963.

Notre position sociale détermine nos goûts, nos styles de vie, nos distractions (les sports que nous pratiquons par exemple) et jusqu'à nos émotions, nos façons de nous tenir et de parler. Notre manière d'être, en tant qu'elle est ainsi fonction d'une hiérarchie sociale et porte la marque d'une domination économique, est nommée « habitus » par Bourdieu, propre à chaque classe et qui se transmet d'abord par l'éducation – car l'école reproduit surtout cette stratification sociale, loin de la diminuer (*La reproduction*, 1970⁶¹). C'est un ensemble de principes qui guident nos choix et nos préférences, jusqu'à définir un style de vie commun avec ceux qui partagent notre position sociale. En quoi les différents habitus nous permettent de décoder les autres et de savoir, immédiatement, par leur conduite et leur apparence, à quelle classe ils appartiennent⁶².

Nous reviendrons ailleurs sur les limites d'une telle approche, dont on peut se contenter ici de souligner qu'elle rigidifie particulièrement les attributs propres à chaque classe, jusqu'à les rendre exclusifs : le peuple aime le foot et les classes aisées l'opéra et jamais le contraire. Pour démontrer la puissance des stéréotypes sociaux, Bourdieu utilise largement des stéréotypes sociaux. Avec succès ! Car c'est une véritable tendance désormais. La culture est devenue le premier vecteur d'identité. Tous les traits et les pratiques d'un groupe deviennent facilement « culturels » - d'où l'impression que tout est devenu culturel – et peuvent être revendiqués comme tels. C'est le snobisme courant du « ça, ça fait... », auquel n'échappent généralement même pas ceux (Bourdieu le premier) qui entendent dénoncer les stéréotypes sociaux et culturels. En même temps, le concept de culture devient assez incertain⁶³. Parce qu'il faut tenir compte des phénomènes d'acculturation et de métissage⁶⁴ et parce que, dès lors qu'ils sont revendiqués pour la défense d'une identité, les traits « culturels » paraissent largement plus construits et choisis que transmis⁶⁵, ce qui remet les volontés individuelles au premier plan dans l'élaboration d'une culture. Mais de cela, il n'est guère possible de tenir pleinement compte, sans quoi toute la démarche consistant à ranger les individus par groupes et à les décrire comme soumis aux caractères dominants de ces derniers perd largement son objet. Le culturalisme a ainsi ceci de frappant qu'il entend relativiser les notions de personnalité et de caractère, tout en continuant à leur donner une dimension

⁶⁰ Voir par exemple C. & C. Grignon « Styles d'alimentation et goûts populaires » *Revue française de sociologie* n°4, octobre-décembre 1980, pp. 531-569.

⁶¹ Paris, Minuit, 1970.

⁶² Voir P. L. Berger & T. Luckmann *La construction sociale de la réalité*, 1966, trad. fr. Paris, Colin, 1996.

⁶³ Voir particulièrement D. Cuhe *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 1996.

⁶⁴ Voir J-L Amselle *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, Payot, 1990.

⁶⁵ Voir F. Barth *Les groupes ethniques et leurs frontières* in P. Poutignat & J. Streiff-Fenart *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, 1995.

globale, générale pour chaque groupe en regard des autres. Il en arrive ainsi à un relativisme inabouti et, par-là, assez problématique.

*

Un relativisme inabouti.

Le relativisme de telles approches – les notions de personnalité, de caractère, de tempérament ne sont pas niées en elles-mêmes mais relativisées, leur variabilité d'un lieu ou d'une classe sociale à l'autre étant soulignée – aura incontestablement exercé une grande influence. Pourtant, la façon de définir les différents types de personnalité et de caractère emprunte largement à des stéréotypes qui sont comme absolutisés au niveau des différents groupes. Ainsi a-t-on pu reprocher au culturalisme son manque de dimension historique, comme si, au sein des différentes cultures, les éléments de personnalité étaient donnés une fois pour toute. Comme s'il était impossible d'accepter que les autres cultures soient elles-aussi évolutives, incertaines quant à leur propre identité. Le relativisme finit ainsi, paradoxalement, par absolutiser des différences. Sachant que décrire aboutit toujours à évaluer.

On entend montrer que le caractère et la personnalité sont des traits variables, évolutifs et, pour le montrer, on va souligner en quoi ils sont susceptibles de différer de manière radicale, jusqu'à figer leurs différences. Pourtant, le relativisme devrait mener jusqu'à reconnaître la continuité des différents traits de caractère et ainsi leur possible renversement l'un dans l'autre, leur évolution probable de l'un à l'autre. Mais la réflexion ne va pas jusque-là. Bien des discours tenus sur la féminité, notamment, l'illustrent.

*

4. 3. 6.

La féminité.

La nature féminine n'existe pas d'elle-même. Elle n'est qu'une création culturelle, souligne Margaret Mead (*L'un et l'autre sexe*, 1949⁶⁶). En bonne intellectuelle parisienne, Simone de Beauvoir inscrit la même idée sous un schéma marxiste de lutte des classes : la féminité, telle qu'on la pense couramment, est un produit de la domination des hommes sur les femmes. L'homme, en se posant comme sujet, définit la femme comme objet (*Le*

⁶⁶ trad. fr. Paris, Gallimard, 1988.

deuxième sexe, 1949⁶⁷). L'ouvrage, plaidant pour l'avortement libre, mettant à bas l'instinct maternel et dénonçant la maternité, fit scandale, ce qui lui assura rapidement un grand succès, encore redoublé par sa mise à l'index par le Vatican en 1956.

Cette féminité, création masculine qui justifie un statut social d'infériorité pour les femmes, passe pour correspondre à la nature de ces dernières. Et dans la mesure où ce statut leur est imposé, il y a oppression. Mais si celles auxquelles on l'impose y consentent, se convainquant que c'est cela que commande effectivement leur nature, il y a faute morale de leur part. Il n'y a pas de nature qui ne soit choisie car toute nature prêtée aux êtres humains est lourde d'histoire. On ne naît pas femme, on le devient, écrit Simone de Beauvoir, reprenant la formule d'Erasmus « on ne naît pas homme, on le devient ». Entre les hommes et les femmes, il y a des différences physiologiques bien sûr. Mais le corps se définit à partir de l'existence, c'est-à-dire d'une situation, non le contraire. Les choix sexuels, l'homosexualité notamment, sont choisis, motivés et librement adoptés, écrit Simone de Beauvoir. La nature compte moins que la manière dont elle est acceptée – le caractère est une réaction secondaire à une situation.

Du simple mode d'être des individus, il faut distinguer leur mode d'existence, la manière dont ils se trouvent corporellement au monde, conscients de leur nature et de leur apparence et leur façon de s'arranger de tout cela, souligne également Frederik Buytendijk. La féminité, de ce point de vue, n'est qu'un mode d'apparition de l'existence humaine et n'est pas un fait de nature (*La femme, ses modes d'être, de paraître, d'exister*, 1953⁶⁸). De nos jours, les « études de genre » sur les identités sexuelles et leurs représentations redisent exactement la même chose : les différences et inégalités entre les sexes tiennent à des facteurs sociaux et culturels plutôt que biologiques (et cette indétermination originelle, pour certains auteurs, est d'ailleurs... inscrite dans notre nature !⁶⁹). Ainsi expliquera-t-on, par exemple, que les bagarres en cours de récréation n'ont rien de naturel mais correspondent à une construction culturelle de la masculinité⁷⁰.

Fort bien mais, à partir de tels présupposés, on peut se demander pourquoi Simone de Beauvoir consacre deux gros volumes à traiter de questions de... femmes ! Ses propres principes devraient l'orienter en effet vers une critique de la féminité montrant notamment la fausse exclusivité des traits censés constituer celle-ci, l'incertitude des caractères qu'on répute

⁶⁷ 2 volumes, Paris, Gallimard, 1976.

⁶⁸ trad. fr. Paris, Desclée de Brouwer, 1954.

⁶⁹ Voir par exemple C. Fine *Delusions of Gender. The real Science behind sex differences*, New York, W. W. Norton, 2010.

⁷⁰ Voir J. Delalande *La récréée expliquée aux parents*, Paris, L. Audibert, 2003, p. 117.

n'être propres qu'aux femmes, pour souligner au contraire la continuité et même la réversibilité des comportements, des attentes et des réactions entre les hommes et les femmes. Or il n'en est rien. Tout au long de l'ouvrage, les spécificités féminines sont au contraire longuement soulignées et analysées et l'ensemble n'évite aucun lieu commun, vis-à-vis des femmes comme vis-à-vis des hommes, souvent réduits à des stéréotypes paternalistes⁷¹. En affirmant sans nuance, par exemple, que le Moyen Age fut une civilisation guerrière n'ayant que mépris pour les femmes, il n'est pas un instant question de se demander si un serf était alors beaucoup moins méprisé qu'une châtelaine et si la société n'était pas alors fondée sur des hiérarchies fortes de statut, génératrices d'un mépris qui ne frappait peut-être pas que les femmes et pas toutes les femmes. Ce point mériterait pourtant d'être creusé, au vu notamment de ce que nous en apprend Burckhardt (*op. cit.*, II, chap. VI) – mais Beauvoir évite ainsi, a-t-on souligné, d'interroger son propre statut socialement privilégié. Dans un ouvrage qui dénonce la féminité comme mythe, Beauvoir se présente avant tout... comme femme. Et à rebours des principes qu'elle formule, elle oppose hommes et femmes comme deux groupes pratiquement antagonistes, ce qui semble assez absurde compte tenu des présupposés de départ. Une femme trompe d'abord son mari par vanité, par besoin de renouveler les regards sur elle, affirme Beauvoir. Une telle attitude n'est-elle propre qu'aux femmes ? Si non, pourquoi le dire ainsi ? Si oui, cela infirme tous les principes de départ ! Beauvoir ne cesse de répéter qu'elle ne se réfère à aucun archétype, à aucune essence immuable de la femme. Alors qu'est exactement cette « femme » dont les désirs, les attentes et la volupté ne sont pas du tout les mêmes que ceux de « l'homme » dans l'acte amoureux (II, p. 160 et sq.) ? Le produit d'une situation historique ? Mais à ce point ancré, en quoi diffère-t-il d'une nature puisqu'il produit les mêmes effets et exerce les mêmes contraintes ? Le problème est que tout l'argumentaire du livre dessert plutôt la thèse qu'il défend.

*

La détermination strictement extérieure de la personnalité : un programme difficilement tenable.

Bien d'autres illustrations pourraient être données de la réintroduction de déterminations naturelles et intrinsèques dans des discours refusant pourtant de voir dans le

⁷¹ On a pu reprocher à S. de Beauvoir un véritable mépris des femmes (malgré une homosexualité publiquement cachée mais assumée), porté par un ardent désir de s'égaliser aux hommes. Voir M-J. Bonnet *Simone de Beauvoir et les femmes*, Paris, A. Michel, 2015.

caractère et la personnalité autant de natures. Tel fut ainsi souvent le cas d'une psychologie anglo-saxonne longtemps marquée par le behaviorisme ; lequel avait lui aussi clairement rejeté l'idée de caractère en ne voulant considérer que la part d'acquis dans la formation des individus, tout comportement se réglant par ajustement au milieu extérieur – de n'importe quel enfant en bonne santé, il est donc possible de faire n'importe quel individu. Pour Kurt Lewin, par exemple, la personnalité n'est qu'un rôle plus ou moins conscient, défini par un jeu de forces au gré des interactions affectives, sociales, familiales (*A dynamic theory of personality*, 1935⁷²). Or dans ce contexte behavioriste – tel qu'illustré notamment par son frère Floyd Allport (*Social psychology*, 1924⁷³) – Gordon Allport allait se sentir contraint de réintroduire une notion de personnalité finalement dépendante de forces externes ou « phénotypes » et internes ou « génotypes » (*Becoming: basic considerations for psychology of personality*, 1955⁷⁴). Cette difficulté à faire « sans la nature », avait déjà été celle d'Helvétius qui, l'un des premiers, avait défendu des idées identiques à celles que nous venons de présenter (*De l'homme*, posthume 1771⁷⁵).

Helvétius.

L'homme n'est tout entier que le produit de son éducation, pose Helvétius ; quoique celle-ci soit malheureusement largement laissée au hasard. Le caractère dépend de la situation que connaît chaque individu. On ne naît point mais on devient ce qu'on est, déclare déjà Helvétius (Section II, chap. XV, note b).

Avant lui, le cartésien François Poullain de la Barre avait déjà affirmé l'égalité des deux sexes, toutes les différences entre hommes et femmes ayant une origine sociale ou culturelle (*L'Égalité des deux sexes*, 1673⁷⁶).

Mais comment expliquer alors les différences de caractère entre les hommes ? Les passions peuvent tout, considère Helvétius. Il n'est pas de fille si sotte que l'amour ne rende spirituelle. Pourtant, reconnaît-il, peu d'hommes ont de fortes passions. La plupart n'ont qu'une âme de commerçant avide. La passion suppose une forte capacité d'attention et donc une certaine supériorité d'esprit. Comment expliquer celle-ci dès lors et le fait qu'elle soit si rare ? Sensualiste, comme bien d'autres en son siècle (voir 2. 1. 22.), Helvétius pose que notre

⁷² New York, McGrawHill, 1935.

⁷³ Boston, Houghton Mifflin, 1924.

⁷⁴ New Haven, Yale University Press, 1983. Voir I. Nicholson *Inventing Personality: Gordon Allport and the science of selfhood*, American Psychological Association, 2003.

⁷⁵ 2 volumes, Paris, Corpus Fayard, 1989.

⁷⁶ Paris, Corpus Fayard, 1984.

âme n'est que sensations et que l'esprit n'est que l'effet de ces dernières. Faut-il donc admettre que la finesse de leurs sensations fait la différence entre les hommes ? Non, cela, qui est une détermination *naturelle*, ne suffit pas à expliquer les inégalités d'esprit, concède Helvétius. Il faut admettre que ces inégalités suivent une loi inconnue, consent-il mais sans aller jusqu'à reconnaître que cela compromet très largement l'idée d'une détermination du caractère par la seule situation, par le seul jeu des influences extérieures et de l'éducation ! Condorcet, de même, distingue de l'homme ordinaire, qui reçoit d'autrui ses opinions, ses passions, son caractère, l'homme de génie qui doit l'influence qu'il étend sur le peuple à son caractère et à sa conduite (*Vie de Voltaire*, 1791⁷⁷).

Notre époque n'évite pas davantage de telles contradictions. D'un côté, l'idée s'est plutôt généralement imposée que toutes les identités ne sont que des constructions sociales, qui ne tentent de passer pour naturelles que pour justifier des oppressions⁷⁸. D'un autre côté, on souligne les fortes différences natives de personnalité, même au sein d'une même famille, dont on enjoint aux parents de tenir compte – les parents devant s'adapter à la personnalité des enfants plutôt que l'inverse⁷⁹.

Les enjeux idéologiques liés au fait de parier plutôt sur le milieu ou plutôt sur la nature pour expliquer la formation du caractère et de la personnalité ne sont pas minces, ce qui explique que le débat se raidisse souvent en des prises de positions radicales et exclusives. L'explication par le milieu, ainsi, est à même de conforter un empirisme devenu quasiment un dogme en psychologie parce qu'il est pris, non sans naïveté, comme le gage d'une démarche scientifique. Tandis que, sous une perspective politique – marxiste cette fois et, plus généralement, de gauche – poser que la société fait l'homme permet de se convaincre que la révolution saura le « refaire ». Si la société « fait » ses membres, en effet, les inégalités de statut et de destin semblent pouvoir être rapportées à l'éducation, au partage des richesses, etc. Il devient possible d'imaginer leur suppression ou au moins leur atténuation. En revanche, si les individus ne sont absolument pas redevables à la société de leur personne et de leurs facultés, qui sont leur propriété exclusive (position qu'on a pu qualifier « d'individualisme possessif »⁸⁰), chacun n'a finalement que ce qu'il mérite et tout va très

⁷⁷ Paris, Quai Voltaire, 1994.

⁷⁸ Voir par exemple J. Rennes (dir) *Encyclopédie critique du genre. Corps, sexualité, rapports sociaux*, Paris, La Découverte, 2016.

⁷⁹ Voir par exemple J. R. Harris *Pourquoi nos enfants deviennent ce qu'ils sont*, 1998 (trad. fr. Paris, Pocket, 2004).

⁸⁰ Voir C. Macpherson *La théorie politique de l'individualisme possessif* (1962, trad. fr. Paris, Gallimard, 2004).

bien comme il va. Il semble de toute façon illusoire de projeter un changement social qui ne pourrait que se heurter aux différences inscrites dans la nature des hommes⁸¹.

Pourtant, quant à rendre compte du caractère et de la personnalité, les deux positions tendent souvent à se confondre, comme nous l'avons vu avec Simone de Beauvoir, affirmant que la féminité n'est qu'une construction culturelle et s'attachant à en dévoiler les faux semblants, tout en parlant comme si les différences entre hommes et femmes étaient sinon « naturelles », au moins insurmontables. C'est que les deux explications par la nature ou par le milieu sont aussi insuffisantes l'une que l'autre.

*

Il est difficile de croire que la nature puisse déterminer des caractères dont l'affirmation dépend à l'évidence beaucoup du milieu social, de sorte que parler de colériques ou d'avares en soi, indépendamment du contexte culturel, ou bien dire que les mêmes traits de caractère se retrouvent sous des proportions identiques dans toutes les sociétés, est intenable. Mais si l'on explique tout par l'influence du milieu, on ne peut aboutir qu'à des déterminations de caractères valant non pour des individus mais pour des groupes d'individus soumis, dans des conditions comparables, au même milieu. On est donc incapables de rendre compte des différences qui apparaissent entre les individus au sein d'un même groupe (au sein d'une famille par exemple). Il faut donc prêter à tous les individus d'un groupe les mêmes traits, ce qui est également intenable.

A la fin de la Seconde guerre mondiale, l'Office of War Information américain commanda à Ruth Benedict une étude sur la mentalité japonaise ; laquelle, publiée, rencontra un grand succès (mais fut sévèrement jugée par le monde universitaire), au point qu'on imagina qu'elle aurait même convaincu le général Mac Arthur de conserver le régime impérial japonais (*Le chrysanthème et le sabre*, 1946⁸²). L'ouvrage insiste à plaisir sur l'altérité japonaise par rapport à l'Occident, distinguant notamment une culture de la faute, propre à ce dernier, qu'il oppose à une culture de la honte, inspirant elle l'âme nippone. Ruth Benedict invente ainsi un Japon déroutant par rapport aux grilles de compréhension occidentales, dont l'image fascinera durablement – dans les années 80, alors qu'on prédisait qu'ils allaient rapidement dominer économiquement le monde, ne prêtait-on pas aux Japonais un cerveau différent de celui des Occidentaux ? Une image séduisante et même convaincante, à vrai dire, pour quiconque ne connaît ni le Japon, ni les Japonais, ni la culture japonaise, ce qui était le cas de Benedict ! Laquelle se contenta d'interroger des prisonniers de guerre et des immigrants. Tout son travail consista en fait à élaborer une telle image, appuyée sur une (très rapide) lecture de l'histoire japonaise, sans souci de lui

⁸¹ Voir P. Savidan *Repenser l'égalité des chances*, Paris, Grasset, 2007.

⁸² trad. fr. Arles, Picquier, 1995.

donner une dimension d'évolution historique mais en faisant un bloc, comme si les traits de personnalité dégagés concernaient uniment tous les Japonais, auxquels le lecteur occidental est sans cesse dissuadé de s'identifier.

Il est intéressant en regard de prendre connaissance du petit guide remis aux soldats anglais à l'occasion du débarquement en Normandie, qui les invitait tout au contraire à se mettre à la place des Français (*Quand vous serez en France. Instruction aux soldats britanniques*, 1944⁸³).

Croire que les différences de caractère entre les hommes sont innées ou acquises revient à s'enfermer dans une fausse opposition car les notions de personnalité et de caractère écrasent et figent les individualités bien plus qu'elles ne les révèlent. On peut bien affirmer que l'individu n'est pas le point de départ du lien social mais n'est que le nom d'une certaine organisation sociale⁸⁴. Mais qu'importe de partir de l'un ou de l'autre, si les traits qui sont prêtés à l'individu et à la société sont pris pour donnés ? *Dès lors qu'une caractérisation est fixée, elle échappe aussi bien à l'individu qu'à la société, au sens où ni l'un ni l'autre n'en sont véritablement responsables*. Un caractère se constate mais ne s'explique pas. On pourra dire que telle société favorise les caractères colériques mais non comment elle s'y prend exactement pour les former – le caractère renvoie en l'occurrence à un fait de nature individuel et *la question serait plutôt de savoir si le caractère « colérique » a vraiment un sens, s'il permet pleinement de caractériser le comportement d'un individu*. Or les *caractérologies font en général exactement le contraire* : elles isolent quelques traits distinctifs, opposables (colérique/flegmatique) et distribuent les individus entre eux, souvent en associant plusieurs caractères dans la mesure où elles reconnaissent généralement qu'il est rare que les individus les réalisent tels qu'ils sont strictement définis. Pour autant, la classification procède en l'occurrence par ségrégation, jusqu'à forcer l'altérité entre les individus relevant d'une catégorie ou d'une autre. Or, peut-on vraiment parler de caractère en soi ? Ce qui caractérise telle personne est-il indépendant de la perception qu'en ont les autres ? William Thackeray, à propos de son personnage de roman Miss Rebecca, chagrine et misanthrope, glisse : « nous sommes disposés à croire que ces personnes qui sont les victimes de tout le monde n'ont en général que ce qu'elles méritent. Le monde est un miroir qui renvoie à chacun ses propres traits. » (*La foire aux vanités*, 1847, p. 49⁸⁵). Le caractère est une spontanéité individuelle pétrie d'évaluations sociales plus ou moins consciente, de sorte qu'on ne peut guère imaginer qu'un trait de caractère se développe de lui-même, indépendamment des interactions qu'un individu entretient avec son milieu social. Le caractère s'exprime dans

⁸³ trad. fr. Paris, Les 4 chemins, 2006.

⁸⁴ Voir M. Benasayag *Le mythe de l'individu*, Paris, La Découverte, 2004.

⁸⁵ trad. fr. Paris, Gallimard, 1994.

la marge qui est laissée à chacun pour affirmer socialement sa propre nature. Cela pousse à envisager, entre traits de caractères, des renversements possibles et surtout des passages de l'un à l'autre.

Pourtant, à l'opposé d'une démarche qui, notant de fortes différences apparentes de comportement ou de compréhension entre des individus, s'attacherait à les résoudre en tentant d'en retrouver des correspondances chez tous et de situer ainsi - en continuité - leur accentuation chez certains, tout se passe comme si, pour mieux déchiffrer les différences que présentent les hommes, il fallait accentuer celles-ci et en faire autant de pôles exclusifs. Or, d'un simple point de vue méthodologique, cela ne peut aller sans dire. Scientifiquement, procéder par continuité est une démarche analytique essentielle : un objet est appréhendé dans son rapprochement à d'autres, sa spécificité apparente étant ainsi mise en question, discernée, mesurée et expliquée – le Tableau des éléments (voir 2. 1. 13.), qui est tout le contraire d'une typologie rangeant des objets au vu de leurs propriétés apparentes et irréductibles les unes par rapport aux autres en fournit le meilleur exemple. Les techniques modernes de classification biologiques procèdent aussi bien par rapprochement, filiation, homogénéisation.

A contrario, la plupart des typologies de caractères ou de personnalités, parce qu'elles érigent leurs différences apparentes en principes, s'interdisent de les analyser véritablement, c'est-à-dire de rechercher ce qui, au contraire, leur est commun et permet, en regard, d'appréhender leur spécificité – quitte à réduire celle-ci, c'est-à-dire à découvrir que leur altérité n'est peut-être qu'apparente. *La continuité est un principe méthodologique essentiel en science parce que la différence, dès lors qu'elle est prioritairement considérée, oblige à renoncer à comprendre et à analyser. De là, des discours qui situent la formation de la personnalité tantôt chez les individus eux-mêmes et tantôt dans leur milieu et ces deux types de discours se renversant facilement les uns dans les autres, nous l'avons vu, aucun n'ayant la clé de déterminations qui, en dernier ressort, parce que saisies au niveau des apparences, dépendent finalement de ceux qui les distinguent - ce qu'un lecteur non critique ne remarquera pas, croyant avoir affaire à des différences de nature, à des différences en soi.*

On regarde comme ayant valeur de documents sociologiques les portraits des différentes catégories de la société allemande que réalisa August Sander dans les années 1920 ; d'autant que ces clichés sobres, réalisés de face, sans mise en scène, paraissent étonnamment vrais (*Visages du temps*, 1929). Sander donna pourtant à ses photographies une organisation cyclique afin de mettre en lumière l'essor et le déclin de la civilisation. Des fermiers, liés au terroir, ayant un mode de vie simple, apparaissent les premiers, au fondement de la société. Artistes, médecins, hommes de loi représentent le sommet de la civilisation. Viennent enfin des pauvres, des vagabonds, des infirmes, marquant une régression au stade le plus primitif. Mais ce caractère « idéologique » de la démarche, est rarement souligné.



Ainsi, tentant de copier les protocoles des sciences exactes mais dénuées de tout vrai regard critique quant à leur propre élaboration, les études de personnalité représentent le plus souvent des discours profondément naïfs.

*

4.3.7.

Une science de la naïveté.

Décrire objectivement une personnalité ou un caractère, qu'ils soient individuels ou collectifs, supposerait un observateur omniscient, non seulement informé de tout ce qui concerne les objets décrits mais dont les propres jugements, étonnements et incompréhensions surtout ne puissent interférer avec la description, puisqu'en l'occurrence l'observateur lui-même n'échappe pas à ce qu'il décrit : il est doté lui aussi d'un caractère. Sans quoi l'observateur déterminera en fait subjectivement ce qu'il décrit – il sera le vrai maître des personnes qu'il saisit, comme les Japonais de Benedict n'appartiennent finalement qu'à elle et ne correspondent pas tant aux Japonais réels qu'à ce que pouvait imaginer d'eux un public mal informé de l'époque (et au-delà car il est probable que, de nos jours encore, beaucoup pourront trouver les analyses de Benedict étonnement vraies). Jean-Paul Sartre a rencontré ce problème d'omniscience (voir 4. 1. 21.) qui, le plus souvent, affleure cependant très peu chez tous les auteurs que nous avons cités ci-dessus. Or, d'un point de vue scientifique, ce manque de recul critique ne peut manquer d'être inquiétant.

Une revue scientifique française annonce de nos jours qu'une « méta-analyse », portant sur l'observation de plusieurs milliers de personnes, conclut que la qualité de leur poignée de main est directement liée à l'espérance de vie des individus. Le taux de mortalité serait en effet 67% plus élevé chez les personnes ayant une poignée de main molle que chez

celles l'ayant franche. Ainsi reçoit-on désormais comme « scientifique » une attitude toute normative (une poignée de main franche est bien entendu jugée préférable à une poignée de main molle) et parfaitement naïve, érigeant un acte relationnel en un trait de personnalité stable (avons-nous toujours la même poignée de main ?), tout en oubliant totalement le rôle subjectif déterminant de l'observateur (qui seul peut subjectivement décider si la poignée de main est franche ou molle). Le problème étant bien entendu que de telles observations, dignes de la science magique de la Renaissance, ne soient pas reconnues pour telles.

Ainsi, les notions de tempérament, de caractère et de personnalité, quoique cruciales sans doute dans les rapports humains, demeurent de pseudo-concepts, non affranchis des manières courantes et naïves dont nous découvrons, décrivons et rangeons nos semblables. La question serait ainsi de savoir pourquoi, dans ce domaine, la démarche scientifique n'a pas « pris » ? Nous avons souligné ci-dessus quelques attendus idéologiques qui, en l'occurrence, ont pu verrouiller les démarches, soumises à l'impératif de « trouver » ce qu'on voulait en fait démontrer : que le politique peut corriger les destins sociaux ou que cela au contraire est vain. En ce sens, *Le deuxième sexe* était un ouvrage dont le succès était quasiment assuré à une époque de libération du statut des femmes⁸⁶. Il présentait tout à la fois une critique radicale des discours traditionnellement tenus sur le « sexe faible » mais en les reproduisant finalement, sous un jour nouveau et assez séduisant. Bien entendu, d'un point de vue méthodologique, l'équilibre de la démarche n'était alors guère assuré. Mais, compte tenu de l'époque, compte tenu des enjeux, une telle remarque était (et reste sans doute) largement inaudible, passant inévitablement pour relever d'un point de vue mesquin, aigri, voire misogyne. Certes mais, cependant, la question demeure de savoir pourquoi Beauvoir s'essaie finalement si peu à mettre en question les oppositions classiquement reconnues entre hommes et femmes ? Pourquoi ne tente-t-elle pas cette hypothèse : « et si hommes et femmes étaient finalement identiques ? », pour voir où elle peut bien mener ? Pourquoi Benedict ne se demande-t-elle pas : et si les Japonais étaient finalement comme nous, comment expliquer leurs comportements apparemment si contraires aux nôtres au cours de la guerre ? Certes, une telle hypothèse aurait été considérablement plus difficile à traiter et l'on peut comprendre que, face à une commande de l'armée américaine, Benedict ait choisi de faire plus simplement. Il reste cependant curieux que cette hypothèse n'apparaisse pas, même pour être écartée.

⁸⁶ L'ouvrage eut d'emblée un fort retentissement mais, à ce que rapporte Simone de Beauvoir dans ses mémoires, suscita d'abord un vrai scandale : on le jugea pornographique et l'auteure fut l'objet de remarques très déplacées. Pour notre propos, il est intéressant de souligner qu'on crut que Beauvoir niait toutes différences entre hommes et femmes, ce dont elle se défend (*La force des choses*, Paris, Gallimard, 1963, p. 203 et sq.).

Parmi les différences insurmontables posées entre les hommes, il faut particulièrement citer celles, devenues assez répandues de nos jours, qui voient en l'homme occidental une sorte d'agent du Mal absolu et lui oppose tous les autres peuples que, souvent, il a asservi. L'homme blanc possède une technologie dominante, on réputera donc – comme un titre de gloire – les autres peuples en harmonie avec la nature. Et on les figera ainsi, hors de toute possibilité d'entrer dans l'histoire, dans une quasi-animalité. Le roman d'Henry de Monfreid *L'esclave du batteur d'or* (1957⁸⁷) illustre par exemple ce genre de propos jusqu'à l'absurde. La colonisation brise l'harmonie que les peuples colonisés ont su bâtir avec la nature, est-il affirmé, alors même que Monfreid décrit la lutte permanente et précaire de ces peuples contre les ravages que la nature leur inflige, comme les invasions de sauterelles. Il suffit qu'une pratique ait été critiquée ou interdite par les Occidentaux pour qu'elle soit justifiée – au nom de la nature ! L'infibulation des femmes ainsi ou la mise à mort des nouveau-nés s'étant présentés par les pieds à la sortie du ventre de leur mère. Les Européens qui combattent cette pratique n'ont rien compris, affirme Monfreid, qui parle à leur propos d'intolérance et de haine. Même l'esclavage est justifié – un esclavage familial et débonnaire, selon Monfreid, qui détaille pourtant les effroyables techniques de castration des esclaves. Cet esclavage, estime-t-il, est accepté sereinement par le Noir primitif, lequel ignore qu'il puisse être malheureux. Comme un animal en somme !? Au total, Monfreid n'a même pas l'air de se rendre compte du mépris avec lequel il considère les colonisés, tant est ardent son désir de déprécier en regard *tout* ce que fait l'Occidental. Pas un instant, il ne peut imaginer qu'ils puissent se ressembler.

Pourquoi sommes-nous si enclins à marquer les différences entre nos semblables ? Pourquoi sommes-nous si peu critiques par rapport à une lecture de notre monde social qui, comme un roman, veut des personnages au caractère bien trempé ? Sans doute parce que nous croyons fermement être nous-mêmes singulier et unique. Presque tous les hommes pensent qu'ils sont tel ou tel homme et ne réalisent pas qu'ils sont un être humain en général ; sinon, ce sont des philosophes ; qui voient dans les choses particulières leur aspect universel, écrivait Schopenhauer (*Parerga & Paralipomena*, 1851, *Sur la philosophie et sa méthode*, § 2⁸⁸). Nous nous croyons uniques et constamment tels. Nous ne sommes pourtant que des lopins et de contexture si informe et diverse que chaque pièce fait son jeu, souligne Montaigne. Il se trouve autant de différences de nous-mêmes à nous-mêmes que de nous à autrui. Ainsi convient-il de ne pas s'opiniâtrer à former de nous une constante et solide contexture (*Essais*,

⁸⁷ Paris, Grasset, 1958.

1580, II, chap. I⁸⁹). Aussi est-ce une faible garantie que la mine, ajoute Montaigne. Toutefois, elle a quelque considération (III, chap. XII).

*

B) Ranger les hommes

4. 3. 8.

Juger les hommes sur leur physique. En déduire leur tempérament.

Il y a sans doute toujours eu des hommes qui prétendent lire avec certitude l'âme et le caractère d'autrui dans les traits de son visage ou dans quelque autre signe extérieur et, à partir de là, le ranger dans une catégorie particulière d'individus. Il est en effet un art du dévoilement qui ne présume pas forcément que les hommes dissimulent mais qui parie que l'on peut faire du visage comme un aveu, pour saisir autrui, au-delà de son statut et de son rôle social, dans ce qui est sa nature, dont il n'a peut-être pas lui-même conscience⁹⁰.

On connaît par exemple la mésaventure de Zopyre, ce physionomiste dont on nous rapporte qu'il lut dans le visage de Socrate de nombreux vices dont l'énoncé fit s'esclaffer ceux qui assistaient à la rencontre (voir 4. 2. 5.). Mais Socrate rassura Zopyre, reconnaissant qu'il possédait bien ces vices de naissance mais qu'il s'en était débarrassé grâce à la raison⁹¹. L'anecdote est surtout représentative de l'incroyable complicité que peut solliciter tout discours sur les hommes qui s'efforce de fixer même très sommairement leur nature. Car de l'histoire de Zopyre, on retient en général qu'il avait finalement vu assez juste en Socrate, comme ce dernier lui-même le reconnut et non qu'il avait manqué l'élément le plus essentiel du caractère de Socrate, la volonté.

Avant d'être théorisée, la physiognomonie fut d'abord un commerce, un "talent" dont l'exercice pouvait être très profitable. Ce sont les médecins de la tradition hippocratique (sur ce que ce terme recouvre, voir 3. 3. 32.) qui lui donneront quelque assise théorique.

La doctrine hippocratique des tempéraments.

Dans la collection hippocratique, la constitution physique d'un individu repose sur le mélange en lui de quatre humeurs fondamentales, associées aux quatre Eléments :

⁸⁸ trad. fr. Coda, 2005.

⁸⁹ 3 volumes, Paris, Garnier, 1948.

⁹⁰ Voir D. Le Breton *Des visages*, Paris, A. M. Métailié, 1992.

⁹¹ D'après Cicéron *Tusculanes*, 45-44 av. JC, IV, XXXVII, 80-81 in *Les Stoïciens*, Paris, Pléiade Gallimard, 1962, pp. 359-360.

- le sang/le feu,
- la pituite ou phlegme ou lymphes/l'eau,
- la bile jaune/l'air,
- la bile noire dite encore atrabile/la terre.

L'une ou l'autre de ces humeurs prédomine – sauf dans le tempérament “tempéré” qui réalise l'équilibre harmonieux des quatre - et l'on a en conséquence quatre tempéraments fondamentaux sous lesquels se rangent les individus : les tempéraments sanguin, flegmatique, bilieux et atrabilaire ou mélancolique. Ces tempéraments correspondent aux quatre formes humaines de base : le sanguin est large et carré, le phlegmatique est gras, le bilieux est long et le mélancolique ou nerveux est frêle ; quatre formes qui dépendent prioritairement du climat, des saisons, du sol dont on tire sa subsistance et des eaux dont on use (*Traité des airs, des eaux et des lieux*⁹²). Enfin, les quatre tempéraments sont également liés aux quatre saisons et aux quatre âges de la vie. Au total, les différents tempéraments obéissent à un strict déterminisme naturel. Ils marquent l'enracinement des hommes dans leur environnement ainsi que dans leur propre nature. L'hellénisme tardif puis le Moyen Age leur donneront encore des correspondances astrologiques avec les quatre groupes du zodiaque⁹³.

Pour la médecine hippocratique, nous l'avons vu ailleurs (voir 3. 3. II. 1.), l'essentiel était non pas le diagnostic mais le pronostic. Cette médecine, en effet, n'analysait pas les causes du mal mais tentait de cerner et de maîtriser l'issue des crises. Sous ce jour, il fallait évidemment tenir compte des différentes constitutions et des tempéraments. Néanmoins, un simple instantané devait suffire au pronostic sans doute – d'où le caractère assez frustré de la doctrine des tempéraments. Mais cette doctrine, qui connaîtra une longévité exceptionnelle, sera généralement reçue sans cette réserve, bien qu'elle figeât les individus dans des formes physiques sans destin ni histoire influant grandement sur leur personnalité sans qu'ils paraissent ne pouvoir rien y changer. L'examen de la forme humaine avait jusque-là relevé d'un art assez mystérieux - avant d'admettre ou de refuser un postulant dans leur société, les Pythagoriciens se livraient à un examen minutieux de son visage dont les attendus étaient tenus secrets. Avec Hippocrate, il devenait pour la première fois possible de ranger toutes les formes humaines sous quelques patrons clairs et selon quelques principes simples. Plus encore, la diversité des réactions humaines pouvait être cernée selon les mêmes principes ; le contenu pouvait être directement saisi dans le contenant. Cela sans doute emporta prioritairement l'adhésion. En regard, on ne trouve rien de tel chez Platon, qui fournira lui

⁹² *Œuvres complètes d'Hippocrate*, trad. fr. Paris, Baillière, 1840, II.

aussi une typologie célèbre des hommes mais dont le système n'aura guère de postérité directe.

Platon

Platon pose une question politique : quels hommes doivent occuper telles fonctions au sein de la société si l'on veut celle-ci harmonieuse, c'est-à-dire dénuée de discordes ? Comment les destins individuels peuvent-ils se composer pour former un tout au sein duquel chacun trouvera à épanouir sa nature pour son propre bienfait et celui des autres ? A ceci, une réponse simple : que chacun trouve sa place et s'y tienne, c'est-à-dire se consacre à la seule fonction pour laquelle il est naturellement apte (*La République*, entre 385-370 av. JC, IV, 423d⁹⁴). S'il faut organiser la Cité sur des bases saines, dit ainsi Platon, il faut composer avec ce que les hommes sont, que la législation est de toute manière impuissante à changer (*Lois*, vers 357-347 av. JC, 747d). Sachant que l'organisation de la Cité requiert qu'on produise des biens, qu'on se tienne prêt à la défendre et qu'on y surveille le respect des lois, Platon destine aux emplois d'artisans, de soldats et de gardiens ceux que dominant, respectivement, l'amour du gain, la passion généreuse et la prudence. Au-dessus, les philosophes chargés de conduire la Cité seront également choisis selon leurs aptitudes naturelles (*République*, VI, 490c-491b & 503b).

Ce sont là des traits de caractères innés, dont Platon attribue le choix à l'âme elle-même de manière intemporelle (voir 4. 2. 7.) mais dont la distribution au sein d'une population dépend également, comme chez Hippocrate, du milieu, du climat (*Les Lois*, 747d). On ne peut donc produire ou modifier ces caractères mais seulement les empêcher de s'altérer ou les renforcer, notamment par une sélection reproductive (*République*, 459b – apparemment, la contradiction entre cette affirmation et celle d'un choix de son caractère par l'âme n'était pas sentie). Cette caractérologie sommaire de Platon, qui n'est pas même une physiognomonie, sera assez vite oubliée mais non *ce regard sur l'homme dont Platon aura donné l'une des premières expressions patentes. Regard inspiré par la conviction que la vérité de la plupart des hommes et les conditions de leur véritable bonheur aussi bien, sont au-delà d'eux-mêmes ; saisissables d'un point de vue supérieur qui sonde leurs aptitudes mais non par eux-mêmes, qui demeurent rivés à leur existence immédiate.*

Mais l'on peut également trouver désenchanté ce regard qui fait dire à Platon qu'on ne saurait construire une société juste que malgré les hommes plutôt qu'avec eux. En ressort en

⁹³ Voir A Bouché-Leclercq *Les précurseurs de l'astrologie grecque*, Paris, Leroux, 1897, pp. 319-326.

tous cas nettement cette conviction aristocratique que nous avons déjà maintes fois rencontrée à la source de nombreux discours sur l'homme : tous ne peuvent exister avec la même intensité et cela ne tient pas tant à la violence humaine qu'à une nature qui bride la plus grande part de l'humanité (voir 4. 2. 1.). De là cette idée qu'il est possible de lire à la surface des corps ce que sont les hommes mieux que ce qu'ils savent eux-mêmes d'eux-mêmes. Platon justifie cette idée. Hippocrate fournissait une technique pour l'appliquer. Par la suite, art et regard, la caractérologie réunira les deux.

*

Histoire de la physiognomonie.

Dans l'Antiquité, on référerait volontiers les tempéraments au climat, selon la perspective ouverte par l'hippocratisme, dont la doctrine des tempéraments sera reprise par Galien. Se fixeront alors nombre de jugements qui sont loin d'avoir disparus de nos jours. Les nations méridionales ont l'esprit perçant, fécond et inventif mais manquent de vigueur quand il s'agit de faire quelque action de valeur : le soleil consume la force de leur courage, explique Vitruve. Les peuples du froid sont plus prompts à porter les armes mais leur esprit est bien plus pesant. Les Romains sont situés exactement entre les deux et il est normal qu'ils commandent à toute la Terre, conclut Vitruve (*Les dix livres d'architecture*, I^o siècle ap. JC, VI, I⁹⁵).

Mais l'on voudra aller plus loin et percer la personnalité *individuelle* à partir des signes extérieurs. L'Antiquité produira ainsi d'assez nombreuses physiognomonies, comme la *Physiognomica* du Pseudo-Aristote (II^o ap. JC⁹⁶), celles de Polémon, d'Adamantios, du Pseudo-Apulée... Utilisée pour les recherches en paternité, les études de personnalité pour conseiller les grands, ainsi que pour l'estimation de la valeur des esclaves, ces physiognomonies contiennent toutes, a-t-on remarqué, une partie zoomorphique - le caractère étant déduit de la ressemblance du visage avec certains animaux⁹⁷. Dans son *Histoire des animaux* (vers 345 av. JC, I, 488a⁹⁸), Aristote élabore une caractérologie animale : le bœuf est doux, nonchalant, sans obstination ; le lion est noble, brave et généreux, etc. Et, dans la foulée, Aristote - qui définit le caractère : une certaine faculté naturelle qui correspond à

⁹⁴ *Œuvres complètes*, trad. fr. en 2 volumes, Paris, Pléiade Gallimard, 1950.

⁹⁵ trad. fr. Paris, chez J-B. Coignard, 1673.

⁹⁶ *Viterbergae*, in officina N. Schirlentz, 1538.

⁹⁷ Voir J. Baltrusaitis *Aberrations*, Paris, Flammarion, 1983 & 1995, I, Physiognomonie animale.

⁹⁸ trad. fr. en 3 volumes, Paris, Les Belles Lettres, 1964-1969.

chacune des affections de l'âme (intelligence/bêtise, bravoure/lâcheté, etc. ; 608a) - élabore une typologie humaine.

Cet effort sera prolongé par son disciple Théophraste, dont les *Caractères*⁹⁹ saisissent différents types d'hommes à travers leur comportement. C'est que mille choses extérieures chez l'homme - et d'abord sa conduite - apprennent à l'observateur averti quel est son fonds. Et qui découvre le principe d'une certaine malice ou faiblesse de pensée, de sentiment ou de mouvement chez autrui, sera capable de prévoir tout ce que celui-ci est capable de dire et de faire.

Les *Caractères* de Théophraste seront mis à la mode à l'âge classique en Angleterre avec Joseph Hall et Thomas Overbury, puis John Earle (*Micro-cosmographie*, 1628¹⁰⁰). Adaptés en France avec succès par Urbain Chevreau (*L'Escole du sage, ou le Caractère des vertus et des vices*, 1659¹⁰¹), les *Character Books* inspireront les *Caractères ou les mœurs de ce siècle* (1688¹⁰²) de Jean de La Bruyère¹⁰³. Cette veine littéraire a cependant peu à voir avec la physiognomonie.

Les caractérologies grecques passeront chez les Arabes ; l'un d'eux, Al Râzi, rapprochant la connaissance de la personnalité à partir d'indices corporels de la *Firâsa*, l'intuition presque mystique des soufis (*Kitâb al-Firâsa*, 1209¹⁰⁴). Et, à travers les Arabes, la physiognomonie antique sera redécouverte par le Moyen-âge européen, notamment à travers une pseudo *Lettre à Alexandre* d'Aristote qui sera traduite dans de nombreux pays à partir du début du XIII^e siècle. Physiognomonie, caractérologie et doctrine des tempéraments se teinteront alors de références astrologiques, comme l'illustre la somme de Pierre d'Albano, le *Liber compilationis phisionomie* (1295¹⁰⁵).

A la Renaissance et à l'âge classique, la physiognomonie connaîtra une incontestable vogue, de la *Phisionomie, c'est à dire la science de cognoistre le naturel et les complexions de personnes. Avecques l'industrie de cognoistre les bons chevaux* (1549¹⁰⁶) de Jean Gosselin à la *Métoposcopie* en 13 livres (1658¹⁰⁷) de Jérôme Cardan, en passant par la *Gelotoscopia* (1611¹⁰⁸) ou physiognomonie du rire, de Prosperus Aldorisius. Un ouvrage particulièrement

⁹⁹ trad. fr. Paris, Les Belles Lettres, 1964.

¹⁰⁰ London, R. Allot, 1630.

¹⁰¹ Paris, N. Le Gras, 1659.

¹⁰² Paris, Aubier, 1962.

¹⁰³ Voir L. Van Delft *Littérature et anthropologie. Nature humaine et caractère à l'âge classique*, Paris, PUF, 1993.

¹⁰⁴ Voir Y. Murad *La physiognomonie arabe et le « Kitab-al-Firasa » de Fakhr al-Dîn al-Razi*, Paris, Librairie orientaliste P. Geuthner, 1939.

¹⁰⁵ Padua, P. Mauser, 1474.

¹⁰⁶ Paris, G. Auvray, 1599.

¹⁰⁷ trad. fr. Paris, Aux amateurs de livres, 1990.

¹⁰⁸ Neapoli, apud T. Longum, 1611.

fera date : la *Physiognomonie humaine* (1586¹⁰⁹) de Giambattista Della Porta, qui ne contient pourtant rien de bien nouveau par rapport aux Grecs ou aux Arabes. Une physiognomonie astrologique, publiée à part en 1603, lui sera fréquemment jointe.

Se déprenant de cette influence et des correspondances astrales, une approche plus systématique de l'expression des passions humaines et animales sera le fait du peintre Charles Le Brun, se réclamant de Descartes (*Méthode pour apprendre à dessiner les passions*, publiée en 1702¹¹⁰).



Tandis qu'avec Marin Cureau de la Chambre - qui aurait conseillé Louis XIV pour le choix de différents postes - la physiognomonie se détachera d'une lecture symbolique des traits du visage pour s'intéresser au maintien, à la configuration générale et à l'expression globale du visage (*Art de connoistre les hommes*, 1659¹¹¹). La physiognomonie s'efforcera en effet de plus en plus de saisir une impression générale : le regard et l'expression du visage, avec Samuel Fuchs (*Metoposcopia et ophthalmoscopia*, 1615¹¹²) ou l'ensemble du corps avec Andreas Ottho (*Anthroposcopia*, 1647¹¹³). Elle se souciera également de mesure (Johann S. Elsholtz *Anthropometria*, 1654¹¹⁴) et versera ainsi à terme dans l'anthropologie. La *Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent la physionomie des hommes des*

¹⁰⁹ trad. fr. Paris, Aux amateurs de livres, 1990.

¹¹⁰ Hildesheim, G. Olms, 1982. Voir J. Baltrusaitis *op. cit.*, p. 37 et sq.

¹¹¹ Amsterdam, J. Lejeune, 1669. Voir J-J. Courtine & C. Haroche *Histoire du visage*, Paris, Rivages, 1988.

¹¹² *Argentinae, excudebat T. Glaserius, sumptibus P. Ledertz*, 1615.

¹¹³ Nous n'avons pu consulter cette référence.

¹¹⁴ Patavii, typis M. Cadorini, 1654.

divers climats et des différents âges (1768, publiée en 1791¹¹⁵) de Peter Camper en fournit une bonne illustration.

Sur l'anthropologie physique, qui ne sera pas considérée ici, voir 4. 1. 12.

La physiognomonie survivra au discrédit qui la frappera au XVIII^e siècle. Buffon la juge ridicule en effet. L'*Encyclopédie* confirme ce jugement mais souligne toutefois la nécessité d'une science positive de l'expression individuelle. Le siècle ne sera pas achevé cependant, que la physiognomonie fera un éclatant retour avec Johann Kaspar Lavater et sa *Physiognomonie ou l'art de connaître les hommes d'après les traits de leur physionomie* (1775-1776¹¹⁶).

Traduit en français en 1786, l'ouvrage sera si populaire qu'on en fera des condensés : *Le Lavater portatif* (1808), *Le Lavater des dames* (1815).

*

Lavater.

Lavater définit la physiognomonie la science du rapport qui lie l'intérieur et l'extérieur de l'homme, soit plus précisément la connaissance des signes sensibles, extérieurs, des forces et dispositions naturelles des individus. En quoi Lavater entend inscrire pleinement l'homme dans l'ordre de la nature. Les lois naturelles sont identiques pour tous les êtres, en effet, de sorte que des similitudes dans leur aspect physique ne peuvent manquer de désigner des similitudes dans leurs caractères : chez un homme, la ressemblance avec des traits animaux marque une disposition à la brutalité, etc. L'harmonie générale de la nature assure que chaque partie du corps et du visage correspond à une composante de l'esprit dont elle est le signe. Il s'agit donc de traverser la matière, l'épaisseur du corps, pour cueillir le vrai, le beau¹¹⁷. Pour ce faire, Lavater défend une approche intuitive et faisant largement appel à la génialité individuelle, qui devine l'âme derrière les apparences et les traits et remonte intuitivement à son principe vital, dont surface et contours ne représentent que le déploiement.

Issu des cercles illuministes et maçonniques, Lavater est lié à Mesmer et à Cagliostro, ainsi qu'à Goethe, qui a rédigé certains passages de la *Physiognomonie* et en a même fait certains dessins. Les théories de Lavater sont ainsi inséparables du préromantisme (voir 2. 5. 20.). Toutefois, versant de plus en plus dans l'occultisme, Lavater finira par se brouiller avec Goethe. Diderot, de même, finira par refuser de collaborer à la

¹¹⁵ trad. fr. Paris, H. J. Jansen, 1791.

¹¹⁶ trad. fr. Lausanne, L'Age d'homme, 1979.

traduction française de la *Physiognomonie*, ce qu'il avait envisagé en 1775¹¹⁸. Kant traitera la physiognomonie de Lavater de « pacotille », ne saisissant en rien le caractère mais versant au contraire dans le préjugé du « bas peuple » qui reproche à un infirme ses infirmités (*Anthropologie du point de vue pragmatique*, 1798, II^o partie A¹¹⁹). Lavater sera lié à Fichte néanmoins.

En même temps, Lavater s'efforce de mettre en rapport ses observations avec les concepts scientifiques disponibles - ceux d'Hippocrate notamment (humeurs, tempéraments), à peine modifiés et qui connaissaient une nouvelle vogue à l'époque. Il élabore une sémiologie dont certains de nos jours valident l'idée, regrettant seulement qu'elle soit gâchée par l'intention de saisir immédiatement, de manière subjective et géniale, le psychisme¹²⁰. C'est que la physiognomonie se veut une science d'observation - les caractères ne peuvent être liés aux traits qu'à travers des expériences renouvelées - et une connaissance fondée sur la géométrie. Lavater – qui ne détecte pourtant absolument rien sur un prêtre suisse empoisonneur d'hosties qu'on lui présente - se livre à des tracés géométriques sur les silhouettes. Il détermine ainsi une ligne d'animalité, liée au caractère de moins en moins aigu de l'angle du profil de l'animal à l'homme. Décomposant le visage en trois zones : le front, le nez et les joues, la bouche et le menton, auxquelles il associe les principales parties de l'âme : l'intelligence, la vie morale et la vie animale, Lavater introduit une distinction qui aura un grand succès, nous le verrons.

On lui demandait qui, de l'esprit et de la forme sensible, était la cause de l'autre ? Lavater répondait que le caractère physique est à la fois signe, cause et effet. Chaque être est un tout, disaient aussi bien Goethe dans ses essais de physiologie et de botanique (voir 3. 2. 6.), ou Cuvier dans ses études des fossiles, ce dernier parlant "d'interconvenance" entre toutes les parties du corps et se faisant fort de déduire ainsi d'un simple os ou d'une dent l'ensemble du squelette. La nature procède du dedans au dehors, d'un point central vers toute la périphérie. Tout est rond dedans, ainsi, quand la tête est ronde, expliquait Ernst Platner (*Anthropologie für Aertze und Weltweise*, 1772¹²¹).

¹¹⁷ Voir L. Baridon & M. Guéron *Corps et arts. Physiologies et physiologies dans les arts visuels*, Paris, L'Harmattan, 1999.

¹¹⁸ Sur l'intérêt de Diderot pour la caractérologie et sur l'explication de son œuvre... par son caractère colérique, voir P. Mesnard *Le cas Diderot. Etude de caractérologie littéraire*, Paris, PUF, 1952.

¹¹⁹ *Œuvres philosophiques III*, trad. fr. Paris, Pléiade Gallimard, 1986.

¹²⁰ Voir F. Dagognet *Faces, surfaces, interfaces, op. cit.*, chap. III.

¹²¹ Leipzig, S. L. Crusius, 1790.

Par ailleurs, Lavater dresse l'une des premières recensions systématiques des apparences humaines - dont nombre de romanciers s'inspireront¹²², notamment Balzac, dont on a pu aller jusqu'à dire qu'il a tiré de Lavater l'essentiel de sa psychologie¹²³.

Dans *La recherche de l'absolu* (1834¹²⁴), Balzac cite Gall et le système « scientifique » de Lavater dès la première description de Balthasar Claës. La physiognomonie inspirera également largement la caricature (Daumier), ainsi que des peintres comme Géricault.

On a souligné que le succès de Lavater s'explique sans doute comme une réponse aux situations de déclassement et de reclassement social que provoqua la Révolution et face auxquelles on ne pouvait que souhaiter l'apparition d'une « science » sondant précisément les capacités et la valeur des individus. En un temps d'incertitudes sociales, en d'autres termes, on voulut fonder l'organisation de la société sur un ordre naturel des talents et des capacités. Certains voient ainsi rétrospectivement un véritable projet de changement social dans la phrénologie, la volonté de redistribuer droits et privilèges en fonction des capacités¹²⁵. Pourtant, Lavater ne remettait guère en cause les capacités des puissants et sa physiognomonie fournit finalement plutôt un discours apte à concilier les inégalités sociales avec les nouveaux idéaux républicains¹²⁶. En ceci, Lavater n'élabora que l'un des premiers essais de déchiffrement des destins sociaux que les sociétés industrielles allaient produire avec régularité tout au long de leur développement. La mode dont profitait Lavater était loin d'être éteinte ainsi que déjà la « phrénologie » (le terme sera forgé en 1815) s'imposait à son tour.

*

4. 3. 9.

Gall.

François-Joseph Gall n'était pas très bon à l'école et il avait remarqué que ceux qui étaient meilleurs que lui bénéficiaient de plus de mémoire en même temps qu'ils avaient tous de grands yeux saillants, ce qu'il eut finalement l'idée d'expliquer par le fait que la mémoire occupe la partie inférieure du lobe frontal, de sorte que son hypertrophie ne peut manquer de

¹²² Voir F. Baldensperger *Etudes d'histoire littéraire*, Paris, Hachette, 1910, *Les théories de Lavater dans la littérature française*. L'auteur note que dans *Thérèse Raquin* (1867) Zola fait encore des descriptions lavatériennes.

¹²³ Voir A. Prioult *Balzac avant la Comédie humaine*, Paris, Librairie G. Courville, 1936, p. 207 et sq.

¹²⁴ Paris, Gallimard, 1967.

¹²⁵ Voir S. Shapin *La politique des cerveaux : la querelle phrénologique au XIX^e siècle à Edimbourg* in B. Latour & M. Callon (dir) *La science telle qu'elle se fait*, Paris, La Découverte, 1991.

¹²⁶ Voir M. Dumont « Le succès mondain d'une fausse science : la physiognomonie de J. K. Lavater » *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 54, septembre 1984, pp. 2-30.

provoquer une saillie des globes oculaires. De là le principe de la phrénologie : les contours externes du crâne épousent ceux de l'encéphale (un organe dur se laisse donc mouler par un organe mou !), de sorte qu'il est possible d'évaluer le développement relatif de chaque faculté cérébrale en tâtant les saillies et méplats de la boîte crânienne. La phrénologie se présentait ainsi comme une pure science d'observation ne faisant intervenir aucun élément ésotérique ou occulte. Selon Gall, les qualités et facultés morales de tout individu sont innées. Elles se répartissent en centres distincts dans le cerveau, lequel, fonctionnant comme une sorte de fédération de territoires, est le siège de toute pensée et sentiment - ce qui n'était pas une idée admise de tous à l'époque. On peut donc juger du développement d'une faculté proportionnellement au volume de la partie du cerveau qu'elle occupe, ce qui se lit directement sur la boîte crânienne (*Anatomie et physiologie du système nerveux et du cerveau en particulier*, 1810-1819¹²⁷).

On crédite assez souvent Gall d'avoir ouvert, avec son principe des localisations cérébrales, un horizon fécond de recherche pour la connaissance des fonctions du cerveau¹²⁸. Gall, juge un historien de ses travaux, renouvelle certainement l'anatomie du cerveau, en démontrant notamment l'importance du cortex. Pour le reste, les avancées en matière de localisations cérébrales seront indépendantes de lui et de son école¹²⁹. Les idées de Gall, par ailleurs, n'étaient pas tout à fait nouvelles mais s'inscrivaient dans la volonté déjà ancienne de rattacher sensations et idées aux vibrations de certaines fibres et fibrilles du cerveau – ainsi Charles Bonnet, qui demeurerait néanmoins fort prudent et évasif quant aux localisations cérébrales (*Essai analytique sur les facultés de l'âme*, 1760¹³⁰). Au titre des avancées réelles de la phrénologie, il faut surtout retenir la démonstration par Léonce Manouvrier en 1885 que la différence de volume entre les cerveaux des hommes et des femmes tient aux différences de poids et de taille et n'indique aucune infériorité intellectuelle des femmes par rapport aux hommes

Quant aux aires fonctionnelles du cerveau, Gall en fixe le nombre à 27, dont 19 sont communes à l'homme et aux animaux (instinct de la propagation, amour de sa progéniture, défense de soi et de sa propriété, etc.), les 8 autres représentant des facultés intellectuelles et des qualités morales (sagacité comparative, esprit "métaphysique" ou profond, esprit de saillie ou caustique, talent poétique, bonté, faculté d'imitation, sentiment religieux, fermeté) - dont, idée qui fera scandale, les animaux ont en partage les premiers germes, sauf le sentiment religieux (*Sur les fonctions du cerveau et sur celles de chacune de ses parties*, 1822-1825). A partir de ces facultés de base, les autres sont multipliées à l'envie et de la phrénologie nous avons ainsi gardé "la bosse des maths" et "la bosse du commerce".

¹²⁷ 2 volumes, Paris, F. Schoell, 1810-1819.

¹²⁸ Voir M. Renneville *Le langage des crânes. Une histoire de la phrénologie*, Paris, Sanofi-Synthélabo, 2000 & J. Fodor *La modularité de l'esprit* (1983, trad. fr. Paris, Minuit, 1986, p. 66).

¹²⁹ Voir G. Lantéri-Laura *Histoire de la phrénologie*, Paris, PUF, 1970 & 1993.

Comment la liste de ces facultés est-elle arrêtée ? En palpant les crânes d'individus s'étant distingués à un titre ou un autre. Gall et ses disciples collectionneront ainsi les moulages crâniens. Gall décèle l'organe de la bonté dans une protubérance allongée de l'os frontal sur le crâne de Marc-Aurèle, celui de Vincent de Paul et d'Henri IV. Il retrouve l'organe du meurtre, aussi bien, chez Caligula, Néron, Ravailac. Bien entendu, Gall ne palpe le plus souvent en fait de crânes historiques que des reliques douteuses et on le trompe à l'envie dès lors qu'on lui pose des devinettes à propos de crânes dont on lui cache les propriétaires. La phrénologie connaît pourtant un succès considérable sous la Monarchie de Juillet, la bonne société parisienne ne tarissant pas d'éloges quant à la science très sûre du Docteur Gall¹³¹. Il séduit les médecins Esquirol et Broussais - lequel donnera une *Phrénologie* (1837) et des *Cours de phrénologie* (1856) - après avoir convaincu Corvisart, le médecin de Bonaparte. Il influence nombre d'artistes comme le sculpteur Pierre David d'Angers et Balzac, encore lui, dont *La recherche de l'absolu* est pleine d'influences phrénologistes. Il plaît aux Positivistes, Auguste Comte étant notamment séduit par son rejet de l'introspection pour avancer dans la connaissance de l'homme (*Cours de philosophie positive*, 1830-1842, 45^o Leçon¹³²). Beaucoup se convaincront en effet qu'avec la phrénologie la connaissance de l'homme s'appuyait enfin sur des observations factuelles et surtout insoupçonnées par les sujets eux-mêmes – car dans le domaine des sciences humaines, nous le verrons ailleurs avec les tests ou les expériences de la psychologie sociale, déposséder l'homme de l'explication légitime de lui-même a toujours été considéré comme un critère fort de scientificité.

Une page de Proudhon illustre bien ceci dans sa *Pornocratie ou les femmes dans les temps modernes* (1858¹³³). L'ouvrage, véritable manifeste de l'esprit petit-bourgeois, s'en prend à l'affranchissement des femmes, à l'amour libre et au communisme (celui des saint-simoniens) en ce qu'ils conduisent à la ruine de la famille. Or, marquée par une infériorité irrémédiable par rapport à l'homme, estime Proudhon, la femme ne peut trouver sa place que dans la famille ou dans la prostitution ; il n'y a pas de milieu (p. 77). En douterait-on ? Il suffit d'interroger la phrénologie (pp. 28-29), qui montre que le cerveau des femmes diffère de celui des hommes : il n'offre pas les mêmes facultés et il lui en manque certaines. L'esprit scientifique est invoqué ainsi. Mais pas au point de s'étonner qu'une faculté mentale puisse se lire dans un os !

Toutefois, le rejet de l'introspection au profit de mesures tangibles et passant donc pour « scientifiques » ne peut être uniquement rapporté à un scientisme naïf. Ce rejet participe

¹³⁰ Genève, Slatkine, 1970.

¹³¹ Voir N. Fresco « Au beau temps de la craniologie » *Le genre humain I*, 1981, pp. 107-116.

¹³² 2 volumes, Paris, Hermann, 1990. Voir également la lettre de Comte à John Stuart Mill du 4 mars 1842 (*Correspondance générale et confessions II*, Paris-La Haye, EHESS-Vrin, 1975).

¹³³ Paris, Lacroix & Cie, 1875.

pleinement d'une démarche propre aux caractérologies mais qui gagna très largement la psychologie selon laquelle il n'y a pas « d'homme intérieur », sinon au titre d'une illusion. Comme si ce n'était que faussement que l'homme puisse penser être le sujet de sa vie, le responsable de son comportement – en quoi l'introspection serait effectivement le meilleur moyen pour lui de se connaître. Mais non, il a été très généralement admis que l'homme ne sait pas qui il est, ne peut adéquatement seul en rendre compte et qu'un regard extérieur, « scientifique », peut y parvenir mieux que lui-même. Un regard qui, comme un objet, le saisit en nature. Le scientisme en l'occurrence ne fut pas d'avoir formé ce point de vue – certainement pertinent – mais d'y avoir fermement cru, au point de l'ériger en dogme indiscutable, sans rien n'avoir pour le fonder finalement que la problématique scientifique des avancées de la psychologie, des sciences humaines et de la psychanalyse.

Voir notamment sur quoi se fonde la « mort de l'homme », annoncée à grands cris par Michel Foucault (4. 1. 27.).

Quoi qu'il en soit, malgré le succès de la phrénologie, l'examen cranioscopique ne sera jamais admis en justice et, après 1840, de plus en plus compromise par la mise en défaut de ses applications divinatoires, en bute aux attaques de la psychologie sensualiste - celle de Pierre Flourens notamment (*Examen de la phrénologie*, 1842¹³⁴) - et versant également de plus en plus dans le spiritualisme, la phrénologie éclatera en nombreux courants et disparaîtra pratiquement en France sous le Second Empire. Son succès sera plus durable en Grande-Bretagne, ainsi qu'aux USA où elle sera enseignée pratiquement jusqu'au début du XX^e siècle. Vers la fin du XIX^e siècle, une autre théorie fondée sur une physiognomonie eut à nouveau un grand succès, celle du criminel-né, c'est-à-dire prédisposé au crime par sa constitution physique, de l'Italien Cesare Lombroso. Nous la présenterons néanmoins ailleurs (voir 4. 3. 23.). Et malgré tout cela, au XIX^e siècle, la doctrine des tempéraments ne fut pas abandonnée.

*

4. 3. 10.

La classification des tempéraments.

Au XIX^e siècle, l'approche des tempéraments individuels ne put plus reposer sur un équilibre humoral comme dans la tradition hippocratique. Avec le développement de l'anatomie clinique (voir 3. 3. 25.), le rôle et même la réalité des différentes humeurs seront

sérieusement mis en doute et finalement remplacés par une autre approche, puisant à la fois dans la psychologie empiriste – celle d’un Condillac notamment – et dans le vitalisme (voir Index), pour tout faire reposer sur la sensibilité, assimilée à la vitalité même et présentée comme la source de toutes les idées. De là la conviction que les différences somatiques et psychiques entre les hommes dérivent des organes de la sensation et particulièrement du système nerveux – donc de la diversité des fluides et des fibres, comme l’exprimait déjà Charles Bonnet (*Essai analytique sur les facultés de l’âme*, 1760).

Sur ce à quoi renvoient ces “fibres” et ces “fluides”, voir 3. 3. I.

Tout dépend ainsi de la manière de recevoir les sensations : idées, sentiments et volontés, affirme Pierre-Jean-Georges Cabanis (*Rapports du physique et du moral de l’homme*, 1802, VI^o Mémoire¹³⁵). Tout dépend du développement des extrémités sentantes du corps et de l’état des organes sensitifs. Tout est lié aux variations de volume qu’enregistrent ces organes les uns par rapport aux autres. Ainsi, partant de la capacité thoracique et de l’état du cœur, soit de la chaleur vitale du corps et de sa “sanguification”, Cabanis rend compte du tempérament sanguin en considérant l’état des fibres nerveuses, du tempérament bilieux par la taille du foie, etc. Il établit ainsi six tempéraments primitifs, dont on peut constater les effets dans tous les individus selon lui. Sachant qu’à cette détermination corporelle des individus, s’ajoutent les effets différenciés du sexe, de l’âge et de la maladie, ainsi que l’influence du climat et du régime et donc, transmis par la génération, de la race (à une époque qui admettait la transmission héréditaire des caractères acquis, voir 3. 2. 7.).

Dans sa *Médecine des passions* (1851, p. 42 et sq.¹³⁶), Jean-Baptiste-Félix Descuret s’intéressera à la tension sanguine, pour distinguer des tempéraments marqués par certains sentiments (les sanguins et les mélancoliques) ou par le niveau d’activité (les colériques et les flegmatiques). C’est que la volonté pouvait passer pour dépendre d’un certain fluide mêlé au sang – une idée que l’on retrouve chez Balzac. Charles-Jean-Marie Letourneau cherchera lui dans le sang les différences de tempérament (*Physiologie des passions*, 1868¹³⁷). Ce vitalisme, cette recherche des forces vitales à la racine de l’organisation somatique et psychique ne pouvait manquer de faire croire à l’existence de certaines forces primitives et comme indépendantes chez certains individus. Des forces communes à l’homme et à l’animal, que l’on retrouvera particulièrement dans les théories du criminel-né (voir 4. 3. 23.).

¹³⁴ Paris, Hachette, 1851.

¹³⁵ 2 volumes, Paris, Crapelet, 1805. Voir C. Jolly *Cabanis. L’idéologie physiologique*, Paris, Vrin, 2021.

¹³⁶ Liège, Impr. Lardinois, 1851.

Surtout, on voulut que la forme de son corps traduise directement les ressources vitales de l'individu, ceci se traduisant encore sur son tempérament et conditionnant directement ses dérèglements psychiques. Dans cette direction, deux systèmes de classification se distingueront particulièrement au XX^e siècle : ceux d'Ernst Kretschmer et de William Sheldon.

*

Les typologies de Kretschmer et Sheldon.

Les approches de ces deux auteurs sont nettement distinctes et mêmes opposées. Kretschmer se veut intuitif, retenant surtout le coup d'œil clinique (*La structure du corps et le caractère*, 1925¹³⁸). Sheldon est lui d'emblée critique à l'égard de la typologie. La notion de type étant bannie de la psychologie behavioriste américaine de son époque, il développe plutôt une métrique des tempéraments et entend vérifier statistiquement ses résultats (*Les variétés du tempérament*, 1940¹³⁹).

Au début du XX^e siècle, les Hollandais G. Heymans et B. Wiersma s'étaient livrés à un travail statistique de calcul de corrélations concernant trois facteurs constitutifs : l'émotivité, l'activité et le retentissement, à partir desquels ils bâtiront une typologie des caractères ou caractérologie – le terme apparut semble-t-il avec Julius Bahnsen (*Beiträge zur Charakterologie*, 1867¹⁴⁰) - qui sera reprise par des auteurs comme René Le Senne et qui est souvent citée. Ils référeront les différences de caractère à l'activité des cellules du cerveau, comme avant eux Alfred Fouillée (*Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les races*, 1892¹⁴¹) et comme tente de la faire aujourd'hui la morphopsychologie.

Sheldon reconnaîtra cependant son incapacité à définir une taxinomie sur la base de données anthropométriques seulement et, finalement, ses résultats seront pratiquement les mêmes que ceux de Kretschmer : l'un et l'autre feront cette surprenante découverte qu'il y a des hommes gros et des hommes minces et cultiveront les clichés qu'on prête traditionnellement aux uns et aux autres ! Pour le reste, l'un et l'autre ne chercheront guère d'explication susceptibles de rendre compte de ces différences ; Kretschmer renvoyant vaguement à une action humorale (*Structure*, p. 246).

¹³⁷ Paris, Reinwald, 1878.

¹³⁸ trad. fr. Paris, Payot, 1930.

¹³⁹ trad. fr. Paris, PUF, 1951.

¹⁴⁰ Nous n'avons pu consulter cette référence.

¹⁴¹ Paris, Alcan, 1901.

Il y a donc des gros : le type *endomorphe* chez Sheldon (lequel emprunte ses termes à l'embryologie et plus particulièrement aux tissus cellulaires, desquels sont issus le système digestif, la peau et les systèmes osseux et musculaires). Ce type endomorphe est marqué par un fort développement du système digestif, tandis que les muscles sont peu développés. A ce type physique ou somatype correspond un tempérament viscérotonique : recherche du confort, gros appétit et tolérance, sociabilité, jovialité, extraversion. Ce type n'atteint sa forme complète qu'en milieu de vie, signale Kretschmer qui le nomme *pycnique*. De taille moyenne et tassée, ses épaules ne sont ni puissantes, ni larges.

Il y a ensuite les minces : le type *ectomorphe* chez Sheldon, élancé, marqué par le développement du système nerveux et du cerveau. Lui correspond un tempérament cérébrotonique : sensibilité, timidité, introversion et nature artistique. Il est *leptosome* chez Kretschmer, médiocrement développé en largeur (épaules étroites). Les grands philosophes et mystiques sont de ce type (mais pas tous, comme Luther par exemple...), qui a tendance à vivre hors du réel.

Il y a enfin les athlétiques (*mésomorphes* chez Sheldon), avec un fort développement du squelette et de grandes extrémités (mains, pieds). Leur correspond un tempérament somatologique : courage, énergie, activité, autorité, comportement agressif.

Le bon gros, le grand ténébreux et le chef athlétique, voilà les trois types purs, qui représentent peut-être 10% de la population - chez les hommes plus que chez les femmes – et le leptosome paraissant de plus à Kretschmer un type particulièrement européen. Tous les autres individus représentent un mélange de ces trois types – Sheldon définit ainsi une échelle des tempéraments répertoriant 60 traits distincts autour de trois pôles. Kretschmer définit lui une échelle à 5 échelons d'une dizaine de caractéristique du visage. A propos de ces types, en effet, les deux auteurs ne sont pas avares de traits, souvent très détaillés : le leptosome a la peau sèche et anémiée en même temps qu'un revêtement pileux abondant, selon Kretschmer. Sheldon note que la peau du mésomorphe a de larges pores. Au-delà, les deux auteurs tentent de corréler leurs types et tempéraments avec des caractéristiques médicales et psychologiques : les leptosomes sont plus fréquemment shizoïdes pour Kretschmer et les pycniques sont davantage concernés par la psychose circulaire (psychose maniaco-dépressive).

Nous nous limiterons à ces deux typologies, sachant qu'il en existe bien d'autres : celles de Gordon Allport, de Raymond Cattell, d'Hans Jürgen Eysenck, etc.¹⁴². Aucune néanmoins, à notre connaissance, n'appelle fondamentalement d'autres remarques.

Le principal apport des deux auteurs semble finalement d'avoir renoncé à ranger tous les individus dans quelques catégories, pour définir plutôt différents pôles, correspondant rarement à des types purs mais entre lesquels les innombrables variétés constatées chez les individus peuvent être réparties en fonction de leur plus ou moins grande proximité. Était-ce là une grande avancée ? Sans doute pas, si l'on considère le double problème que cette approche soulève : 1) on peut multiplier les trilogies de pôles à l'envie et répertorier les hommes en grands/moyens/petits, en poilus/moyens/imberbes, etc. Or une telle classification n'a peut-être même pas l'intérêt d'exister car 2) si l'on se limite à trois pôles, ceux-ci sont tellement généraux que non seulement ils n'expliquent pas grand-chose mais, agrégeant tant de caractères différents, ils s'exposent de plus à perdre toute pertinence face aux mélanges de tous ces caractères que l'on retrouve chez les différents individus. Cela devient flagrant si l'on retient non pas trois mais deux pôles, comme Carl Gustav Jung notamment et Otto Weininger.

*

C. G. Jung.

Pour ce dernier, toutes les différenciations typiques entre les hommes peuvent être ramenées aux deux tempéraments extravertis et intravertis, qui caractérisent les rapports d'émotivité au monde et au moi (*Types psychologiques*, 1921¹⁴³). Par rapport aux typologies précédentes, Jung accorde moins de considération aux sous-jacents somatiques mais il introduit en revanche une dimension inconsciente – et ce, de manière assez problématique car, affirme-t-il, chaque type bien marqué a une tendance particulière à compenser de manière inconsciente son caractère dominant pour préserver son équilibre psychique : à tempérament extraverti, ainsi, inconscient intraverti et réciproquement - de sorte qu'on se demande alors sur la base duquel le type est défini ! Jung le reconnaît : cela effectivement complique si bien les choses qu'on est enclin à nier l'existence des types (p. 6). Mais cette difficulté ne le retient finalement guère !

Extraverti est celui qui réagit surtout aux objets extérieurs, qui agissent sur lui comme des aimants. L'introverti est concentré sur lui-même. Il est silencieux, difficile d'abord, souvent mélancolique. Rapportant tout à son moi, centre de tous ses intérêts, ses impressions

¹⁴² Voir M. Hansenne *Psychologie de la personnalité*, Bruxelles, De Boeck, 2007.

subjectives le déterminent plus que les données objectives. Ces deux caractères n'ont rien d'inné au sens où ils détermineraient le caractère, affirme Jung. Les événements extérieurs et les dispositions intérieures favorisent l'un ou l'autre tempérament qui, s'il devient chronique chez l'individu, prend un caractère typique. Marquant l'un et l'autre à leur façon un mode d'adaptation au monde et de protection, les deux tempéraments sont donc les effets d'une histoire individuelle bien plus que les conditions d'une destinée – de sorte qu'on peut encore une fois se demander en quoi ils peuvent être présentés comme des tempéraments. Jung affirme bâtir une typologie de l'intérêt affectif, de ses vecteurs privilégiés et de sa prédominance dans les fonctions intellectuelles essentielles : pensée, sentiment, intuition, sensation. Parvient-il à autre chose qu'à désigner des modes de réactions très généraux et banals, dont le sens est surtout fondé sur leur opposition forte mais assez frustrée ? Souligner l'opposition extraversion/introversion, est-ce beaucoup plus intéressant que de noter qu'il y a des gros et des maigres ? Il est difficile de tirer beaucoup de l'opposition de deux caractères. Sauf à verser dans l'outrance, comme Weininger.

*

Otto Weininger.

Il se suicide six mois après la publication de *Sexe et caractère* (1903¹⁴⁴), devant le mauvais accueil fait à un livre marqué par un violent antisémitisme (Weininger est pourtant juif) et une misogynie radicale. L'ouvrage éveille néanmoins un certain intérêt dans la Vienne mondaine – Karl Kraus ou Wittgenstein assistent à l'enterrement de Weininger – et, après 1904, rencontre un vif succès, connaissant 25 réimpressions en dix ans et étant traduit dans toutes les langues européennes.

La typologie de Weininger est très simple : elle évolue entre les deux pôles du masculin et du féminin, lesquels représentent en fait une masculinité et une féminité élevés au rang d'essences idéales ; deux substances mélangées selon des degrés variables chez les individus et ne suivant pas forcément leur identité sexuelle apparente d'homme ou de femme – il y a des hommes qui sont femmes et réciproquement. De là, chez chacun, tout un jeu de complémentarité recherchée, notamment en matière d'attraction sexuelle - ce que Weininger reprend assez largement à Schopenhauer (voir 1. 3. 5.), quoiqu'il s'en défende (note 21). Et au total, rien de plus qu'un petit jeu de classement digne d'un enfant pas très vif, que

¹⁴³ trad. fr. Genève, Georg & Cie, 1950.

Weininger assortit néanmoins de caractérisations pour le moins radicales, qui firent sans doute en large partie le succès de l'ouvrage.

Ainsi pose-t-il que tout besoin d'émancipation chez la femme ne repose que sur la part de masculinité en elle, le féminisme étant contre-nature chez la plupart des femmes. Car la femme ne se réalise que dans l'excitation sexuelle. Elle est un être tout entier sexuel, sans autre ambition, de sorte qu'elle est en fait totalement aveugle au génie et se donne aux hommes qui ont réussi, sans trop se demander comment ni en quoi. Chez la femme, penser c'est sentir car la femme n'a pas de mémoire continue. Elle n'accède même pas au principe de raison suffisante. Tout comme elle cerne très mal la notion de mensonge. Elle n'a ni logique ni éthique. Voleuse, elle n'a guère le sens de la propriété. Elle est amoral et vulgaire. En fait, elle n'a pas d'âme. Etc.

Misogynie que tout ceci ? Oui et non. Car les femmes, pour Weininger, ne sont pas forcément les femmes. Les Chinois sont femmes ! (chap. XIII). Et il en va de même pour les juifs : la judéité, selon lui, ne définit pas une race ou un peuple mais une constitution psychique particulière qui est une possibilité pour tous les hommes. Même si le judaïsme en représente la meilleure expression et même si les juifs sont bien juifs, ainsi, ils ne sont pas les seuls à l'être. L'antisémitisme signale notamment ceux, juifs ou non, qui doivent lutter contre leur propre judéité – Wagner, par exemple, selon Weininger – de sorte que le juif a au moins le mérite de contraindre l'Aryen à prendre conscience de lui-même, écrit Weininger.

Il est fort difficile de bâtir une typologie sur deux caractères seulement, nous le voyons avec Jung comme avec Weininger. Soit il faudra mélanger les deux attributs jusqu'à les confondre et les perdre comme types, comme Jung. Ou bien on en viendra à les opposer strictement, comme Weininger, jusqu'à faire de l'un le strict négatif de l'autre, sans guère de conciliation (l'antisémitisme apparaît ainsi comme nécessaire et justifié même pour les juifs dans son système, tant la judéité est indéfendable). On n'obtiendra pas davantage une typologie, marquant les différences humaines le long d'une échelle continue qui les répertorie tous mais une condamnation de la moitié de l'humanité !

Pour autant, il ne faudrait pas croire que les idioties d'un Weininger ne sont que la rançon de son système mais plutôt le contraire. Et ne pas croire non plus que de telles idioties ne se retrouvent pas dans des typologies plus élaborées qui se sont prolongées jusqu'à nos jours et se portent même assez bien à travers ce que l'on nomme notamment la morphopsychologie.

¹⁴⁴ trad. fr. Lausanne, L'Age d'homme, 1975.

*

4. 3. 11.

La morphopsychologie.

Le terme a été forgé par Louis Corman, qui a publié un grand nombre d'ouvrages sur le sujet et notamment un *Nouveau manuel de morphopsychologie* (1975¹⁴⁵). Il divise le visage en trois zones : 1° le front, siège de l'intelligence, 2° des sourcils à la base du nez, zone de la sensibilité, de la vie affective et 3° tout ce qu'il y a dessous, dont ressortissent les instincts, la matérialité. Le visage étant pris comme un tout, il s'agit, à travers une synthèse morphologique, de noter les prédominances de ces trois zones, ainsi que de nombreux caractères secondaires – les arcades sourcilières ainsi traduisent l'intelligence des choses brutes. L'imagination est au sommet du crâne. Le lobe intégré à l'oreille marque le manque de volonté et l'esprit superficiel. Il signale les criminels et les prostituées. Et quant aux très grandes oreilles, elles doivent être associées à la futilité et à la vanité. Les femmes aux cheveux longs et fins ont des capacités d'intuition peu commune et les blondes se suicident plus souvent que les brunes par amour. Les hommes supérieurement intelligents, eux, ont les cheveux coiffés en arrière. Etc. Huit types morphologiques apparaissent au total, dont les mélanges fournissent toutes les figures possibles. Joue, à la racine de ces types, une double loi de dilatation/rétractation des zones visagères, inscrite dans la vitalité même des individus et référée à des mécanismes cellulaires et énergétiques.

En somme, quant à la caractérisation de nos semblables, bien peu de choses ont changé depuis l'Antiquité ! Les mêmes types se retrouvent : le colérique, le mélancolique, etc. Les mêmes lieux communs : au rond est associé la sociabilité, au carré l'action et l'énergie, etc. Et il s'agit toujours de faire valoir, au service des décideurs, une intuition particulière à saisir, à sonder les hommes d'un coup d'œil. A suivre Corman, ainsi, la morphopsychologie facilite le tri et l'orientation rapide de la main d'œuvre. Elle fournit un guide précieux pour diriger les enfants et les orienter scolairement et professionnellement, tant il est vrai, par exemple, que l'enfant "dilaté" (*i.e.* : le bon gros) est bon élève si on lui dispense un enseignement concret et qui lui paraît utile.

Ces ambitions sélectives n'ont cessé d'accompagner le déchiffrement des hommes, nous l'avons vu - Gall se flattait de pouvoir distinguer la plus méchante vache d'un troupeau ! Ambitions généralement fondées sur l'idéal d'une stricte hiérarchie sociale fondée en nature,

¹⁴⁵ Paris, Stock, 1993.

chacun y recevant la place qui lui revient. Un idéal qui consiste le plus souvent à justifier le monde tel qu'il est – les anecdotes sont nombreuses voyant un Lavater ou un Gall déceler le génie de tel grand homme à l'examen d'un crâne qu'on leur avait faussement fait croire être celui du grand homme en question. Lavater n'en estimait pas moins que l'établissement des peines judiciaires ne devait pas suivre la nature des délits mais celle des criminels, qu'il se flattait de pouvoir mettre au jour. Nulle législation sociale ne pourra se soustraire à la diversité psychologie des hommes, annonce de même Jung. Chacun doit devenir ce qu'il est, plus ou moins apte à jouer tel ou tel rôle moral, intellectuel ou social. Droits et devoirs ne peuvent donc être les mêmes pour tous. Formules strictement opposées aux fondements d'une société démocratique et que nos sociétés démocratiques n'auront eu cependant aucune peine à appliquer largement – sans jamais le dire aussi clairement, il est vrai et sous une forme que nous n'avons pas encore rencontrée chez nos précédents auteurs : les tests.

*

C) Les tests : de l'évaluation à la surveillance.

4. 3. 13.

Au tournant du XX^e siècle, l'école ne parut plus suffire à orienter les hommes et à assurer leur sélection. Des tests furent inventés et appliqués à un âge de plus en plus précoce, marquant bien qu'on ne cherchait pas à déterminer une compétence en vue d'un emploi déterminé mais une sorte de valeur générale et différenciée, naturelle, des individus, dont on se prit à vouloir évaluer les "capacités"¹⁴⁶.

Pourquoi parla-t-on et parle-t-on toujours de "capacités" ou de "dispositions", plutôt que de "propriétés"? Par rejet sans doute de la vieille psychologie des facultés, qui faisait des propriétés psychologiques autant de parties quasi indépendantes de l'esprit ou du tempérament – ce que sont pratiquement, cependant, les dispositions qu'on isole aujourd'hui !

Au vu de quels critères une telle inégalité pouvait-elle être prononcée ? Sous la responsabilité de qui ? On ne se soucia guère de l'établir. De fait, de telles questions ne furent pratiquement pas posées. Aujourd'hui encore, personne n'est trop choqué qu'un regard puisse se prononcer de manière autoritaire et pratiquement sans appel – un regard réputé "scientifique", sans que ses critères de scientificités soient posés – sur le devenir d'enfants ou

¹⁴⁶ Voir C. Jencks *The Big Tests. The secret history of American meritocracy*, New York, Farrer Straus & Givroux, 1999.

d'employés. Un regard lourd de conséquences néanmoins et un regard prétendant être mieux informé sur les sujets qu'eux-mêmes – non pas tant d'ailleurs sur ce qu'ils sont que sur ce qu'ils peuvent être. Étrangement, seule l'URSS stalinienne interdit ces tests en 1936, estimant qu'il fallait réformer les hommes et non les sélectionner. En France, les premiers tests de sélection psychotechnique seraient apparus en 1926 pour le recrutement dans les transports parisiens.

Qu'une analyse génétique soit demandée à l'école ou à l'entrée dans l'entreprise choquerait sans doute. Mais que des psychologues puissent affirmer que le quotient intellectuel permet de préciser les aptitudes et potentialités des élèves ne soulève pratiquement aucune réaction. Quelle est cependant exactement la différence ?

Dans les pays anglo-saxons, les tests génétiques à l'embauche, ainsi que pour bénéficier d'assurances, se sont développés sans trop d'émoi. D'abord réalisés à des fins de pronostic médical, ils prétendent de plus en plus fournir des informations sur les capacités intellectuelles des individus.

Il est vrai que les tests se sont installés à l'abri de discours tout à la fois rassurants – on ne les présente pas comme décisifs pour l'orientation des individus mais comme une simple aide apportée aux décideurs, une précaution supplémentaire, comme autant d'indices et non de preuves – et pleins de bonnes intentions : ils seront profitables aux enfants, auxquels ils éviteront de mauvaises orientations, des “erreurs de casting”, ils contribueront à leur épanouissement, etc. Ainsi personne ne s'émeut trop d'être soumis à des tests, sans trop savoir en quoi ils consistent ni quelles conclusions peuvent en être tirées.

Les tests comportementaux.

Essentiellement développés pour le recrutement, ils existent sous différents noms – le Papi, le GZ, le 16PF, le Sosie, etc. – et sont principalement de deux types :

- des choix de phrases en nombre variable : le Papi propose 90 paires d'affirmations, le Sosie 98 groupes de trois à quatre questions. Il peut également s'agir de hiérarchiser, de 1 à 5, sa réponse à une seule affirmation.
- Des épreuves projectives : test de Murray (bâtir une histoire à partir d'une scène représentée par un dessin), test d'Arthus (construire un village), etc.

Laissant le plus de place à la libre interprétation de l'examineur, les épreuves projectives sont les plus évidemment effarantes, bien que facilement transparentes, leur lecture empruntant à des grilles de lectures extrêmement convenues, faites des gros symboles propres à une pensée magique à peine digne de la Renaissance et que la psychologie et la

psychanalyse maintiennent vivaces dans nos sociétés. Alors que le propre d'une symbolique est de jouer de l'ambivalence des symboles – la couleur rouge par exemple symbolise tout à la fois la joie et la guerre et bien d'autres choses encore – pour s'autoriser à développer des interprétations subtiles et souvent ambiguës, il n'est rien de tel ici : les interprétations sont unilatérales dans la mesure même où elles sont rapportées à des catégories, notamment psychanalytiques, qu'on estime "scientifiques". Ainsi, s'il est demandé de dessiner un arbre – test classique – attention à ne pas lui donner un trop grand tronc, cela trahit une nature terre-à-terre. Mieux vaut de même éviter de représenter la ligne de terre et ne pas se lancer, à ce compte, à lui dessiner des racines. Dans le test de Machover, il s'agit de dessiner deux personnes des deux sexes. Dès lors, attention au nez, symbole phallique. S'il est discret, ce peut être interprété comme l'expression d'une angoisse de castration autopunitive liée à des pratiques autoérotiques¹⁴⁷. A côté de ces grandes interprétations structurantes, d'autres investissent les détails et laissent plus de place à la fantaisie des examinateurs : si le tronc de l'arbre dessiné s'élargit à sa base vers la gauche, cela marque une tendance à rester attaché au passé (!) ; à droite, la crainte de l'autorité et des deux côtés, une certaine inhibition. Dessiner trop à gauche, c'est montrer qu'on a tendance à regarder la vie en spectateur (beaucoup de candidats cependant font ainsi en se disant que la feuille servira sans doute à d'autres exercices).

En regard de ces tests projectifs, les questionnaires de personnalité – qui sont fastidieux et c'est exprès - paraissent bien plus cadrés. Il n'en est rien cependant, le problème de ces tests tenant à qu'ils cherchent à mesurer des choses totalement floues et qui ne reçoivent aucune définition commune et précise – le "Bordeleau" prétend ainsi mesurer la performance des candidats en matière de style de supervision, d'autres en matière de gestion des conflits, etc. Dans ces conditions, plutôt que d'évaluer, les tests doivent plutôt définir cela même qu'ils sont censés mesurer, comme la créativité des individus, ce qui est déjà tout un programme, ou même leur "latéralité". Les tests sont ainsi comme une science sans objets ou plutôt une science qu'on ne peut rappeler à la réalité de ses objets pour lui signifier qu'elle s'égare puisqu'elle se donne elle-même ses objets et parce que, dans le cadre d'un test, il est tout à fait interdit de mettre en discussion ce qui le fonde : si le test a décidé qu'aimer les fraises plutôt que les bananes est un signe de faible créativité, celui qui n'aime que les fraises en sera pour ses frais, voilà tout. Nous sommes ici dans un processus circulaire : la preuve de

¹⁴⁷ Nous n'inventons rien ! : B. Gangloff *Les tests de recrutement*, Paris, MAEditions, 1988, pp. 168-169.

ce que je dis c'est que vous dites la même chose. Le test n'est pas fait pour établir un savoir comme dans un processus expérimental mais pour le valider, indéfiniment.

Cela a pour conséquence qu'un peu de jugeote permet assez rapidement à un candidat de repérer les bonnes réponses à cocher. C'est parfois désarmant de facilité car, services monnayables auprès des entreprises, la confection des tests n'échappe pas à la tentation d'être payé à en faire le moins possible ! Les questions sont parfois si transparentes, ainsi, qu'elles semblent n'avoir même pas besoin d'être interprétées – les candidats font en quelque sorte le travail des examinateurs. Dans un test pour estimer les capacités de résistance au stress, on demande : “combien de fois avez-vous pris des congés à cause du stress ?” ; “en situation de stress, vous est-il déjà arrivé d'abîmer des choses, des objets ?”, etc.¹⁴⁸. Etes-vous sociable ? Il faut indiquer si l'on est à l'écoute des autres et si l'on aime les réunions entre amis...

Bien entendu, pour éviter ce genre de travers, les examinateurs peuvent avoir introduit des pièges : questions formulant une alternative dont les termes n'ont a priori rien à voir entre eux, choix entre deux réponses également défavorables, ... Les concepteurs des tests affirmeront par ailleurs qu'aucune réponse n'est décisive en soi mais seulement un faisceau de réponses finissant par se dégager. De fait, les tests ne sont guère précis et, pour la plupart des candidats, ils apportent peu d'informations : les candidats se situent dans la bonne moyenne. La plupart ont compris sans doute que pour répondre au mieux, il s'agit d'être conforme à l'idée que l'examineur se fait a priori de vous, qui renvoie au jugement le plus banal qui soit¹⁴⁹. Tout comme l'école produit une accumulation de banalités dès lors qu'elle demande aux élèves d'exprimer une opinion personnelle - les élèves comprenant bien alors qu'il s'agit pour eux de confirmer l'idée que leurs professeurs se font des opinions personnelles qu'ils sont censés avoir - ici, il faut surtout montrer que l'on a du bon sens et de bons amis, qu'on aime son métier, qu'on trouve assez bonnes les choses telles qu'elles sont et qu'on n'est pas d'une nature à s'inquiéter, etc. Dans les tests de “pensée divergente” de Getzels et Jackson, on demande au sujet de trouver autant que possible des façons différentes d'utiliser des objets usuels tels qu'une brique ou un bout de ficelle. Toute réponse “complètement irrationnelle” ou “antisociale” (telle que briser une fenêtre avec la brique) ôtera des points sur l'échelle de la créativité. Par ailleurs, l'envie de réussite ne doit pas être trop affichée par les candidats. Il s'agit de rester à sa place – les tests ne sont pas destinés aux

¹⁴⁸ Nous tirons ces exemples et les suivants de P. Carter *Tests de Q.I. et de personnalité. Préparez-vous aux tests des recruteurs !* 2007, trad. fr. Paris, Express, 2009.

¹⁴⁹ Voir W. H. Whyte Jr *L'homme de l'organisation*, 1956 (trad. fr. Paris, Plon, 1959, chap. XIV).

chefs. Pour les plus hautes places dans l'entreprise, ils sont pratiquement inexistants ou n'ont que peu d'importance.

Dans ces conditions, passer des tests n'est pas très difficile et leurs résultats sont peu traumatisants pour la plupart des candidats. C'est à ce compte, sans doute, qu'il faut comprendre que ces tests suscitent peu d'opposition populaire – au contraire ! Assez largement reproduits dans certains magazines, de nombreux lecteurs semble-t-il s'en délectent. Parce que les résultats de ces tests ne sont pas sans flatterie pour les testés, parce qu'ils servent l'immense intérêt que nous pouvons porter à notre petit moi – représentant d'ailleurs une parole docte, délivrée sur nous-mêmes, qui n'a guère d'équivalent dans notre vie courante – les tests de personnalité peuvent compter sur une large complicité de la part de ceux qui les passent. Le psychologue américain Ross Stagner a ainsi une fois transmis à 68 candidats ayant passé un test de personnalité exactement les mêmes résultats, avec des formules types (“vous êtes plutôt critique vis-à-vis de vous-mêmes”, etc.). Un tiers des destinataires ont jugé l'analyse étonnamment précise les concernant et 40% plutôt bonne. 89% ont trouvé très précise, appliquée à leur cas, la phrase : “vous avez quelques faiblesses de caractère mais vous parvenez généralement à les surmonter”. En revanche, la phrase : “certaines de vos aspirations tendent à être peu réalistes” a été largement rejetée.

Face à ce genre de tests, le risque est seulement de répondre avec naturel, si nos réponses spontanées ne confirment pas les attentes de l'examineur. Car le risque est réel : les examinateurs invitent les candidats à une complète sincérité, affirmant qu'il n'y a pas de mauvaises réponses à un test. Mais qui les croirait quand des qualificatifs tels que “indifférent”, “insociable”, “manque de confiance en soi” peuvent être formulés, qui ne sont évidemment pas neutres dans le cadre d'un recrutement. Or éviter ce risque demande de l'attention et un peu de persévérance lors du test – de sorte qu'il n'est sans doute pas inutile de se préparer à l'exercice. La répétition des questions est lassante en effet et l'envie de bâcler pour en finir peut devenir pressante. Il convient surtout d'avoir présentes à l'esprit les limites incroyablement étroites de l'exercice – le principal risque, en effet, serait de chercher quelque complicité intelligente avec l'examineur et de répondre ainsi avec finesse, ironie ou humour, plutôt que de considérer que l'on s'adresse à un individu totalement borné, à une machine. Nous ne sommes pas très loin des conseils que donne John Le Carré dans un de ses romans d'espionnage – *Les gens de Smiley* (1979¹⁵⁰) – en cas d'interrogatoire : ne jamais répondre à la grossièreté par la grossièreté, ne jamais se laisser provoquer, ne jamais marquer

¹⁵⁰ trad. fr. Paris, Livre de poche, 1981.

de points, ne jamais se montrer spirituel, supérieur ou intellectuel. Répondre à la lourdeur par la lourdeur et à la routine par la routine.

De fait, en plus des francs idiots, incapables de lire entre les lignes, ces tests sont particulièrement à même de pénaliser les individus doués de quelque personnalité ou d'intelligence, ne pouvant manquer d'éprouver des difficultés à se plier à ce genre d'exercice assez humiliant et qu'il convient de prendre sans doute d'ailleurs dans beaucoup de cas comme une épreuve de soumission, assimilable à de nombreux rites de passage (un peu comme le bizutage). Malgré tous les beaux discours, en effet, les tests sont bien un exercice de domination – de là, il est facile de les voir comme des instruments de contrôle¹⁵¹. Cela est particulièrement vrai du Q. I.

*

4. 3. 14.

Le quotient intellectuel.

En 1890, le psychologue américain McKeen Cattell entreprit de prédire la réussite scolaire sur la base de différents tests (il introduisit semble-t-il le mot) dont certains sont toujours utilisés. L'échec fut patent néanmoins et les tests furent un moment oubliés.

En 1905, dans un article intitulé *Méthodes nouvelles pour le diagnostic intellectuel des anormaux*, Alfred Binet et Théodore Simon définirent la première échelle de développement de l'intelligence chez les enfants selon l'âge, composée de 30 questions destinées aux élèves des écoles parisiennes (*La mesure du développement de l'intelligence chez les jeunes enfants*, 1917¹⁵²). En 1912, Wilhelm Stern introduisit la notion de quotient intellectuel : âge mental/âge réel x 100. Ainsi, un enfant de huit ans obtenant à des tests le résultat escompté d'un enfant de dix ans aura un QI de $10/8 \times 100 = 125$. A un test de QI, la valeur moyenne est 100 et l'on admet par convention une déviation standard (écart-type) de 15 points autour de cette moyenne : 2/3 de la population d'une classe d'âge possède ainsi un QI compris entre 85 et 115. Tout cela signifie donc qu'entre un QI de 125 et un autre QI de 100, il y a une différence de 25 mais de quoi !? Quelle est l'unité d'intelligence = 1 qui peut servir de base à une telle mesure ? Binet reconnaît que toute mensuration physique donne non seulement un classement des objets mesurés mais encore l'indication du nombre de fois qu'un objet est plus grand qu'un autre, ce qui n'est pas possible pour des qualités morales ou psychologiques. On a donc seulement un classement, sans pouvoir déterminer de combien différent exactement les

¹⁵¹ Voir S. Murdoch *IQ: the brilliant idea that failed*, Duckworth, 2007.

individus classés. Cela revient assez à reconnaître qu'on ne sait pas du tout ce qu'on mesure, ni même si de vraies différences sont ainsi marquées ! Mais cela n'arrête pas Binet (*La suggestibilité*, 1900¹⁵³). C'est qu'au fond même s'il n'est fondé sur rien, le classement s'impose dans la mesure où l'on est dès le départ convaincu de l'importante inégalité des individus.

La première application massive des tests eut lieu en 1917 aux USA, alors qu'entrée en guerre l'armée américaine comptait peu de réservistes et dut avoir recours à des tests pour sélectionner ses cadres dans l'urgence. Les *Army Tests Alpha* et *Beta* définis pour l'occasion serviront à de nombreux autres, tandis qu'en 1916 Lewis Terman avait révisé et étendu aux adultes, ainsi qu'à tous les enfants de plus de trois ans, le test de Binet-Simon, qui deviendra le test "Stanford-Binet", modifié plusieurs fois par la suite et qui reste l'un des tests d'intelligence les plus utilisés, avec les deux tests élaborés par David Wechsler : le WAIS pour adultes (*Wechsler Adult Intelligence Scale* : 6 épreuves verbales : informations et compréhension générale, raisonnement arithmétique, mémoire immédiate, analogie, vocabulaire ; 5 épreuves de performance sur les qualités perceptives, les capacités analytiques et de raisonnement tels que des classements et compléments d'images) et le WISC (*Wechsler Intelligence Scale for Children* : 6 épreuves verbales et 6 épreuves de performance), qui ont été constamment révisés jusqu'à nos jours.

On donne en général le QI des individus, sans préciser à quel test il correspond, pourtant les variations peuvent être importantes d'un test à l'autre : un QI de 148 au Cattell correspond à 130 au WAIS.

On s'est bien entendu intéressé à la corrélation des résultats obtenus par les candidats entre les différentes épreuves et les différents tests. Un indice de corrélation peut ainsi être calculé, susceptible d'être négatif ou positif (entre -1 et $+1$), qui indique si un score donné à un test s'accompagne d'un score similaire dans les autres. Or, si cet indice est rarement négatif, il est en général bien en dessous de 1 : la réussite à un test ne signifie pas une réussite égale dans les autres tests. Cependant, plutôt que de soupçonner simplement là un biais affectant les tests eux-mêmes, on voudra en conclure que l'intelligence est susceptible de se développer dans des directions différentes. Howard Gardner a voulu ainsi distinguer sept (puis neuf) formes d'intelligence (intelligence langagière, logico-mathématique, musicale, spatiale, ...) tout à fait indépendantes, c'est-à-dire dont les indices d'efficacité de chacune n'ont aucune corrélation, en suggérant de développer particulièrement à l'école la ou les

¹⁵² Paris, L'Harmattan, 2006.

¹⁵³ Paris, Schleicher Frères Ed., 1900.

intelligences qui caractérisent chaque enfant (*Les formes de l'intelligence*, 1983¹⁵⁴). Encore et toujours, il s'agit de mettre chacun dans sa case, pour le plus grand bien de tous.

D'autres, comme Charles Spearman (*General intelligence objectively measured and determined*, 1904¹⁵⁵) feront néanmoins l'hypothèse que les corrélations positives sont à rapporter à un facteur commun – le “facteur G” – représentant la véritable essence de l'intelligence et dépendant de la quantité d'énergie nerveuse des individus ; faisant d'une mesure statistique une réalité en soi : l'intelligence. Ainsi, *alors que les corrélations étaient faibles, plutôt que d'avoir à reconnaître que les tests étaient sans doute insuffisants, on voulut croire que l'intelligence était rare !* Cela, Cyril Burt le démontrera sur la base d'études qu'on démontrera avoir été assez largement falsifiées¹⁵⁶ et déclarera l'intelligence innée et héréditaire (il défendait des thèses eugénistes).

Burt bâtit un test pour les enfants de 11 ans (“Eleven+”), utilisé pour déterminer les orientations par filières scolaires, qui sera appliqué au Royaume-Uni de 1944 à 1965.

L'intelligence ! Le mot était lâché, à partir de quoi toute une mystique du QI se sera développée – il existe ainsi des sociétés de personnes à QI très élevé – alors même qu'il est très difficile de savoir ce que mesurent réellement ces tests ; si tant est qu'ils mesurent effectivement quelque chose de consistant. Cela, cependant, ne devait guère contrarier le succès des tests de QI. Mon test ne mesure pas l'intelligence, disait Binet. L'intelligence, c'est ce que mon test mesure. En somme, l'intelligence étant fort mal définie, les tests lui fournissent facilement un substitut. On s'entend généralement à dire que le QI ne saurait mesurer toute l'intelligence. Mais d'un QI élevé, qui osera dire qu'il n'indique pas une personne intelligente ? Il n'est pas important de savoir si nous mesurons « l'intelligence » mais si nous avons découvert quelque chose ayant valeur de mesure, avance un auteur – lequel estime qu'il serait mal venu de dire que des corrélations inférieures à 0,2 ou 0,3 ne mesurent rien et qu'estimer qu'une corrélation de 0,5 est peu pertinente est « un argument de grincheux »¹⁵⁷.

Mais ce n'est là bien entendu qu'un sophisme. Mesurer n'apporte rien en soi. L'astronomie pré-copernicienne savait précisément mesurer le mouvement d'astres dont elle pensait qu'ils tournaient autour de la Terre ! La question est plutôt de savoir si les mesures

¹⁵⁴ trad. Fr. Paris, O. Jacob, 1996.

¹⁵⁵ *American Journal of Psychology* 15, 1904, pp. 201-209.

¹⁵⁶ Voir L. Kamin *The science and politics of IQ*, Potomac, Md Erlbaum, 1974.

¹⁵⁷ Voir N. J. Mackintosh *QI et intelligence humaine*, 1998, trad. fr. Bruxelles, De Boeck, 2004, p. 75 et p. 393.

prises permettent d'acquérir une meilleure intelligence de ce qu'elles étalonnent. Or le simple examen de ce que sont les tests d'intelligence permet sérieusement d'en douter.

*

D'abord, il faut reconnaître que ces tests peuvent être assez redoutables pour des individus vraiment intelligents – un certain docteur Toulouse a fait passer les tests de Binet à Henri Poincaré, dont les résultats ne furent pas excellents, le savant ayant passablement du mal à fixer son attention (*Henri Poincaré. Enquête médico-psychologique sur la supériorité intellectuelle*, 1909¹⁵⁸).

Ensuite, même si l'on se donne la facilité d'écarter l'intelligence comme ce que les tests devraient mesurer précisément, il reste qu'ils portent quand même sur des capacités de compréhension, sur une certaine vivacité d'esprit, sinon quoi ? Dès lors, comment ce que mesure ces tests peut-il être aussi faiblement corrélé à la réussite scolaire (une corrélation de 0,3 à 0,4 seulement), au statut professionnel pour une année choisie au hasard après la fin des études (0,2 à 0,25) ou encore à la hauteur des futurs revenus individuels (0,1 à 0,15)¹⁵⁹ ? En revanche, les tests paraissent parfaitement corrélés avec la moyenne des revenus familiaux !¹⁶⁰

Binet avait remarqué la faible corrélation entre résultats à ses tests et résultats scolaires mais il s'en souciait peu. Pour lui, en effet, l'école était tout simplement peu apte à détecter l'intelligence. Cette idée, qui paraît avoir été assez largement répandue à partir du début du XX^e siècle – estimant notamment que les examens n'exigeaient des élèves qu'un « perroquetage » - aura servi la diffusion des tests.

Il n'y a rien là de très surprenant, néanmoins, si l'on considère de quoi sont faits ces tests : d'une fastidieuse accumulation de problèmes arithmétiques et logiques simples et même rudimentaires, certains amusants d'ailleurs mais aucunement au niveau des difficultés d'analyse ou de réflexion que l'on peut rencontrer dans la vie adulte courante, par exemple à la lecture d'un texte juridique, d'un bilan comptable ou face à la psychologie d'un personnage de roman. Les tests ressemblent bien plus aux mots croisés : « Choisissez : Washington est à 1 ce que Lincoln est à : 5, 10 ou 15 ? ». Il faut savoir que les présidents Washington et Lincoln apparaissent sur les coupures de 1 et de 5 dollars. En fait, ils sont même assez similaires aux mots croisés : on y constate le même effet de réussite par familiarisation (plus

¹⁵⁸ Paris, Flammarion, 1909.

¹⁵⁹ Voir C. Jencks *Who Gets Ahead*, New York, Basic Books, 1979. D'autres auteurs fournissent d'autres indices de corrélation, ne dépassant pas néanmoins 0,7 (réussite scolaire) et 0,6 (réussite professionnelle).

¹⁶⁰ Voir F. A. Hanson *Testing testing*, University of California Press, 1993.

on en fait, plus il est facile d'en faire). Et ils amènent à poser la même question : si vous n'êtes pas capable de remplir pleinement une grille de mots croisés, cela signifie-t-il que vous en êtes totalement incapable, quels que soient les efforts que vous puissiez décider d'y accorder ? Comment quelqu'un pourrait-il décider, après vous avoir demandé une fois de remplir une grille de mots croisés, que vous en êtes – en vous-mêmes – plus ou moins capable, sans espoir que cette capacité s'améliore ? Cela semblerait plutôt ridicule. Mais c'est, nous allons le voir, ce qui se passe avec les tests de QI.

*

Quoique simples, les problèmes posés par les tests sont rendus difficiles par leur répétition, capable dans un temps limité de déjouer l'attention, ainsi que par de nombreuses formulations trompeuses, dont il est difficile de savoir si elles sont autant de petits pièges délibérés ou tiennent seulement à un manque de rigueur de la part des concepteurs des tests. Dans un test de perception, ainsi, on donne quatre cercles noirs disposés en carré. Une partie a été ôtée à chacun pour donner l'impression qu'un carré blanc se superpose entre eux quatre. « Combien de carrés et de ronds voyez-vous ? », demande-t-on. Il faut répondre : aucun. Il n'y a que quatre ronds tronqués. Mais ce n'est là qu'une argutie : s'il y a illusion, c'est bien que l'on *voit* un carré blanc cachant en partie quatre ronds noirs. Dès lors, la réponse autorisée est discutable si la question est “combien de carrés et de ronds voyez-vous ?”. L'honnêteté voudrait que l'on demande : combien de carrés *dont les bords sont marqués* voyez-vous ? Mais alors personne ne se tromperait !

On donne sept figures rondes composées de différentes manières dont six s'apparient deux à deux mais dont aucune n'est totalement distincte des autres. Dès lors, la question posée : “cherchez l'intrus” est-elle vraiment appropriée ? “Image lacet” est un anagramme de deux mots antonymes de 5 lettres chacun. Il s'agit de “calme” et “agité”, ce que ne trouveront tout simplement pas les candidats pensant qu'ils ne peuvent mélanger les lettres des deux mots, ce qui paraît pourtant le plus logique. “Carole bat Pierre au golf mais perd face à Colin. Normalement, Julie bat toujours Pierre. Parfois, elle bat Carole mais jamais Colin. Classer les quatre joueurs du plus au moins fort”. Il faut indiquer : Colin, Carole, Julie, Pierre. Pourquoi donc ? Pourquoi pas Julie avant Carole ? Parce qu'elle ne la bat que “parfois” seulement ?

Que cherche-t-on derrière de telles questions ? Sans doute uniquement à être discriminant : il faut que des écarts importants apparaissent entre les réponses des candidats.

Mais au lieu d'approfondir les tests, on introduit de petits pièges en leur sein. Sans doute est-ce que les concepteurs des tests conçoivent d'emblée que l'intelligence qu'ils tentent de repérer ne peut être qu'un don rare. Ainsi veulent-ils détecter l'enfant précoce, surdoué – des figures que les tests ont assez largement contribué à former¹⁶¹. Pourtant, à s'en tenir à des devinettes, *les tests, en fait d'intelligence, passent à côté des processus réels de compréhension*. Dans le cadre d'un examen scolaire, cela a été observé, si l'on demande de résoudre dans R, $2x+6=10$, on obtient 81,4% de réponses exactes. Si l'on pose le problème suivant : « on achète deux pains, on donne 10 €. La boulangère rend 5+1 €. Quel est le prix d'un pain ? », on obtient 93,4% de réponses exactes. La première formulation, en l'occurrence, a pu empêcher la compréhension de se faire. Dès lors, s'il s'agit de sélectionner les élèves, il faut avoir recours à la première formulation. En revanche, s'il s'agit de s'assurer de leurs capacités de compréhension, il faut avoir recours à la seconde formulation et, de là, se demander pourquoi certains élèves comprennent celle-ci mais non l'autre.

Imaginons qu'une fondation propose à une école de faire passer un test à des enfants de onze ans afin de déterminer si quelques-uns parmi eux pourraient devenir de grands écrivains – leur scolarité étant le cas échéant prise intégralement en charge par la fondation. On pourrait alors soumettre les enfants concernés à une épreuve de rédaction, à partir de laquelle il ne serait sans doute pas difficile d'éliminer les deux tiers d'entre eux au vu de leur insuffisance maîtrise de l'expression écrite – insuffisance qu'on pourrait par ailleurs trouver tout à fait normale à leur âge. Sur le reste des enfants, en se fiant à quelques critères plus ou moins précis, on pourrait sans doute retenir quelques élèves paraissant plus doués que les autres pour cet exercice. Ce serait alors une sélection très grossière pour des raisons évidentes : les capacités d'écriture d'un enfant de onze ans préjugent-elles de ses capacités futures ? Quelle est la compétence des examinateurs à détecter le talent littéraire ? Comment définir ce talent ? Vouloir détecter par avance de grands écrivains ne revient-il pas à vouloir voyager dans le temps, comme si l'avenir était présent dès aujourd'hui ? En fait, une telle sélection aurait toutes les chances de n'aboutir à rien si elle choisit plusieurs élèves. Si elle n'en retenait qu'un, en revanche, les chances d'aboutir à former finalement un grand écrivain, quoique fort limitées, augmenteraient car l'enfant ainsi choisi serait invité à se prendre au jeu, à se convaincre de son propre talent. Combien de vocations, ainsi, sont nées de la réussite un peu hasardeuse à un concours, d'une confiance affirmée parfois très précocement quant aux dons d'un enfant par ses parents ? Or un test de QI n'est pas même assimilable à cette

¹⁶¹ Voir J. J. Péliissier *La fabrique des surdoués*, Paris, Dunod, 2021.

procédure très lâche d'épreuve de rédaction. Il en est même assez éloigné. Devant détecter des talents littéraires, l'équivalent d'un test de QI reviendrait ici à soumettre les enfants à une dictée – le talent littéraire étant ainsi réduit à la maîtrise des règles de grammaire et d'orthographe. De plus, la dictée serait lue par une personne maîtrisant mal le français et à la prononciation incertaine, créant une confusion susceptible d'engendrer de nombreuses fautes pour les élèves.

*

Il ne s'agit pas de dire que les tests ne se justifient en aucune façon. Le cas de l'armée américaine en 1917, à cet égard, est parlant : il fallait aller vite et il paraissait souhaitable d'introduire quelques critères objectifs plutôt que de s'en remettre au hasard ou à l'arbitraire d'une sélection personnelle. En bien des situations, notamment pédagogiques ou de recrutement, les tests ne semblent pas moins utiles : ils sont à même sans doute de signaler des « anomalies » individuelles que l'on ne découvrirait pas aussi facilement sans eux ou pas du tout. Mais les tests ne se limitent pas à cette fonction : ils classent les individus et leur donnent ainsi une valeur différenciée, notamment en regard d'un attribut très disputé : l'intelligence. Exactement comme si les visites médicales réalisées à l'école ou au travail se hasardaient à déterminer pour chaque individu un coefficient de capacité à demeurer en bonne santé pour le restant de ses jours !

De ce point de vue, les tests sont bien, qu'on le veuille ou non, une prise de pouvoir sur les individus, auquel leur propre sort échappe. Et l'on pourrait ainsi exiger que tout test soit consenti – et puisse faire surtout l'objet d'un consentement réellement libre. On pourrait également refuser que les tests – comme c'est pourtant le cas – soient sans appel. Le seraient-ils, toutefois, qu'ils ne pourraient plus guère être réalisés comme ils le sont. Et c'est là tout le problème. Pour le montrer, demandons-nous pourquoi les tests ne consistent pas simplement en contrôles de connaissances ? Celles-ci témoignent pourtant bien des processus d'acquisition et de compréhension et, au-delà, de la capacité d'une intelligence à s'investir en différents domaines, à s'approprier de manière plus ou moins exacte les informations qui lui sont transmises. On dira certes qu'un simple contrôle de connaissances peut se traduire par du « bachotage » chez les candidats, du « perroquetage » mais l'argument ne vaut guère. Il y a une marge entre apprendre par cœur une formule mathématique ou une règle juridique et être capable de les appliquer et c'est quelque chose dont les examens scolaires peuvent très bien

s'assurer. Mais tout cela, après tout, n'est jamais que ce que l'école est censée faire et ce que les tests, eux, ne peuvent pas faire, sauf à changer considérablement leurs protocoles.

On pourrait par exemple, dans le cadre d'un test, demander à des enfants ou des adultes de définir certains mots qu'ils emploient – le mot “demain” par exemple. Mais les tests deviendraient fort difficiles à réaliser : comment fixer la bonne réponse à une question qui en admet plusieurs, dont les sens peuvent de plus être fort différents. Supposons qu'on réponde : “demain correspond aux 24 heures qui s'écouleront à partir de ce soir à minuit”. Ce pourrait être une réponse peu imaginative ou une réponse délibérément minimale, formulée avec quelque ironie. Comment savoir ? *Dès lors qu'une intelligence est à l'œuvre, l'interaction est requise* : ici, par exemple, pour estimer ce que le questionné a vraiment voulu exprimer. Dans un cas vécu, un psychiatre cherchait à déterminer les capacités intellectuelles d'un vieux monsieur n'ayant plus toute sa tête. Il lui posa la question : qu'évoque pour vous la date 1515 ? Et le vieux monsieur répondit : le numéro de téléphone de François 1^{er} ! Humour ? Confusion ? Il faut de plus savoir, face à une telle réponse, qu'à l'époque où ce vieux monsieur était jeune, les numéros de téléphone n'avaient encore que quatre chiffres. Ce que les psychiatres d'aujourd'hui ne savent pas forcément.

Un texte d'Alfred Binet, qui éclaire sa démarche de mesure de l'intelligence, illustre très bien cette problématique. En fait d'intelligence, il s'agit pour Binet de s'intéresser aux fonctions de direction face à une problématique et d'adaptation à un contexte précis pour opérer des choix. De sorte qu'il doit être possible, estime-t-il, de mesurer « les effets utiles des actes d'adaptation et la valeur des difficultés ainsi vaincues » pour différencier les individus (avec T. Simon *L'intelligence des imbéciles*, 1909¹⁶²). Le problème, néanmoins, reste qu'en admettant une telle approche, on peut estimer inconsistants les tests – dont Binet est à l'origine - tels qu'ils sont construits aussi bien que les conclusions qu'on en tire et ridicules les conditions sous lesquelles ils ont lieu !

Le propre de l'intelligence est de se déployer en continuité avec d'autres, qui forment comme son milieu – l'intelligence est souvent une réaction et, pour la comprendre, il faut savoir appréhender à quoi elle réagit. De sorte que pour déterminer l'intelligence, il paraît difficile de lui tourner le dos dans le cadre d'un test dont les réponses sont déjà formées et qui ne ménage aucune possibilité d'interaction entre l'interrogateur et l'interrogé – même les tests menés individuellement évitent à tout prix l'échange et particulièrement les questions posées à l'examineur. L'intelligence qui a procédé à l'élaboration des tests paraît finalement

¹⁶² in A. Binet *Ecrits psychologiques et pédagogiques*, Toulouse, Privat, 1974.

aussi limitée que celle d'une machine. C'est une situation inverse de celle du test de Turing : l'homme, ici interrogateur, ne se distingue plus de ce que pourrait faire une machine.

Le test de Turing.

En 1950, Alan Turing a imaginé un dispositif pour déterminer sous quelles conditions un ordinateur pourrait être qualifié de véritablement intelligent. Il conviendrait, selon lui, de poser les mêmes questions à un ordinateur et à un être humain, sans savoir lequel des deux émet telle ou telle réponse. Turing postule alors qu'à 50% de réponses dont la source humaine ou machinale est indiscernable, la machine peut être qualifiée d'intelligente¹⁶³.

Turing est devenu une véritable icône contemporaine, particulièrement dans les domaines des technologies de l'information et de l'intelligence artificielle. Le raisonnement ci-dessus est cependant parfaitement idiot puisque, l'intelligence de la machine n'étant jamais que celle que lui a prêtée son concepteur, tout va dépendre évidemment des questions posées. Si on limite le jeu de questions/réponses à un domaine pour lequel l'ordinateur est programmé la machine pourra paraître plus intelligente mais non si la discussion est totalement ouverte – sauf à croire qu'un ordinateur peut penser de lui-même. Mais la machine, en l'occurrence, ne comprend rien ni aux questions qu'on lui pose, ni aux réponses qu'elle donne ! C'est comme si j'étais enfermé dans une pièce avec des livres de questions/réponses en chinois, une langue que je ne comprends pas, note John Searle. De temps en temps, je recevrais une feuille de papier avec une question écrite en chinois. Je devrais consulter les livres pour la retrouver et copier la réponse en retour, sans savoir de quoi l'on parle. Certains ont néanmoins objecté que l'on peut considérer que le système entier : pièce + livre + homme parle effectivement chinois !¹⁶⁴ Aux USA, des logiciels de conversation tentent de relever le défi posé par le test de Turing (lequel estimait que ceci serait réalisé pour 30 % des défis vers 2000). Un prix de cent mille dollars (le prix Loebner) est en jeu¹⁶⁵.

Turing, lui, n'était certainement pas si bête et reconnaissait que la question « les machines peuvent-elles penser ? » est trop dénuée de sens pour mériter discussion. De fait, se demander si un ordinateur peut penser est aussi intéressant que de se demander si un sous-marin sait nager. Néanmoins, ajoutait Turing, je pense qu'à la fin du siècle l'usage de mots et l'opinion commune des gens instruits auront tellement changé que l'on pourra parler de machines qui pensent sans crainte d'être contredit (*Computing machinery and intelligence*, 1950¹⁶⁶). En quoi Turing n'avait certainement pas tort et cela invite à considérer que, pour que l'intelligence artificielle accroisse ses pouvoirs, il faut sans doute que l'intelligence naturelle, la nôtre, se relâche !

¹⁶³ Voir H. Harrison & M. Minsky *Le problème de Turing* (roman), 1992, trad. fr. Paris, R. Laffont, 1994.

¹⁶⁴ Voir V. Descombes *La denrée mentale*, Paris, Minuit, 1995, chap. 6.

¹⁶⁵ Voir B. Christian *The most Human Human*, Doubleday, 2011.

¹⁶⁶ *Mind*, n° 59, 1950, pp. 433-460.

Au fond, dans leur conception même, les tests ne semblent pas trop s'intéresser à l'intelligence ! Compte visiblement davantage pour eux la possibilité de saisir autrui désarmé sous le regard d'un observateur – à quoi poser des problèmes, qui sont souvent autant de petits pièges, paraît bien mieux correspondre que sonder des connaissances. Peu inquiets de la nature de leur objet d'étude finalement, les tests d'intelligence sont bien peu scientifiques mais ils s'efforcent de paraître tels en mimant la position d'un observateur extérieur et impartial ; comme si, de la science, ils n'avaient retenu que la pose. Or, à en juger par le peu de critiques qu'ils reçoivent, il faut croire que celle-ci suffit. *Dans les tests, toute l'intelligence est d'avance prise par le concepteur du test, qui force celle des autres à s'égaliser au mieux à la sienne*¹⁶⁷ - notons que *cela représente une assez bonne définition de la bêtise !* Et dans le cas du test de Torrance, qui prétend évaluer la créativité, cela paraît même complètement aberrant : comment, par définition, pourrait-on saisir une créativité « en soi » ? Réponse des concepteurs du test : à travers la capacité à émettre des idées variées et originales, ce qui signifie réduire la créativité à peu de choses ! Quoi qu'il en soit, de quelle capacité dispose le correcteur pour estimer qu'une idée est originale ? Cela n'est pas fondé et pas même précisé.

Il est impossible de reconnaître une intelligence si on ne lui donne pas les moyens de s'opposer à la sienne – en l'occurrence, dans le cadre de tests, la possibilité de demander des précisions, de questionner le bien fondé de certaines interprétations, de reprendre l'examineur quant au sens même de sa démarche.

Dans le cadre éducatif, on a pu montrer l'importance de la relation de face-à-face direct notamment par rapport à des cours préenregistrés et diffusés en vidéo, souvent peu efficaces. Leurs propres émotions n'étant pas prises en compte, la plupart des enfants se désintéressent de ce qui leur est dit.

Mais, face aux tests tels qu'ils sont pratiqués, le plus intelligent est plutôt d'apprendre à en démonter les rouages et à en satisfaire les attentes. Et cela, dans le dos de l'examineur, que force sera de traiter comme un imbécile ! Il faut néanmoins accorder aux tests que, de ce point de vue, leur position n'est pas différente de celle qu'adoptent très généralement éducateurs et enseignants, dont le rôle et les capacités ne sont pas censés compter dans l'évaluation des élèves – Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron l'ont particulièrement souligné (*La reproduction*, 1970¹⁶⁸). L'échec ou la médiocrité des élèves ne sont jamais imputés aux professeurs eux-mêmes. Peut-être, comme le suggèrent les auteurs, parce que

¹⁶⁷ Voir J. Gobet *Les tests démystifiés*, Paris, Aubier, 1976.

leur fonction n'est pas tant après-tout de former que de décevoir chez certains élèves les aspirations encouragées chez tous ! (p. 252). Et peut-être surtout parce qu'une telle position est beaucoup plus confortable pour les enseignants.

L'intelligence d'autrui ne se mesure pas mais se juge par rapport à la nôtre car elle n'est jamais saisie que dans un rapport, une relation. Elle ne peut être isolée de la nôtre, puisqu'appréhender l'intelligence d'autrui met la nôtre en jeu. L'intelligence d'autrui est un effort de pensée qui m'est réclamé et, en ce sens, dès que je veux la caractériser, est toujours aussi la mienne. Dès lors, si j'adopte la position d'un observateur, en définissant des tests, je me ferme à toute idée de partage – cela recouvre aussi bien l'étude de l'intelligence animale, dans la plupart des cas. Je m'évite un effort de pensée et une telle attitude peut être nommée sottise, laquelle n'est pas affaire de nature mais d'attitude, de sorte que l'intelligence n'en protège pas.

La bêtise ne laisse guère d'autre issue face à elle que la dissimulation, la prudence, la ruse. Le test, qui prétend décider de ce que nous sommes et pouvons être et parce qu'il le prétend et peut nous nuire ainsi, doit être contourné. Une attitude moins habile se laissera prendre aux résultats des tests et s'estimera en fonction durablement moyenne, bête ou très intelligente. Ces deux attitudes étant les plus répandues, il ne faut sans doute pas s'attendre à une dépréciation des tests en général. Au contraire, l'avenir semble nous annoncer les tests-Adn, développés à des fins médicales et qui rapidement en viendront sans doute à prédire caractères et perspectives de réussite sociale. Contre eux, des protestations s'élèvent et s'élèveront sans doute, principalement éthiques et contestant le viol de notre intimité. Mais sans doute ne verra-t-on se développer que peu de suspicion quant à la possibilité de réduire les dimensions d'une personne à quelques acides aminés. Après tout, les fondements réels des tests de personnalité ou de QI ou, auparavant, ceux des élucubrations d'un Lavater ou d'un Gall, cherchant l'esprit dans un bout d'os crânien, ces fondements ont été peu critiqués et encore moins dénoncés comme les jeux de savants très médiocres. On dira plutôt que le QI ne mesure pas toute l'intelligence – ce qui est déjà reconnaître qu'il mesure bien quelque chose - que les tests de personnalité ne préjugent évidemment pas des conditions dynamiques dans lesquelles nos capacités pourront s'exercer, de sorte qu'ils ne prédisent en rien notre réussite future, etc.¹⁶⁸. En regard, on ne remarque guère le caractère circulaire des tests de QI.

Pour les élaborer, force est en effet de se prononcer sur ce qu'on estime être l'intelligence normale, faible et élevée d'individus par classes d'âge. Sur ces bases, les tests

¹⁶⁸ Paris, Minuit, 1970.

permettent de répartir des individus. Qu'est-ce que cela démontre ? Certainement pas que les tests sont valides car ce serait un raisonnement totalement circulaire. Définir l'intelligence, c'est tracer une démarcation entre des êtres dont *on se sent* proche et d'autres dont on se sent plus éloignés. Il s'agit d'inclure et d'exclure. Les tests ainsi ne permettent d'observer que ce que l'on sait déjà : il me semble que résoudre tel type de problème suppose d'être intelligent. Ceux qui les résolvent sont donc intelligents. Pourtant, cela ne me dit en rien ce qu'est l'intelligence – comme disait Binet, les tests ne mesurent pas l'intelligence mais l'intelligence est ce que mesure les tests. Le problème reste néanmoins que rien ne me permet de croire que ce qu'indiquent ainsi les tests soit vraiment intelligent. Je dois donc procéder par recoupements : ceux qui réussissent ces tests sont par ailleurs généralement reconnus comme intelligents. Mais c'est encore une fois circulaire puisque cela ne me dit en rien ce qu'est l'intelligence. Je peux encore vérifier que ceux qui réussissent ces tests en réussissent également d'autres. Cela paraît plus sérieux mais dans les tests d'intelligence, le fait qu'une épreuve soit réussie n'implique nullement que les autres le soient pareillement, y compris celles qui peuvent paraître beaucoup plus élémentaires. Binet le signale lui-même et ne s'en préoccupe guère. Mais cela n'est pas plus valide. Cela fournit quelques indices sur ce que l'intelligence est peut-être mais le problème est que l'on a déjà décidé de ce qu'elle doit être pour bâtir les tests. Le caractère circulaire n'est donc pas évité : les tests me permettent de vérifier ce que je sais déjà. Par-là, on ne peut s'étonner qu'ils soient souvent idéologiques.

Après les conscrits, les immigrants furent largement soumis à des tests aux USA. Une hiérarchie des différentes populations fut ainsi fixée de manière très nette au vu des résultats : les Britanniques étaient les plus intelligents, puis les Nordiques, les Slaves, les Latins, les Juifs, etc. Ce qui est assez étonnant quand on sait que les classements en fonction de leur QI des groupes raciaux ou ethniques de nos jours placent en général au sommet les Juifs ashkénazes, puis les Asiatiques, suivis des autres Blancs puis des Noirs. La capacité des tests à valider les hiérarchies sociales ou scolaires momentanées est toujours surprenante ! On en tire que les plus défavorisés ont un faible QI et que l'on n'y peut rien, mieux valant concentrer les moyens éducatifs sur des élèves à QI convenable. Telle est en effet la conclusion à laquelle aboutissent R. J. Herrnstein & C. Murray dans un ouvrage qui fit assez parler de lui (*The bell curve*, 1994¹⁷⁰).

¹⁶⁹ Voir par exemple M. Jeannet *La psychologie et la sélection des cadres*, Bruxelles, C. Denart, 1967.

¹⁷⁰ New York, The Free Press, 1994. Sur tout ceci, voir M. Huteau & J. Lautrey *Evaluer l'intelligence*, Paris, PUF, 1999.

Ces thèses héréditaristes ont leurs détracteurs, qui cependant corrigent généralement ces conclusions bien plus qu'ils ne les ruinent. Ainsi Richard Nisbett estime-t-il que moins de 50% du QI est héritable et non 75% ou 85%, comme le veulent certains héréditaristes (*Intelligence and how to get it*, 2009¹⁷¹). Et en regard, personne ne semble trop choqué de voir utiliser des notions aussi évidemment incertaines que les « Latins » ou les « Asiatiques » (quelles sont les limites de tels groupes ?), voire tout à fait fantasques, comme « les Juifs ashkénazes » (de quoi s'agit-il : d'un type physique ? d'une race ? d'un pool génétique isolable et pur ?). Au cours des trente dernières années, la différence de QI entre les enfants noirs et blancs de 12 ans est tombée de 15 à 9,5 points aux Etats-Unis. Si cela marquait une différence réelle, « raciale », les métis et les enfants blancs possédant plus de gènes européens (les afro-américains en possèdent 20% en moyenne, la proportion chez les différents individus pouvant varier de 0 à 80%) devraient avoir un QI plus élevé. Or ce n'est pas le cas !

4. 3. 15.

Evaluer l'intelligence.

Dira-t-on enfin que les tests ne partent pas de rien mais d'une multitude d'études menées en matière d'intelligence, notamment chez les enfants, telles que celles de Jean Piaget et de son école ? Mais considérons un instant ces études – celles par exemple que la collaboratrice de Piaget Bärbel Inhelder a mené auprès de débiles mentaux (*Le diagnostic du raisonnement chez les débiles mentaux*, 1963¹⁷²). Il s'agissait pour elle de tester l'hypothèse selon laquelle la débilité se traduit avant tout par des difficultés dans la construction d'opérations simples mais hypothético-déductives (dépassant la seule observation), telle que la conservation du poids ou de la substance d'un objet changeant de forme. Normalement, l'invariance de la substance est une idée acquise chez l'enfant à 7/8 ans, celle du poids à 10 ans et du volume à 11 ans. Mais les débiles ne la comprennent pas – *même si on la leur fait constater*. Ce point est fondamental : il ne s'agit pas d'en rester au simple effet d'un test, qui en lui-même n'assure de rien et qui, au mieux, constate un état mais non ses causes et expose à faire prendre un effet pour une cause. Si l'on ne sait pas réaliser telle épreuve, est-ce parce qu'on ne dispose pas de capacités suffisantes pour le faire ? La question doit au minimum être posée. Mais le test conclut d'emblée que si la réalisation n'est pas accomplie c'est qu'elle ne peut l'être. Il s'agit de valider l'expérience, de l'approfondir. Or rien de tel dans les tests de QI qui, quant à se prononcer sur les capacités individuelles, sont souverains : ils ont déjà décidé non seulement de ce qu'est l'intelligence mais de qui est intelligent et pourquoi.

¹⁷¹ New York, Norton, 2009.

Très tôt, il avait été suggéré que, pour être pertinents, les tests devraient en fait porter sur le processus d'apprentissage lui-même, correspondant à une évaluation dynamique de la capacité à modifier une performance initiale une fois la manière de résoudre le problème dévoilée. Ces idées furent notamment celles, en France, d'André Rey (*D'un procédé pour évaluer l'éducabilité*, 1934¹⁷³ & *L'examen clinique en psychologie*, 1958¹⁷⁴). Seraient-ils l'occasion d'un tel échange que les tests auraient sans doute une réelle dimension cognitive – soulignant les erreurs des testés dans un processus d'apprentissage et ne se prononçant sur leurs difficultés que si celles-ci se montrent décidément rebelles aux tentatives d'explication. Admettons en effet qu'un tel cas de figure signale une vraie difficulté du processus cognitif et que la vertu d'un test est de la signaler le cas échéant. Mais les principaux tests ne prennent pas cette forme, qui vont plutôt tout de suite au constat, sans se demander pourquoi les testés ont produit telles ou telles réponses. Ils sont mécaniques, bien que Binet ait d'emblée pu souligner que toute mesure de l'intelligence réclame du tact, du doigté, ainsi qu'une notion claire des effets de la suggestion (*Les idées modernes sur les enfants*, 1911¹⁷⁵). Ce sont là des remarques qu'on retrouve chez beaucoup de concepteurs de tests - ainsi Henri Arthus, inventeur du "test du village" avait-il coutume de dire que le test vaut ce que vaut le testeur. Des remarques qui ne peuvent demeurer qu'inapplicables cependant, dès lors qu'il s'agit, à travers les tests, comme l'explique un auteur, de détourner l'attention que se porte à soi-même celui qu'on examine et de la greffer sur un objet extérieur pour que le sujet se donne tel qu'il est. On ne peut pénétrer dans l'âme de son semblable mais on peut habilement saisir les qualités naturelles de son caractère, ajoute-t-il¹⁷⁶. L'individu, tel que le conçoivent les tests, recèle en lui son intelligence et il s'agit, comme à la dérobée, de lui en extraire un échantillon. A cet égard, les tests seront-ils assez vite dépassés sans doute : on voudra discerner l'intelligence, puisqu'on admet qu'elle est native, au niveau génétique. Une expérience conduite en Chine viserait ainsi à améliorer le QI des générations futures à travers le séquençage du génome de 2 000 des plus brillants esprits mondiaux afin d'identifier des gènes de l'intelligence et de sélectionner les embryons les plus prometteurs. En France, la presse a repris cette annonce sous le registre du « péril jaune » (voyez donc ce que préparent

¹⁷² Genève, Delachaux & Niestlé, 1963.

¹⁷³ *Archives de philosophie* 24, 1934, pp. 297-337.

¹⁷⁴ Paris, PUF, 1958. Voir l'intéressant examen de ce thème par M. Huteau & J. Lautrey *Evaluer l'intelligence*, Paris, PUF, 1999, chap. IX. Les auteurs soulignent que, de manière indirecte, les tests mesurent eux-aussi les capacités d'apprentissage.

¹⁷⁵ *Ecrits psychologiques et pédagogiques*.

¹⁷⁶ Voir J. Suter *La conversation dirigée, moyen diagnostique du caractère* in (collectif) *Le diagnostic du caractère*, Paris, PUF, 1949.

les Chinois !). Cependant, dans un monde quelque peu intelligent, certains commentateurs se seraient gaussés du caractère tout à fait grotesque d'une entreprise reposant sur la sélection de 2 000 des « plus brillants esprits mondiaux » ! Comment sont-ils donc choisis et par qui !?

*

Au total, la notion de quotient intellectuel se fonde sur une conception de l'intelligence qui, pour être devenue très commune, n'en est pas moins problématique. On définit en effet couramment de nos jours l'intelligence comme la capacité à acquérir des connaissances ou une compréhension des choses, particulièrement dans des situations nouvelles. Une définition assez contradictoire - puisqu'une capacité à comprendre ou connaître et une compréhension effective sont des choses bien différentes - et une définition qui, entre les deux, cherche plutôt à cerner la capacité, faisant ainsi de l'intelligence un outil autorisant de multiples usages, un potentiel, à l'opposé d'un simple savoir seulement appris. Et une autre idée devenue elle aussi commune se lie immédiatement à celle-ci qui veut que l'essentiel des apprentissages doit être réalisé avant l'âge adulte. Les tests de QI pour adultes sont ainsi les mêmes quel que soit l'âge : on admet que les capacités intellectuelles se figent à 18 ans – et même dès 5 à 6 ans, selon certains, pour lesquels le QI augmentera ensuite en valeur absolue mais sera stable relativement à sa classe d'âge.

Une telle vision de l'intelligence participe d'idées largement reçues désormais, notamment dans le monde éducatif, qui renvoient les savoirs aux bibliothèques et aux bases de données pour apprendre plutôt aux élèves à apprendre, à savoir se repérer dans un océan de connaissance – ce qui revient à attendre qu'ils sachent ce qu'ils doivent savoir et comment ils peuvent le savoir avant de savoir quoi que ce soit ! Ce qui évoque assez le Baron de Münchhausen qui, pour s'extraire d'une mare dans laquelle il est enlisé avec son cheval, se tire par ses propres cheveux !

Pourtant, c'est une conviction profondément ancrée à notre époque sans doute. Un observateur souligne ainsi le fait qu'à partir des années 1980 les poussettes d'enfants ont complètement changé d'orientation ! Jusque-là tourné vers ses parents, l'enfant dans sa poussette a été placé face au monde autour de lui. Pour le mettre en situation de l'appréhender directement et sans intermédiaire, sans doute¹⁷⁷.

Mais cette évidente absurdité retient peu et l'on oppose couramment de nos jours une intelligence « fluide » (une capacité de raisonnement) à une intelligence « cristallisée » (le

¹⁷⁷ Voir O. Rey *Une folle solitude*, Paris, Seuil, 2006.

savoir). Certains veulent alors que les tests soient à même de mesurer ces deux formes d'intelligence ou l'une seulement et la première ; laquelle, généralement associée à l'intelligence logico-mathématique passe volontiers pour être l'intelligence par excellence, dont on voudra seulement indiquer qu'elle n'est pas la seule (cf. les intelligences multiples ci-dessus) ou que mesurée seule, indépendamment de la capacité à adapter correctement son comportement, elle ne garantit pas des erreurs de jugement¹⁷⁸. En l'occurrence, mieux vaudrait expliquer comment il peut être possible de distinguer le raisonnement du savoir. L'un peut-il seulement être déterminé sans l'autre ? Mal aperçue par les concepteurs de test, cette difficulté se traduit par le fait que les tests, malgré leurs intentions, prennent assez souvent la forme d'un contrôle de connaissances : "trouver le synonyme de *repentant* parmi les mots : omniprésent, contrit, impécunieux, calleux, invasif". Pour répondre correctement, il faut bien entendu *connaître* le mot "contrit".

Surtout, parce que l'intelligence est pour eux une capacité et toute native, innée, puisqu'elle ne s'accroît pratiquement pas mais se révèle progressivement avec l'âge, les concepteurs des tests ne se prononcent pas ou peu sur le fait qu'on peut s'y préparer et apprendre à mieux maîtriser ceux-ci – de nombreux ouvrages existent pourtant à cet égard, qui sont en bonne place dans les librairies. Ce qui est tout à fait contradictoire avec l'idée d'une mesure des *capacités* intellectuelles. Il est pourtant assez facile de progresser dans ce genre de test, comme aux mots croisés, dès lors qu'on appréhende mieux la manière dont ils sont faits, leurs petits pièges et le niveau des réponses qu'ils attendent – faut-il dire alors que l'intelligence progresse en l'occurrence ? Aux USA, 20% des élèves d'une école furent choisis au hasard parmi dix-huit classes différentes et signalés à leurs professeurs comme ayant eu des résultats brillants à un test d'intelligence générale. Au bout d'un an, ces élèves enregistraient un gain de QI nettement supérieur à celui des autres.

Comment rendre compte cependant de "l'effet Flynn" ? Le psychologue James R. Flynn s'est en effet rendu compte que le QI progresse de manière constante de trois points en moyenne par décennie, pour toutes les classes d'âge et dans tous les pays où on a pris l'habitude de le mesurer – et ceci, particulièrement dans les épreuves des tests les moins liées aux programmes scolaires. En 1932, les QI très supérieurs (de 130 et plus) et inférieurs (de 70 et moins) représentaient chacun environ 2,25% de la population pour un bon quart aujourd'hui ! On s'attendrait à ce que ce phénomène soit référé au nombre d'individus soumis aux tests, au fait que beaucoup puissent se retrouver à en passer plusieurs tout au long de leur

¹⁷⁸ Voir par exemple K. E. Stanovich *What Intelligence tests miss*, Yale University Press, 2008.

scolarité, à l'accoutumance générale à ce genre d'épreuves d'un public mieux averti et mieux préparé mais pas du tout car toutes ces explications vont précisément à l'encontre d'une vision de l'intelligence comme capacité quasi innée distinguant les individus. On se demandera donc plutôt si nos capacités ne se sont pas effectivement développées, notamment sous l'effet d'un enrichissement de notre environnement visuel (ce qui encore une fois ne correspond pourtant plus strictement à une capacité)¹⁷⁹. Bref, on supposera un savoir qui ne sait pas qu'il sait, à quoi est finalement réduite l'intelligence à travers la notion de QI – comme un programme d'ordinateur. Il semble pourtant en l'occurrence que tout type d'exercice, une fois passée une période de mise en place, voit ses résultats s'améliorer de manière générale : on a appris à répondre à un exercice particulier et le test ne mesure plus finalement que la connaissance et l'habitude que l'on a de lui ou de questionnement similaires¹⁸⁰.

Certains soutiennent néanmoins que, depuis les années 70, une tendance inverse se constate : de trois points gagnés en moyenne par décennie, on serait passés à un point perdu tous les dix ans. On notera la précision de ce 1 point !

Au total, si l'on peut reconnaître que certains tests permettent, à la rigueur, d'apprécier l'aptitude d'un individu à remplir une tâche bien déterminée, aucun élément probant ne permet de croire qu'ils permettent de mesurer des aptitudes générales, telle que l'intelligence – si tant est que cela ait même un sens ! Dans les tests généraux, les questions ne traduisent rien d'autre que l'intelligence des concepteurs des tests ou plutôt l'idée qu'ils se font de l'intelligence et les réponses quantifient uniquement la capacité qu'ont les questionnés à se plier aux attentes des concepteurs. A partir de là, que des processus de sélection fondés sur des tests et présentés comme "scientifiques" puissent décider de l'orientation d'individus comme s'ils étaient à même d'appréhender leurs capacités, c'est-à-dire leur valeur pour la vie sociale, représente une aberration certaine – d'autant plus pernicieuse, si elle n'est pas détectée en tant que telle, qu'il s'agit là par excellence de l'un de ces dispositifs de contrôle social, susceptible de contraindre les libertés, contre lesquels les individus disposent de très peu de possibilités de résistance.

Bien sûr, s'il s'agissait d'évaluer des retards de développement mental – ce qui était effectivement l'objet du test de Binet – ce serait différent. Ou bien, si les tests visaient seulement à estimer la capacité à se livrer avec attention à de petits exercices empoisonnants,

¹⁷⁹ Voir par exemple U. Neisser « Sommes-nous plus intelligents que nos grands-parents ? » *La Recherche* n°309, mai 1998, pp. 46-52.

la docilité d'esprit qui permet de ne pas chercher à trop comprendre les questions, l'esprit procédurier, la passion des petites choses et le goût pour les menus problèmes – toutes qualités qui sont prisées dans la vie professionnelle après tout (même si l'on soutient volontiers le contraire !). Mais les tests prétendent cerner l'intelligence. On dit qu'au tennis, jouer avec nettement moins bon que soi rend plus faible. De la même façon, il convient de prévenir les gens intelligents qu'ils peuvent avoir l'air tout à fait bêtes face à des tests imbéciles ! Le QI est à l'intelligence ce qu'un horoscope est à la prédiction de : a) l'avenir, b) du destin, c) de nos attentes et espoirs, d) de nos envies, e) de la prédestination (choisissez le terme approprié).

*

4. 3. 16.

Transformer une apparence en nature.

Finalement, les tests ne se distinguent pas, malgré leurs revendications “scientifiques”, de la physiognomonie, ainsi que Georg Christoph Lichtenberg la caractérisait : une pensée par images, qui use d'analogies, de vagues régularités – “il pleut tous les jours de marché dit le marchand et toutes les fois que je mets le linge à sécher, dit la ménagère” (p. 247) – pour ramener des traits passagers, ponctuels, contingents, à une nature (*De la physiognomonie*, 1778¹⁸¹ ; ce texte qui visait Lavater eut un grand succès). Ou, plus exactement, pour considérer le comportement apparent de ceux qui passent les tests et leurs réactions comme autant d'indices de leurs dispositions intérieures, naturelles, sans soupçonner un moment que ces indices ne peuvent avoir de sens que pour ceux qui conçoivent les tests eux-mêmes.

C'est là un mode de pensée, montrait Hegel dans le cas de phrénologie, qui est totalement incertain (*Phénoménologie de l'esprit*, 1807, V A c3¹⁸²). Au départ, il y a l'idée qu'une personnalité s'exprime dans un visage, dans la main, dans la forme du crâne. Mais de quelle façon ? Dès qu'elle tente de se préciser, une telle idée se retrouve à lier des objets qui n'ont aucun rapport entre eux – un nez mince est un signe de distinction, une certaine protubérance crânienne indique une disposition aux mathématiques, un front élevé signale une vaste intelligence. Mais le signe, en l'occurrence, n'est rien de ce qu'il indique. L'appariement se fonde sur une vague communauté de sens : la distinction correspond mal à la grosseur ; une main chaude est signe de vitalité, elle indique donc un tempérament sanguin

¹⁸⁰ Voir M. Beauvallet *Les stratégies absurdes*, Paris, Seuil, 2009.

¹⁸¹ in *Le couteau sans lame et autres textes satiriques*, trad. fr. Paris, J. Corti, 1999.

¹⁸² trad. fr., Paris, Aubier, 1991.

pour la chiromancie - on voit mal la froideur associée à la vitalité, en effet. Dès lors, la conclusion est aussi incertaine que la correspondance est lâche : aux lignes de la main sont associés les principaux traits du caractère et si la ligne “mentale” est courbe puis droite, le caractère sera rigoureux mais capable d’abord de s’adapter¹⁸³. A moins de réduire directement le caractère recherché à son signe, comme la phrénologie associe la personnalité et l’intelligence au modelé crânien. L’intelligence est alors si brutalement réduite à quelques bosses que l’incertitude n’est pas dissipée et se traduit dans la question de savoir à quoi l’on a effectivement affaire : un être ou une disposition à être ?

Hegel semble s’être intéressé d’assez près à la physiognomonie, très en vogue à son époque¹⁸⁴. De fait, il ne la condamne pas purement et simplement : le caractère différencie les hommes qui, ainsi, sortent de l’indétermination. Mais cette particularisation est contingente. De là les erreurs faciles de la physiognomonie. Les traits extérieurs peuvent autant traduire la pensée que la dissimuler (*Encyclopédie des sciences philosophiques*, 1830, Philosophie de l’esprit, § 411 add.¹⁸⁵). Le caractère ne devient fixe et n’échappe à la contingence, il ne se développe, qu’avec la volonté (§ 395 add.).

Mais peut-être estimera-t-on qu’il s’agit de saisir une forme globale, une totalité individuelle qui empreint tout entière la personne et ses traits, son comportement. Pour Ludwig Klages, ainsi, la graphologie ne consiste pas à rechercher le caractère dans l’écriture, comme si celui-là était la cause de celle-ci. Il s’agit plutôt de saisir le rythme singulier qui marque à la fois l’un et l’autre. La graphologie ne consiste donc pas à décrire mais à développer, sur la base de ce qu’elle est à même de saisir dans une écriture (*Expression du caractère dans l’écriture*, 1917¹⁸⁶). Ainsi, ne s’agit-il alors même plus de rapporter un signe à ce qu’il indique et qui le fonde. Le caractère d’autrui est tout entier réduit à l’impression qu’il fait et est finalement entièrement constitué par celui qui en juge. Telle est l’intelligence dans les tests de QI, nous l’avons souligné. La graphologie en fournit un exemple si patent qu’il convient de s’y arrêter un instant.

*

La graphologie.

¹⁸³ D’après J. de Bony & S. Leclair *Voyage au creux de la main*, Paris, R. Laffont, 1986. La chiromancie est la “science” de la lecture de la main, distincte de la chiromancie, fondée sur un don de voyance, qui lit l’avenir dans la main.

¹⁸⁴ Voir K Rosenkranz *Vie de Hegel*, 1844, trad. fr. Paris, Gallimard, 2004, p. 110.

¹⁸⁵ trad. fr. Paris, Vrin, 1988.

¹⁸⁶ trad. fr. Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1947. Sur Klages, voir P. Ricœur *Philosophie de la volonté I*, 1950 (Paris, Seuil, 2009) III^o partie, II, I p. 460. Ricœur traite des caractérologies p. 447 et sq.

Elle est toujours assez largement utilisée en France – c’est visiblement une spécificité nationale – dans le recrutement des cadres¹⁸⁷. Puisant dans de vieilles idées¹⁸⁸, elle a été formalisée dans la seconde moitié du XIX^e siècle¹⁸⁹ et s’en ressent : ses critères évoquent encore souvent l’école communale et ses appréciations les manuels de savoir-vivre de l’époque – pour dire que la signature de Guynemer est “comme un avion qui s’élève vers l’azur” et l’écriture de Lyautey “un exemple de droiture et d’honneur”¹⁹⁰. Ce n’est pas dans un traité de graphologie que l’on va s’intéresser aux côtés plus intimes d’un homme qu’on surnommait volontiers « la maréchale » ...

Elle associe différents caractères à 7 « champs graphiques » : direction, dimension, forme, ordonnance, continuité, pression, vitesse et prétend en tirer les dominants psychologiques d’une personne. Tout signe graphique est néanmoins nuancé par un autre et l’interprétation graphologique fait ainsi appel à l’art du coup d’œil, notamment pour pleinement saisir le geste typique de chaque écriture.

Ayant pour seul objet d’étude des lettres tracées sur une feuille de papier, la graphologie utilise bien sûr essentiellement des critères spatiaux et ceci de manière assez évidente – une écriture orientée vers le haut marque la spiritualité (l’inverse ne se dira jamais !) ; vers la gauche, elle est tournée vers le passé, etc. Pour le reste, on procède par associations vagues de symboles : écriture harmonieuse = clarté d’esprit, petite écriture = minutie, mettre bien les points sur les i = être précis et minutieux, etc. L’idéal de l’écriture correspond à celui de l’honnête homme : clarté, simplicité, absence de signes extravagants, de grands mouvements, de formes recherchées et prétentieuses. En fait de liaison entre l’écriture et le caractère, on procède ici par synonymie : une écriture rapide = un caractère actif ; voire par simple tautologie : une écriture harmonieuse = harmonie personnelle.

Un effet de halo.

Bien entendu, ce petit jeu a ses limites – à une belle âme correspond un beau corps et à une grande âme, un grand corps ? demandait Lichtenberg – il n’en reste pas moins que ce genre de correspondance est assurée de “marcher” parce qu’elle n’apprend fondamentalement rien que ce que l’on sait déjà. On ne fait que nommer ce qui n’était pas dit. Encore une fois se

¹⁸⁷ Voir M. Bruchon-Schweitzer « La graphologie, un mal français ? » *Pour la science* n° 268, février 2000.

¹⁸⁸ Voir par exemple Camillo Baldi *Traité des indices tirés des lettres missives, ou l’Art de connaître à l’examen d’une lettre missive les mœurs et les habitudes du scripteur*, 1622, trad. fr. Paris, Société de graphologie, 1900.

¹⁸⁹ Jean-Hippolyte Michon *Système de graphologie*, 1875 (Paris, Payot, 1944) ; J. Crépieux-Jamin *Traité pratique de graphologie*, 1885 (Paris, Flammarion, 1947).

¹⁹⁰ D’après P. Foix *La graphologie dans la vie moderne*, Paris, Payot, 1966, p. 94 & p. 102.

confirme ce que nous avons déjà souligné plus haut : toute étude de personnalité et de caractère paraît d'autant plus valide qu'elle respecte les critères d'évaluation les plus socialement reconnus et stéréotypés. Or cela « marche » car une grille d'analyse paraissant technique, sérieuse dès lors qu'elle est assez absconse, utilisée pour énoncer des vérités facilement reconnaissables et immédiatement compréhensibles produit un véritable effet de découverte, comme si les mots avaient manqué jusqu'ici pour dire ce que nous avons remarqué, en un effet de connaissance tout à fait plaisant. Il n'y a dès lors guère de surprise si toutes les manières graphologiques ou autres de caractériser autrui plaisent durablement et possèdent même une incontestable force persuasive qui, chez beaucoup, emporte la conviction au point de ne plus trop se préoccuper des exceptions qui les infirment et qui seront vues, justement, comme des exceptions confirmant la règle. Nulle surprise en cela car c'est sans doute la manière la plus courante dont nous pensons. Nous comprenons souvent les choses avant même de nous interroger pour savoir ce qu'elles sont. Une chose nous plaît ou nous déplaît pour une raison qu'on ne découvre qu'ensuite – et qu'on ne découvre que parce que cela plaît ou déplaît. Seules la culture et l'expérience conduisent à se méfier de tels raisonnements, la conscience que les choses ne sont peut-être pas si simples, qui conduit à analyser ces dernières, comme à interroger le sens des termes que nous leurs accolons. Comment fixer la mesure exacte d'un tel scrupule néanmoins ? On peut seulement souligner qu'un caractère prêté à certains êtres paraîtra d'autant plus universel et indiscutable que l'expérience personnelle du monde est plus superficielle et moins exigeante – ce qu'il est néanmoins difficile de fixer précisément. D'autant que plus d'attention portée à autrui peut conduire à investir plus d'indices et de signes dans des détails parfois insignifiants, le champ étant évidemment vaste : on peut étudier la façon de marcher, de s'habiller, de manger, etc. Certains se fient à la mine des chaussures. Chacun a ses petits “trucs”, souvent à peine conscients. Personne, de toute façon, ne réduit ses gestes au strict minimum nécessaire. Il reste toujours un excès, qui nous échappe le plus souvent et à travers lequel les autres peuvent être tentés de nous deviner à la dérobée, bien que ce soit là ce qui dépend le moins de nous-mêmes et ce qui est donc à même de nous saisir sous un jour totalement étranger à ce que nous sommes. D'autant que cela se mêle le plus souvent à différentes manières de nous imaginer tels que nous sommes. Je me suis toujours imaginé tous ceux que je rencontrais, écrit Romain Gary. Mieux vaut les inventer que perdre son temps à essayer de les connaître.

Mais lorsqu'ils ne correspondent pas à ce que vous imaginiez d'eux, vous leur en voulez terriblement. Ils ne sont pas dignes de votre talent ! (*Chien Blanc*, 1970, p. 15¹⁹¹).

Spontanément, nous prêtons aux autres bien peu de capacités à se faire eux-mêmes. Nous les voyons commandés par leur nature ou répondant à la manière dont nous voudrions qu'ils soient. Sans compter qu'arrive un moment, comme le note Italo Calvino, où l'esprit se refuse à accepter d'autres physionomies, d'autres expressions. Sur toutes les nouvelles figures qu'il rencontre, il imprime de vieux dessins, pour chacune il trouve le masque qui colle le mieux (*Les villes invisibles*, 1972, p. 113¹⁹²).

A partir de là, tout l'art consiste 1) à retenir des types assez évidents : ainsi grosseur et maigreur renvoient spontanément à des manières d'être différentes qu'il n'est pas nécessaire de préciser ; 2) à leur associer un caractère symbolique (le gros = la rondeur) et 3) de prolonger cette approche vers des caractères moins immédiatement liés mais toujours parlants, tels que : le gros = la timidité (on passe de l'un à l'autre en admettant qu'un corps gros est quelque peu difforme et donc source de complexes), puis plus secrets : le gros = la mélancolie (car on ne peut se sentir bien dans cet état, qui n'est pas non plus sans culpabilité). Parfois, les correspondances sont plus difficiles à cerner : l'arrondi du front indique le concret (il semble que ce soit par rapprochement avec la forme du bébé, donc d'une pensée peu développée). Mais pour la pensée commune, niveau auquel se situent toutes ces caractérolgies, cette difficulté rend crédible la démarche, lui donnant un vernis de technicité, de sorte que cette opacité du signe à ce qu'il indique paraît finalement indispensable. Le tout est de tenir compte que certaines associations sont pratiquement impossibles : le brillant ne peut qu'indiquer l'ardeur, pas la fadeur ou la tiédeur, qui convient mieux au rond, qui est réfléchissant - au corps gros pourront ainsi être associés le calme, le flegme. Le large, de même, ne peut indiquer une restriction. Donc un large front...

Ce sont là, note Henri Wallon, des notions suffisamment courantes et consacrées pour pouvoir répondre dans la conscience de chacun à un jugement acceptable ou à un motif plausible. Par-là, la science est ramenée à l'opinion la plus commune, comme le réel à l'apparence. Les choses sont coupées de leur devenir et tout est transfiguré en nature (*Les origines du caractère chez l'enfant*, 1949, Introduction¹⁹³).

Enfin, il sera bon d'ajouter le détail qui fait vrai. Le portrait sera plus saisissable, plus parlant, si on lui ajoute quelques traits anecdotiques. Les personnes relevant de tel type de

¹⁹¹ Paris, Gallimard, 1970.

¹⁹² trad. fr. Paris, Seuil, 1974.

¹⁹³ Paris, PUF, 1987.

caractère ont “des dents mal plantées mais saines”, lit-on dans un ouvrage de morphopsychologie. Della Porta commentait les grains de beauté. Tout est affaire de tact néanmoins, car à faire une trop large part à l’anecdotique, jusqu’à réduire un type à des caractères totalement historiques, contingents, la description perdra bien sûr toute généralité – dans un ouvrage de morphologie toujours vendu de nos jours, on nous parle du type “cubique”, saisi comme un paysan du début du XIX^e siècle : “il s’entortille souvent dans un immense ceint de flanelle”, “lorsqu’il rompt le silence, c’est pour discuter le prix des denrées”...¹⁹⁴

Cette façon de penser évoque beaucoup le dessin d’enfant : on ne représente pas ce qu’on voit mais tout ce qu’on sait, on juxtapose ainsi l’essentiel et l’accessoire, on use de raccourcis car on ne retient que ce qui est parlant et les éléments en paraissent totalement disproportionnés¹⁹⁵. Ainsi, d’ailleurs, les dessins d’enfants eux-mêmes sont prétextes à de savantes interprétations caractérologiques : en cherchant un appui à son dessin dans le bas de la feuille, l’enfant trahit son manque de confiance en lui-même, etc.¹⁹⁶. Pour Mélanie Klein, dessins et jeux d’enfants peuvent remplacer la parole pour accéder aux fantasmes, aux angoisses, à l’inconscient des plus jeunes (*La psychanalyse des enfants*, 1932).

*

Finalement, tous ces petits jeux caractérologiques ne renvoient qu’aux préjugés de ceux qui les façonnent, reposant essentiellement sur le fait que cela même qui est énoncé n’est jamais clairement défini : ainsi l’intelligence dans les tests de QI, réduite à une inégalité de résultats incertains. Une telle approche est très générale et n’a pas besoin de tests. On nous explique par exemple que le gène codant le transport de la sérotonine dans le cerveau déterminerait pratiquement à lui seul le tempérament optimiste ou pessimiste. Selon ce que rapporte une revue scientifique, on présente en effet des images positives ou négatives à des personnes possédant différents variants de ce gène et ceux qui possèdent (ainsi est-ce écrit) deux copies du gène avec des allèles longs, ce qui réduit la production de sérotonine, choisissent des images positives et réciproquement ceux dotés d’allèles courts. Cependant, comment peut-on « choisir » des images négatives ? Le test demandait-il de choisir certaines images en réponse à la question : qu’est-ce qui vous rend heureux ? Et vraiment les uns

¹⁹⁴ D’après J. Sterne *Pratique et application de la morphopsychologie*, Paris, Maloine, 1990.

¹⁹⁵ Voir G. H. Luquet *Le dessin enfantin*, Paris, Alcan, 1927.

¹⁹⁶ D’après P. Wallon *Le dessin d’enfant*, Paris, QSJ PUF, 2001, p. 68.

auraient alors choisi des images de fleurs et de bébés et les autres d'accidents de la route et de bombardements !? A partir de populations génétiquement différenciées, n'aurait-on pas plutôt surinterprétés certaines réponses ou biaisé quelque peu la manière dont on pouvait répondre au test ?

Les études qui ont voulu valider l'association que Sheldon formule entre caractères morphologiques et tempéraments n'ont trouvé aucune corrélation significative entre eux. Sheldon et ses collaborateurs auront sans doute été victime d'un "effet de halo" : l'influence des stéréotypes associés à l'apparence physique a pu induire chez eux des attentes et des perceptions particulières quant aux différents tempéraments. Plus généralement, on parle d'effet de halo lorsqu'un ou quelques traits de caractère ou de personnalité conditionnent la perception globale d'un individu¹⁹⁷. Cet effet peut tenir tant à la perception de certains traits qu'aux possibilités d'assemblage même des différents traits de caractère entre eux : « honnête » et « sincère » vont mal avec « égoïste » et « vantard » même s'ils ne sont pas contradictoires, ces deux derniers traits tendront dès lors à être négligés ou resteront inaperçus si les premiers sont identifiés. Il y a là un effet de halo dit « de consistance évaluative » que conditionnent des « théories implicites de la personnalité »¹⁹⁸. En ce sens, un effet de halo peut être créé par un trait fortement évaluatif (cet individu est « bon ») qui restreint de lui-même, par son importance, les possibilités de description complémentaires qui n'entrent pas en parfaite correspondance avec lui. C'est ainsi qu'un « saint » ne peut qu'avoir toutes les qualités et un « héros » ou un « génie » que des défauts qui n'amoindrissent justement pas l'héroïsme ou le génie : on peut imaginer qu'un héros de grand courage soit sujet à une colère démesurée (Achille) mais non qu'il soit paresseux !

L'effet de halo tient enfin à un phénomène d'autosuggestion amenant les examinateurs à saisir directement dans ce qu'ils observent cela même qu'ils s'attendent à y trouver – ainsi Gall confirmait-il le génie de grands hommes en palpant ce qu'il croyait être leur crâne, qui n'était pas du tout le leur. L'armée israélienne tira un jour au sort des soldats et fit croire à leurs instructeurs que, ces soldats étant particulièrement doués, ils allaient obtenir d'excellents résultats – ce qui fut effectivement le cas¹⁹⁹.

¹⁹⁷ Voir S. Asch "Forming impression of personality" *Journal of abnormal & social psychology* 411, 1946, pp. 258-290.

¹⁹⁸ Voir O. P. John, S. E. Hampson & L. R. Goldberg "The basic level in personality trait hierarchies: studies of traits use & accessibility in different contexts" *Journal of personality & social psychology bulletin* 7, 1991, pp. 523-528.

¹⁹⁹ Voir D. Eden & A. B. Shani "Pygmalion goes to boot camp: expectancy, leadership and trainee performance" *Journal of applied psychology* n° 67, 1982, pp. 194-199.

On ne peut donc guère s'étonner de retrouver dans les approches caractérologiques tous les préjugés d'une époque ou d'un milieu – l'ouvrage *Tempéraments et caractères selon les individus, les sexes et les races* (1892²⁰⁰) d'Albert Fouillée est ainsi souvent présenté comme un véritable bréviaire du sexisme et du racisme du XIX^e siècle (qui, dès son époque, fera d'ailleurs comme tel l'objet de sévères critiques²⁰¹). Et finalement, toutes les tentatives de déchiffrement des hommes que nous avons retracées, nous rappellent que *notre personnalité n'est jamais que l'idée qu'autrui est capable de se faire de nous. Je suis mais ne connais pas mon caractère. Les autres le connaissent mieux que moi. C'est que mon caractère est en eux et il n'existe que tel que mon milieu social immédiat est capable de le percevoir et de le nommer*. C'est pourquoi, dans la mesure où donner une expression claire de soi est nécessaire à la vie sociale, la constitution d'une personnalité relève inévitablement d'une mise en scène, comme étudiée par Erving Goffman (*La mise en scène de la vie quotidienne 1. La présentation de soi*, 1959²⁰²). Elle varie en exigences et en richesse avec les milieux.

Le caractère désigne ainsi finalement la manière dont un individu fait face à son milieu, note Alfred Adler (*Connaissance de l'homme*, 1921²⁰³). La personnalité désigne tout à la fois le jugement social et la manière dont chaque individu entreprend de *l'affronter*. Ce terme n'est pas trop fort car il s'agit bien d'un rapport de pouvoir. Y compris dans le rapport direct de personne à personne, dès lors que nous devons ou voulons plaire à autrui ou être accepté par lui. De cette confrontation sera issue la manière dont nous apprenons à nous connaître, c'est-à-dire à nous caractériser selon des termes communs.

Les tests, à ce titre, surjouent la vie sociale. Nous avons voulu le montrer, *tous les dispositifs de mesure des hommes et de leurs capacités sont marqués par l'irréversibilité des rôles entre l'observateur et l'observé. Ce dernier valide et enrichit le savoir de l'observateur. Il n'a aucun moyen de réformer le jugement qui sera fait de lui. L'observé est dépossédé de la représentation de lui-même. Le plus souvent, d'ailleurs, il ne sait pas – il ne doit surtout pas savoir, pour le succès du test – pourquoi telle question lui est posée. Ainsi, la personnalité de l'observé ne peut manquer d'être niée, au nom de la scientificité fantasque de dispositifs d'évaluation qu'il convient de nommer finalement des instruments de contrôle social* – certes, peu efficaces et n'intervenant pas de manière centrale dans nos vies. Cela permet néanmoins de désigner les institutions qui les utilisent (école, armée, entreprises, administrations) comme autant d'institutions spécialisées dans le gardiennage des hommes. Des institutions qu'Erwin

²⁰⁰ Paris, Alcan, 1901.

²⁰¹ Voir notamment J. Finot *Le Préjugé des races*, Paris, Alcan, 1905.

²⁰² trad. fr en 2 volumes, Paris, Minuit, 1987-1990.

Goffman nomme « totalitaires » (*total institutions*) parce qu'en leur sein les individus ne produisent pas tant des actes, dont ils sont responsables, que des symptômes pour un regard qui les surveille et dont l'interprétation, le sens, leur échappe, jusqu'à les réduire totalement aux catégories dont use ce regard. Goffman a ainsi voulu particulièrement montrer comment, en asile, les patients sont enfermés dans un rôle de fou, soumis à une discipline (les instructions pour ranger son trousseau, les permissions, les horaires, etc.) par laquelle l'institution marque que les nécessités de sa propre organisation passent les premières, loin d'avoir à s'adapter à des adultes indépendants et autonomes (*Asiles*, 1961²⁰⁴). « Fou » est dès lors aussi un rôle à jouer, le plus souvent malgré soi pour ceux qui tombent sous cette appellation. Même à l'hôpital, sur son lit de mort, il faut jouer la comédie. Le personnel apprécie en effet les malades « résistants », écrit Michel Houellebecq (*Plateforme*, 2001²⁰⁵).

On rapporte une expérience ayant consisté à introduire huit faux patients dans une institution psychiatrique, qui ne furent pas du tout détectés, seuls les autres patients soupçonnèrent souvent quelque chose...²⁰⁶

Il y a abrutissement là où une intelligence est subordonnée à une autre. La raison se perd quand un homme parle à un autre homme qui ne peut lui répliquer, souligne Jacques Rancière en présentant les expériences pédagogiques de Joseph Jacotot (*Le maître ignorant*, 1987²⁰⁷).

Au début du XIX^e siècle, Joseph Jacotot, lecteur de littérature française à l'université de Louvain, développa des méthodes pédagogiques particulières, le conduisant à enseigner des matières comme la peinture et le piano dont il ignorait tout. Mettant en cause le principe selon lequel un maître doit transmettre des connaissances, il estimait plutôt que tous les hommes sont dotés de la même intelligence et que l'on peut enseigner ce qu'on ignore si on émancipe l'élève, c'est-à-dire si on le contraint à développer sa propre intelligence²⁰⁸.

*

L'asservissement par la surveillance. Le Big Data.

Au total, il y a un mode d'asservissement dont notre époque se méfie encore peu et qui se développe cependant à travers de nouveaux modes de surveillance. Il s'agit désormais de

²⁰³ trad. fr. Paris, Payot, 1949, p. 108.

²⁰⁴ trad. fr. Paris, Minuit, 1968.

²⁰⁵ Paris, Flammarion, 2001.

²⁰⁶ Voir D. Rosenhan *Etre sain dans un environnement malade*, 1973 in P. Watzlawick *L'invention de la réalité*, 1985, trad. fr. Paris, Seuil, 1988.

²⁰⁷ Paris, 10/18, 1987.

²⁰⁸ Sur ce thème, voir également G. Steiner *Maitres et disciples*, 2003, trad. fr. Paris, Gallimard, 2003.

sonder nos intentions – dans un but de sécurité publique ou de marketing commercial – à notre insu. Au bout de la logique des tests, s’est largement répandue l’idée que les individus sont faciles à capturer à travers quelques signaux-test apparemment neutres.

Une étude publiée dans *Science* en 2014 a pu montrer que les dates et lieux de seulement quatre de nos achats par carte bancaire suffisent à nous distinguer parmi plus d’un million d’autres porteurs de cartes. Nous avons tous ainsi comme une « signature » à travers nos achats et cela signifie qu’il est devenu aisé de nous cibler individuellement, même noyés dans une masse considérable de données. C’est l’objet même du *Big Data* (voir 2. 6. 12. & ci-dessus 4. 3. 1.). Il correspond d’abord au fait que, sur internet, nous laissons partout des traces de notre passage. D’un site à l’autre, des cookies ou d’autres dispositifs de traçage (dès lors que le recours aux cookies a été limité) gardent mémoire de nos interactions et, avec les réseaux sociaux, notre vie sociale est désormais largement étalée. Avec internet, une nouvelle ressource est apparue : une masse de données gigantesque qu’il s’agit d’exploiter. *Peu de gens réalisent encore cependant que leur simple activité en ligne représente une richesse pour d’autres et que si les sites marchands sont gratuits, ainsi, c’est qu’ils en sont les produits !*

D’un point de vue commercial, le but principal est donc, à travers l’analyse des données disponibles, de parvenir à prédire des comportements, de formuler des offres en conséquence et ceci à l’échelle individuelle des clients. Ce marketing intrusif, indiscret, qui s’est largement développé sur le Net, a déjà produit des aberrations : la presse anglo-saxonne a rapporté par exemple le cas des parents d’une adolescente intrigués de recevoir toutes sortes d’offres concernant leur prochain statut de grands-parents. Une société de marketing avait en effet déduit des dépenses par carte de l’adolescente qu’elle était enceinte mais ses parents n’étaient pas au courant ! Encore ces sollicitations commerciales peuvent-elles paraître anodines par rapport à d’autres pratiques qui se mettent actuellement en place.

De nouveaux acteurs proposent aux banques une évaluation des populations sous-bancarisées. Cela inclut la consultation des comptes des personnes qui sollicitent un crédit (ce qu’on nomme l’agrégation de compte, officialisée et facilitée – parce qu’on en attend un effet de concurrence – par la seconde Directive sur les moyens de paiement européenne). L’emprunteur doit fournir ses codes d’accès aux services en ligne de sa (ou ses) banque(s). Certes, cela peut paraître différer assez peu de la pratique courante consistant à demander les derniers relevés de compte pour évaluer la situation financière d’une personne qui demande un crédit. Toutefois, le fait que l’emprunteur ait à céder ses codes d’accès de banque en ligne

marque qu'une barrière est franchie. *C'est en fait une affaire de dignité ! Nous ne sommes plus tout à fait dans le cadre d'une relation fondée sur une base déclarative, avec des vérifications. Le client est comme dépossédé de sa propre parole et il ne sera pas davantage prévenu de ce qu'on regarde exactement sur son compte.* Il en va de même lorsqu'on sonde le profil psychologique du candidat emprunteur, en étudiant par exemple la manière dont il se déplace sur le site du prêteur. *L'emprunteur est alors pisté à son insu.* On parle de *behavioral analytics*. Un cran plus loin, on peut aller regarder la page Facebook de l'emprunteur, où tant de gens étalent leur vie privée, pour savoir s'il est digne de se voir accorder un crédit. Un certain nombre de nouveaux établissements de prêts s'attachent ainsi aujourd'hui à développer des *social graphs* dans leurs procédures d'octroi de crédit. Or que regarde-t-on exactement sur les pages Facebook ? Se connecter après minuit, compter peu de membres de sa famille parmi ses amis, être divorcé, avoir souvent changé de banque sont autant de signaux négatifs. On regarde la qualité des amis qui apparaissent et on demandera à ce que certains puissent être directement interrogés (*character references*). Le score sera d'autant plus favorable que les amis seront jugés excellents. Réciproquement, tout emprunteur se comportant mal (ne remboursant pas aux dates prévues notamment) compromettra le score de ses amis.

Au total, tout ceci va bien au-delà d'une simple intrusion dans la vie privée : les prêteurs se décident non plus en fonction de la situation financière d'un emprunteur mais du mérite qui lui revient à leurs yeux – charge à lui de devenir le plus transparent possible. Avertir ses amis de ses engagements, revient à juger l'emprunteur irresponsable mais on dira que c'est pour son bien après tout. Ainsi risque-t-on, au nom de la lutte contre l'exclusion financière, de précipiter les populations les plus fragiles dans une situation de perpétuelle immaturité, dans un monde où la protection de la vie privée deviendra de plus en plus un privilège. Et malheur à ceux dont le profil ne sera pas jugé satisfaisant sur les réseaux sociaux : leurs amis seront avertis que leur fréquentation diminue leur propre score et donc leurs chances d'accéder au crédit ! C'est exactement ce qui s'est mis en place, en Chine, avec Sesame Credit.

*

Imaginez que tout ce que vous avez fait sur internet depuis des mois soit enregistré quelque part : vos achats, vos visites de sites, vos conversations sur les réseaux sociaux, etc. et que tout ceci vous donne des points, en fonction desquels vous pourrez disposer d'un prêt

et bien d'autres choses encore, comme d'une réponse favorable à une demande d'emploi, car votre score est public. Voilà à quoi ressemble Sesame Credit que les géants de l'internet Alibaba et Tencent ont développé pour eux-mêmes mais avec le soutien direct du gouvernement chinois et qui a finalement été choisi d'étendre à l'ensemble de la population, au titre d'un « crédit social ».

Au départ, il s'agissait d'un système de *gamification* : à vous en effet de gagner un maximum de points. Car certains comportements vous en ôtent, comme de jouer beaucoup aux jeux vidéo et d'autres vous en accordent, comme d'acheter des couches (!). L'échelle va de 350 à 950 points. Avec un score minimum vous aurez de la peine à trouver du travail ou à obtenir un prêt bancaire.

Le système est ainsi étendu à l'ensemble de la vie sociale. Cela paraît logique dès lors qu'il intègre de plus en plus des éléments propres au comportement en société des emprunteurs – on peut ainsi perdre des points en mangeant dans le métro. Ne pas avoir réglé des amendes ou des impôts peut bloquer les possibilités de voyager, etc. Dès lors, on passe de l'appréciation des comportements à une surveillance constante et minutieuse, qui trouve deux autres relais : la dénonciation publique (les injonctions et rappels à l'ordre faits aux contrevenants peuvent être diffusés sur des écrans urbains ; la note de crédit social est communiquée aux commerces et services publics) et la dénonciation privée (elle peut augmenter ses propres points) qui aboutit à faire que tout le monde note tout le monde – ce qui dans l'esprit du système pourrait prendre une forme proche de celle des émissions de télé-réalité.

Le système issu de Sesame Credit paraît ainsi bien plus sophistiqué que ce qu'Orwell avait pu imaginer. Faire du *credit score*, c'est-à-dire du niveau de confiance qu'un établissement de crédit est à même de vous accorder (ce que les Chinois ont d'abord copié du système américain des *credit bureau*), l'indice de toute sociabilité. Et présenter ce score sous forme de jeu ouvert et responsabilisant : à vous en effet de gagner un maximum de points ! A vous de vous composer une image sociale et de l'étaler publiquement – c'est après tout ce qu'invitent déjà à faire les réseaux sociaux. Qui pourra vraiment se plaindre de voir apparaître de tels marqueurs de confiance partageables entre les personnes ? Il est intéressant de constater que le réseau de rencontres Baihe (qui réunit 90 millions de Chinois) a été l'un des premiers à adopter Sesame Credit.

*

Rien n'interdit d'envisager le développement de dispositifs comparables à Sesame Credit en Occident. Aux Etats-Unis, le *credit score* individuel peut être utilisé pour différentes démarches, comme louer un logement. Et consulter son propre score peut le faire baisser dans la mesure où cela peut être interprété comme un manque de confiance dans ses propres capacités de paiement. Alors que l'identification par reconnaissance faciale commence à se répandre, permettant la souscription directe de crédits ou d'assurances, il est possible de l'utiliser (sans le dire) pour détecter d'éventuels problèmes ou facteurs de risques médicaux. Il en va de même des objets connectés, riches en renseignements de toutes sortes sur les comportements de leurs utilisateurs. On prétend que cela permet une personnalisation des offres mais les appréciations sont en fait statistiques, pénalisant donc tout écart à la moyenne.

Depuis quelques années, avec les lois de surveillance numérique notamment, le principe d'une surveillance continue et a priori des comportements se développe – notamment pour prévenir les actions terroristes. Jusqu'ici, aucun système de surveillance ne pouvait être légalement mis en place sans présomptions justifiées des services administratifs, dont un juge devait décider. En France, alors que l'on interdisait l'écoute des téléphones portables en prison et la sonorisation des cellules carcérales, la Commission nationale de l'informatique et des libertés n'avait rien à objecter au fait que Windows 10 permet à Microsoft d'accéder à nos données personnelles, de les divulguer et de les conserver lorsqu'il croit « de bonne foi qu'une telle action est nécessaire ».

En septembre 2014, un guide a été communiqué aux banques américaines pour qu'elles détectent des comportements suspects, permettant de pister les organisations à l'origine des trafics humains – 21 millions de personnes dans le monde sont concernées. Compte tenu de l'enjeu, on ne peut évidemment rien objecter à de telles démarches, qui ouvrent cependant des perspectives plus que troublantes. Car, en fait, il n'y a guère de raison de limiter cette surveillance au seul cas des trafics humains parmi d'autres entreprises criminelles, le terrorisme notamment. Puis l'évasion fiscale ? Les banques sont particulièrement bien placées pour détecter des activités délictueuses et, éventuellement, les dénoncer. Or, aujourd'hui, avec les outils de traitement de données massives, apparaît la possibilité de traiter et de stocker des données à un niveau de granularité individuelle encore jamais connu. De là à imaginer que demain, pour le compte des Etats, les banques soient conduites à remplir une fonction de surveillance individuelle, il n'y a qu'un pas assez facile à

franchir. Bien entendu, la perspective est suffisamment troublante pour que beaucoup refusent de l'envisager et parlent plutôt de fantasmes ou de paranoïa. Pourtant, on voit mal ce qui pourrait empêcher qu'elle ne se mette en place.

Les banques et d'autres acteurs, comme les géants de l'internet, ont d'ores et déjà acquis la possibilité de fouiller à l'échelle des comportements individuels non seulement les actes potentiellement délictueux mais encore peu recommandables ou simplement déplaisants. Et ceci, simplement, pour les banques, en scrutant et en stockant nos dépenses et mouvements en compte. Cela se fait déjà dans une optique marketing et la question est de savoir si, demain, les scorings individuels eux-mêmes n'intégreront pas des éléments de plus en plus moralisants. Si le fait de fumer ou d'aller au restaurant plus souvent que la moyenne, par exemple, ne sera pas vu – à notre insu – comme un mauvais indice comportemental entrant dans l'appréciation d'une demande de crédit et, pourquoi pas si ces données sont revendues à d'autres acteurs, d'emploi. Bien entendu, bien d'autres critères peuvent être imaginés. Et c'est à terme la liberté d'opinion qui pourrait être sérieusement menacée (si l'on consulte des sites mal vus par exemple).

En matière d'accès et de traitement de nos données personnelles, deux choses doivent particulièrement être comprises :

1/ même si on ne nous demande pas de renseignements personnels, sur un site par exemple, les métadonnées que nous générons, en utilisant un ordinateur, notre mobile ou notre carte bancaire, etc., suffisent à nous identifier. Un gouverneur du Massachussets, très favorable au partage de données, était convaincu que noircir les noms sur les dossiers médicaux suffisait à protéger l'anonymat des patients. Des chercheurs du MIT lui démontrèrent qu'avec seulement leurs date de naissance, code postal et sexe, 87% des patients sont personnellement identifiables. Il est donc vain de croire que, tant que nous ne donnons pas notre nom, nous ne pouvons être identifié et suivi.

2/ Ce qui peut nous nuire, dans l'exploitation de nos données personnelles n'est pas l'accès à nos secrets. La plupart d'entre nous n'avons certainement rien de bien méchant à cacher (mais attention au moindre faux pas : un interdit de chèques, par exemple, qui pourrait nous suivre indéfiniment ; attention, pour un entrepreneur, à une première aventure malheureuse car quel est réellement notre droit à l'oubli dans de tels systèmes ?). Le danger tient plutôt au sens que des algorithmes peuvent tirer de nos

données : notre capacité de remboursement, notre honnêteté, notre propension à gagner plus, ...

Pour l'éviter, certains demandent à ce que les algorithmes ne soient pas des boîtes noires et que l'on expose en toute transparence les critères qu'ils retiennent. La demande paraît évidemment fondée mais n'est-elle pas un vœu pieux ? Dès lors qu'ils atteignent un certain niveau de développement, on ne voit pas comment les algorithmes seraient beaucoup plus obvis et limpides quant à tous leurs effets possibles que les codes des logiciels informatiques – qu'il faut longuement tester et déboguer - même pour ceux qui les déterminent.

Au total, nous courrons le risque non seulement d'être exposés à des calculs fallacieux mais, en plus, de ne même pas le savoir. D'ores et déjà, des sociétés proposent aux banques d'utiliser, pour traiter les demandes de crédit, des jugements de personnalité tirés de la manière dont nous utilisons notre téléphone ou dont nous tapotons notre clavier d'ordinateur – des jugements dont un peu de bon sens devrait amener à sérieusement douter du bien fondé. Mais est-ce le cas ? Pas davantage qu'avec les caractérolgies et tests que nous avons présentés. *En somme, l'avenir pourrait bien être de nous soumettre à des tests de personnalité en permanence et sans que nous le sachions !*

*

En France, au nom de la lutte contre le terrorisme, la loi sur le renseignement de 2015 a entériné le passage d'une surveillance ciblée à une surveillance de masse. On ne part plus de soupçons concernant une ou des personnes mais on fait émerger des suspects en analysant les comportements de tous. On collecte en ce sens des informations contextuelles, les métadonnées : dates, heures, lieux, etc. On part de signaux de faible intensité, comme d'accéder à certains sites internet, pour en déduire centres d'intérêt ou opinions. Pour réduire les effectifs de polices, des logiciels prédictifs des « points chauds » à surveiller au sein des villes ont été mis en place. Les caméras de surveillance repèrent les personnes trop agitées ou trop immobiles dans une foule et, à rebours de tous les principes d'un état de droit, on glisse ainsi vers la criminalisation non plus des actes mais des intentions. On devient susceptible d'être interpellé non pas au nom de ce que nous avons commis mais de ce que l'on estime que nous pourrions commettre. Et la surveillance devient alors asservissement – nous ne savons pas selon quels critères nous sommes jugés et nous n'avons dès lors que peu de moyens de nous défendre. Comment prouver que nos intentions ne sont pas celles qu'on nous prête ?

Dans un tel système, qui peut se passer d'aveux, exactement comme les tests se passent tout à fait de l'avis contradictoire de ceux qui les passent, il ne reste qu'à adopter, comme les autres, le comportement que l'on veut que l'on adopte, ainsi que les opinions.

Une machine de « police prédictive », destinée à prédire les crimes serait en passe d'être mise en place en Chine par l'intermédiaire de l'entreprise étatique China Electronics Technology Group. L'ensemble de la population serait ainsi « mise en profil ». Biographie, transactions financières, déclarations sur les réseaux sociaux, déplacements, loisirs, appels à l'étranger, tout ce qui est traçable via internet, les organismes administratifs, les caméras de surveillance etc. serait répertorié. A partir de là, la plateforme produira des prédictions individuelles à partir de toute « rupture de norme », de tout comportement suspect qui pourrait être un indicateur potentiel de « terrorisme ». En Inde, on a prêté au projet Aadhaar, qui a créé une base d'identité biométrique de tous les citoyens indiens, des visées semblables.

Face à de tels dispositifs, des parades sont apparues - des réseaux d'anonymisation comme TOR, par exemple, qui protège contre l'analyse des métadonnées. En Allemagne, des tutoriaux facilement accessibles sur YouTube montrent comment désactiver la puce RFID embarquée dans toutes les cartes d'identité depuis 2010. Le faire expose néanmoins à une amende, voire à une peine de prison dans la mesure où les documents d'identité appartiennent à l'Etat, selon la loi allemande. Tandis que la forte opposition qu'a suscité et que suscite la mise en place de cette puce n'empêchera pas son déploiement. On compte que les Allemands finiront par s'y faire. Un sondage, commandé par le gouvernement, est arrivé à la conclusion qu'il faudrait "*dix ans au document pour être accepté*". Une telle conclusion dit tout : l'avis des citoyens peut être une gêne dont il faut s'arranger, rien de plus. Il n'a pas d'autre poids. *Nous sommes sortis d'un cadre de pouvoir démocratique.* D'ailleurs, les outils de traitement de données qui sont désormais utilisés dans les campagnes électorales n'ont pas pour but d'aider les candidats à développer des arguments pour convaincre – ce à quoi servent encore les sondages. Ils visent à repérer les indécis, leurs centres d'intérêt et ce qu'ils ont envie d'entendre. Une sorte de détecteur non de mensonges formulés mais de mensonges à raconter !

*

Qu'avons-nous vu finalement ? Il est un désir de clarification du monde par différenciation et désignation de caractères et de signes qui est naturel et qui est de toujours. Sans doute profondément ancré dans la préhistoire, le totémisme en a fourni l'une des premières formes organisées (voir 1. 8. 9.). Or le propre d'une telle approche est de tendre au classement : elle introduit des différences de valeur entre les objets caractérisés. Il est

également de verser dans la typologie : les différences sont exagérées et deviennent premières et caractérisent de manière quasi uniforme tous les individus qu'elles distinguent. Le travers, dès lors, tient à ce que ces effets de la logique classificatoire elle-même soient pris pour la réalité. Ainsi, pour l'histoire naturelle, un Buffon en vint-il à rejeter les classifications de Linné (voir 3. 2. 5.). Ainsi, à la naissance de la médecine moderne, la clinique en vint-elle également à rejeter les nosologies (voir 3. 3. 25.). Bien d'autres exemples pourraient être donnés d'une révision ou d'un élargissement des classifications que les différentes sciences élaborent, jusqu'à des remises en cause totales, qui semblent faire pleinement partie du travail scientifique.

Dans les visions plus ou moins scientifiques des hommes, cependant, les exemples sont beaucoup moins patents. De nombreuses caractérologies et typologies ont été formulées, l'une chassant l'autre plutôt qu'elle ne remettait profondément en cause sa logique, nous l'avons vu. Les sciences de l'homme demeurent phénoménales. Elles caractérisent par observation des réalités dont elles sont pourtant incapables – nous l'avons vu avec l'intelligence et les tests de QI – de désigner la nature même. De sorte que si ses délires racistes ont précipité l'anthropologie physique dans les oubliettes de la science (voir 4. 1. 12.), l'anthropologie culturelle se porte bien mieux et les tests sont partout.

Cela repose sur une conviction qu'illustre bien, par exemple, l'ouvrage d'Arnold Gesell & Frances L. Ilg *Le jeune enfant dans la civilisation moderne* (1943²⁰⁹). Pour développer une culture démocratique, affirment ces deux auteurs, il faut parvenir à maîtriser le développement des enfants. Écrit aux Etats-Unis en pleine Seconde guerre mondiale, l'ouvrage plaide pour une véritable prophylaxie sociale. Il faut éradiquer les maux de notre culture : pauvreté, crises économiques, crimes, guerres. Et, pour éviter « une apocalypse de violence », il faut « réordonner le monde ». En suivant la science car « ce n'est qu'en acquérant une connaissance profonde de lui-même que l'esprit humain se rapprochera davantage des conditions de contrôle individuel et collectif. » (p. 6). L'ouvrage insiste néanmoins sur le respect qu'il faut accorder aux enfants, même très jeunes, comme à tout individu. Mais cela semble surtout pour critiquer l'autorité parentale. « Toute culture douée d'une présomptueuse confiance en sa propre autorité sur l'individu est un danger pour la santé publique. » (p. 316). Il ne s'agit pas de retirer leurs enfants aux parents, comme certains behavioristes l'ont envisagé, est-il souligné. Sauf que l'autorité des parents est jugée violente par nature, en désaccord avec l'esprit démocratique. Aussi convient-il de s'occuper de

²⁰⁹ trad. fr. Paris, PUF, 1997.

« l'hygiène mentale préparatoire » des parents. Ainsi pourra être mis en place « un contrôle permanent pour détecter et sauvegarder ce que chaque nourrisson et enfant d'âge préscolaire possède de meilleur en vue du bien-être général. » Ainsi en vient-on à considérer, au nom de la culture démocratique, que l'individu est un obstacle qui doit être surmonté. Que les hommes sont à réformer, à recréer, selon la science et pour leur bonheur. Quelle exacte différence avec les empires totalitaires qui, à la même époque, voulait créer un « homme nouveau » ? Ces visées, d'abord apparues avec les premiers utopistes, ont depuis traversé les siècles et les courants politiques les plus opposés. Aujourd'hui, les systèmes de surveillance, de prédiction statistique et de classement²¹⁰, de *scoring*, qui se mettent en place n'ont pas d'autres arguments. Tout cela est – toujours – pour le bien de tous ! C'est au nom de ce principe que Platon bâtissait sa République.

Il semble donc illusoire de croire que ces visées sont récentes, nées notamment avec les géants de l'internet²¹¹ et qu'elles se limitent à un « capitalisme de surveillance » (même si le monde universitaire ne saurait guère leur trouver un autre instigateur que le « capitalisme néo-libéral »). Nous serons sans doute de plus en plus soumis, sans possibilité d'appel et sans même souvent le savoir, au regard borné, à l'appréciation automatisée des grands acteurs économiques et politiques. On s'en défie – assez vaguement – mais que pourront nous faire ?

Le conséquentialisme emportera tout : tout sera toujours pour le plus grand bien de tous, sinon le nôtre. Dans un roman d'anticipation, tous les individus sont soumis à des tests de détection de tendances violentes et ceux qui ne les passent pas avec succès sont placés sous une surveillance constante. Or tout le monde l'accepte : cela ne permet-il pas de réduire la criminalité ?²¹² Ainsi les réseaux de surveillance s'installent-ils partout dans une apathie assez générale et l'opinion générale n'y reconnaît rien de totalitaire – ce mot même, trop énorme, disqualifie ceux qui l'emploient pour mieux faire prendre conscience de la menace²¹³.

Pour notre bien, nous sommes en train de nous enfermer dans notre propre bêtise. Tout ce que serons à même de réaliser sera de plus en plus strictement soumis aux capacités que nous aurons reconnues de systèmes de notation que nous ne maîtriserons pas.

Mais, heureusement, face à ces dispositifs de contrôle, nous restons porteurs de droits. Notre personnalité a valeur juridique. C'est sur elle que se fonde notre rapport à la justice et

²¹⁰ Sur la généralisation actuelle des méthodes de notation et de classement, voir A. N. Langville & C. D. Meyer *Who's #1 ?*, Princeton University Press, 2012.

²¹¹ Voir par exemple S. Zuboff *The Age of Surveillance Capitalism*, Public Affairs, 2019.

²¹² Voir D. Brin *Jusqu'au cœur du soleil*, 1980, trad. fr. Paris, LGF, 1995, p. 31.

²¹³ Voir O. Tesquet *A la trace*, Paris, Premier Parallèle, 2020.

aux juges, d'une toute autre manière que celles – inquiétantes ! - que nous venons de voir à l'œuvre pour évaluer et diriger les hommes. Mais est-ce bien sûr ?

* *